

ŒUVRES COMPLÈTES

D'EDGAR QUINET

ŒUVRES COMPLÈTES D'EDGAR QUINET

en 30 volumes

Tomes.

I. . . . Le Génie des Religions.
II. . . . Les Jésuites. — L'Ultramontanisme.
III. . . . Le Christianisme et la Révolution française.
IV. . . . } V. . . . } Les Révolutions d'Italie (2 volumes).
VI. . . . Marnix de Sainte-Aldegonde. — Philosophie de l'Histoire de France.
VII. . . Les Roumains. — Allemagne et Italie.
VIII. . . Premiers travaux. — Introduction à la Philosophie de l'Histoire. — Essai sur Herder. — Examen de la vie de Jésus.
IX . . . La Grèce moderne. — Histoire de la Poésie.
X. . . . Mes vacances en Espagne.
XI. . . . Ahasvérus.
XII. . . Prométhée. — Les Esclaves.
XIII. . . Napoléon. Poème (Épuisé).
XIV. . . L'Enseignement du peuple. — Œuvres politiques. Avant l'Exil.
XV . . . Histoire de mes Idées (Autobiographie).
XVI. . . } XVII. . . } Merlin l'Enchanteur.
XVIII. . } XIX. . . } XX. . . } La Révolution (3 volumes).
XXI. . . La Campagne de 1815.
XXII. . . } XXIII. . } La Création (2 volumes).
XXIV. . Le livre de l'Exilé. — La Révolution religieuse au XIXe siècle — Œuvres politiques pendant l'Exil.
XXV.. . Le Siège de Paris. — Œuvres politiques après l'Exil.
XXVI. . La République. — Conditions de régénération de la France.
XXVII. . L'Esprit nouveau.
XXVIII . Vie et mort du Génie grec. — Appendice. Discours du 29 mars 1875.
XXIX. . } XXX.. . } Correspondance. Lettres à sa mère (2 volumes).
Lettres d'Exil d'EDGAR QUINET (4 volumes), Calmann Lévy, éditeur, 1885.

OUVRAGES DE Mme EDGAR QUINET

Mémoires d'Exil (2 volumes), éditeur Lacroix, 1868 (Épuisés).
Paris, journal du Siège (1 volume), éditeur Dentu, 1873.
Sentiers de France (1 volume), éditeur Dentu, 1875.
Edgar Quinet avant l'Exil (1 volume), éditeur Calmann Lévy, 1888.
Edgar Quinet depuis l'Exil (1 volume), éditeur Calmann Lévy, 1889.
Le Vrai dans l'Education (1 volume), éditeur Calmann Lévy, 1891.
Ce que dit la Musique (1 volume), éditeur Calmann Lévy, 1893.
La France Idéale (1 volume), éditeur Calmann Lévy, 1895.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 468.7.95.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'EDGAR QUINET

CORRESPONDANCE

LETTRES A SA MÈRE

TOME II

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



CORRESPONDANCE

DE

EDGAR QUINET

ANNÉE 1826

CXXVIII

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, mardi, 15 février 1826.

Voici, ma chère mère, quelques beaux jours qui me font penser au printemps. Après la vie renfermée où je me suis sagement maintenu pendant douze mois, je me sens un incroyable besoin de mouvement et de campagne.

Il vient un temps où je ne jouis plus du séjour de Paris, où je suis fatigué de travailler sans relâche. Je commence à combiner sourdement mes projets. La première chose à faire, une chose qui m'est

devenue indispensable, c'est d'acheter de mes deniers un cheval, bon, mauvais, peu importe. Quelle sorte de Rossinante aurai-je pour cent écus? Voilà tout ce que j'y peux mettre, sans déranger mes plans de séjour et de retour. Pourrai-je cheminer dans les bois, autour des étangs[1], gravir une montagne? J'ai une soif ardente qui me consume quand je pense à l'air des montagnes, aux petits sentiers d'aubépine et aux rochers que j'allais voir autrefois, quand le mauvais cheval ne s'arrêtait pas à moitié chemin. C'est la première pensée que j'aurai et que je réaliserai en touchant à notre pays.

Pour cela il faut que je parte dans les premiers jours de printemps; ils me conviennent mieux, puisque c'est l'époque où il n'y a point de fièvres à Certines.

J'arriverai chez toi au mois de mai ou à la fin d'avril; vois si tu pourras venir à la campagne.

Les trois volumes de Herder ne seront point finis et c'est une occupation qui m'ira à merveille. Je n'ai plus de recherches à faire, et je ne peux pas même profiter maintenant du séjour de Paris, comme en un autre temps. Pour toi, quels sont tes projets?

Nous avons formé avec M. Cousin et quelques-uns de ses amis une société réglée, où l'on est

[1] Voyez *Histoire de mes Idées.*

convenu de discuter certains sujets que l'on choisit, où chacun lit à son tour quelques parties des ouvrages dont on s'occupe. Cela ne revient que tous les deux mois et ce n'est pas un fardeau.

Je suis maintenant tellement envahi par l'impression de Herder que je ne peux pas faire avancer *mon* livre autant que je le voudrais. Quelques mois de repos à la campagne, et tout sera promptement réparé. Je suis désespéré de voir l'impression de mon père languir ainsi. Je ne partirai pas avant qu'elle soit finie, voilà ce qui est sûr.

EDGAR QUINET.

Les malheureux Grecs me désespèrent. Dire que pendant ce temps je serai en repos, au lieu d'avoir une balle dans la poitrine sur les murailles de Missolonghi !

CXXIX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Certines, juin 1826.

L'hôte que j'ai reçu prive ma solitude du peu de charme que mes chagrins lui laissaient...

Ne verrai-je jamais autour de moi des visages heureux, la liberté et tout ce qu'elle amène? Dites au moins que j'en étais digne. A peine ai-je commencé la vie et déjà je sens comme un poids sous le soleil, la fatigue de vivre. Mon imagination ne trouve plus de charme que dans la pensée de mourir. Il est vrai qu'elle l'embellit de tout ce que la terre a de plus doux. Jamais ni la gloire, ni l'amour, ni tous les présents du ciel ne m'ont semblé si désirables que les mouvements d'un cœur dont les battements trop rapides s'éteignent et s'endorment peu à peu. Seulement je me dis avec regret, que je n'ai point fait assez pour vous... Je voudrais effacer de ma vie tous les moments que je n'ai pas employés au bien de ceux que j'aime.

On me conseille de me distraire! Il n'y a que la

pensée qui puisse me sauver. Je me remets peu à peu à méditer sur mes études ordinaires.

Tout est brûlant, excepté les choses universelles, qui ne tiennent à nous par aucun point intime.

Ah! si je pouvais jamais me rendre véritablement digne de toi! Si tu pouvais t'honorer de mon nom.

J'ai peur que les objets dont je m'occupe aient cessé de t'intéresser par eux-mêmes et que tu commences à te séparer de mon avenir par tes goûts. C'est un grand charme qui m'abandonne à cette pensée. Il faut que la conviction où je suis de marcher dans une voie ferme et sérieuse soit forte et profonde, pour ne pas revenir sur mes pas.

Vois cependant, tout ce que les hommes ont fait de grand, est grave et intime. Mon âge me commande d'ailleurs de pénétrer au loin, dans le fond des choses et de la destinée.

Mes sentiments me travaillent trop pour que j'aille m'amuser à vivre seulement de grâces et de légèreté. Il y a un temps pour tout. Child-Harold n'est pas don Juan. Zaïre n'est pas Candide.

Et afin que tu n'accuses pas mes amis de Paris de m'avoir précipité dans une voie que vous condamnez, rappelle-toi qu'il y a bientôt trois ans, je te lus à Certines les *Considérations sur l'Histoire* qui déjà avaient ce caractère ; alors je ne connaissais encore aucun d'eux.

Si Dieu m'accorde de vivre, je suis persuadé en voyant les développements que mon livre prend chaque jour, qu'il sera utile et me fera honneur. Mais pour cela il faut procéder largement, consciencieusement, et prendre une teinte décidée, sans vains retours et sans *manière.*

Rendez-moi cette justice, que ni mes chagrins, ni mes études les plus suivies ne m'ont jamais détourné un instant de vos propres sentiments.

Je m'attache chaque jour davantage à la solitude où je vis. Hier le curé de Certines m'a demandé des roses pour orner son église, j'irai les lui porter.

Quelles délicieuses promenades je fais dans les bois les plus sombres ! quel retour sur moi-même, sur mes troubles intérieurs au milieu de ce calme universel !

J'en ai besoin ; cela m'est nécessaire de revoir comme un ami un paysage qui me plaît et me repose. Je fais de longues lieues à cheval pour cela. Je voudrais emprunter à tous les objets qui m'entourent cette douce paix que j'ai perdue, quand nul souffle, nulle voix d'homme ne troublent ces retraites. Oh ! je vois trop que mon cœur pour s'être consumé n'a pas perdu la fraîcheur de ma première jeunesse. C'est là ce qui me reste, et ce qui me sauvera.

Pourquoi déjà quitter ces champs qui me conso-

lent? j'irai à Nantua et à Trévoux quand j'aurai acheté un cheval, ce sera ma promenade. M. Aillaud m'en a prêté un. Claude est aux enquêtes.

Mes épreuves m'occupent beaucoup, elles avancent; le libraire voudrait publier le premier volume séparément, mais je m'y oppose.

Adieu! Tout va bien. *Tout?*...

EDGAR QUINET.

CXXX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Certines, août 1826.

Ma chère et tendre mère, voici plusieurs jours que j'attends une lettre... mais rien n'est venu. Je suis étonné du calme profond que je trouve dans la pensée de la mort. Je ne croyais pas qu'elle fût si douce. Quand le soir arrive, je sens pourtant une grande fatigue au cœur, et j'aime que le jour finisse.

Si ma vie a valu quelque chose, c'est par l'oubli profond de mon bien personnel, dans mes sentiments, dans mes actions. Du moins c'est ce qui me semble.

J'ai un grand avantage sur ceux qui souffrent, c'est de croire que le bonheur n'est point ici-bas la destinée de l'homme, et toutes les fois que je me suis senti heureux, je m'en suis étonné comme d'une chose étrange, et de peu de durée.

Je reçois des nouvelles de Brun qui se meurt

d'une phthisie. La mort ne me glace plus que dans les autres.

J'ai vu hier à l'église un mariage de paysans; c'est la première fois de ma vie. Je ne puis vous dire tout ce que cette admirable cérémonie qui était entièrement nouvelle pour moi a excité dans mon cœur. De ma vie je n'oublierai la beauté de ces prières, où tous les souvenirs de l'antique Orient étaient appelés à consacrer l'union de deux bergers.

Je ne me sens pas en état d'aller à Nantua, du moins de longtemps.

Mon père ne me dérange pas trop dans mon travail. Ma seule pensée en ce moment est de terminer Herder. Mes engagements sacrés pour Herder me retiennent encore; mais une fois délivré d'eux, adieu, ma tendre mère!... adieu, ma sœur!... Je ferai venir de Paris l'argent qui m'est dû. Jamais voyage ne m'a été plus indispensable.

Adieu!... vous ne saurez jamais combien je vous ai aimées parfaitement... mais ce n'est pas le temps de gonfler ses yeux de larmes.

EDGAR QUINET.

CXXXI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Kehl, 28 septembre 1826.

Vous voyez que j'ai passé le Rhin, mes très-chères amies. Mon voyage ne m'a pas fatigué, quoique j'aie passé trois nuits. Au contraire, je sens mes chagrins devenir supportables, et je me laisse aller à quelque espoir, parce que j'ai fait ce que ma conscience me commandait.

Ce bruit de Strasbourg me serre le cœur. Je n'ai pas eu de repos que je n'aie revu la campagne et que je n'aie mis le Rhin entre nous.

Si rien ne s'y oppose, je me fixerai quelque temps à Kehl où je pourrai vivre à bon marché, et où les communications sont faciles.

Ah ! si vous n'aviez pas de déchirantes nouvelles à m'apprendre ! Dites-moi tout... vous qui m'aimez, dites-moi que vous m'encouragez dans ma résolution.

Dans quelques instants je vais retourner à Strasbourg. Il y a pourtant quelque mérite à n'avoir

pas abandonné Herder au milieu de mes plus affreux déchirements.

Quand finira cette vie errante ? Quoi que vous puissiez dire, j'étais fait pour une vie plus douce et des affections moins troublées.

Nous verrons-nous un jour, dans un temps plus serein ? Incroyable puissance de celui qui se sait aimé, et qui obéit, quoique frémissant, à son devoir ! Je ne puis me faire au désespoir.

Écrivez-moi. Que de siècles à attendre !

EDGAR QUINET.

Écrivez-moi, Strasbourg, rue des Juifs, 33, chez Levrault. Je ne l'ai pas encore vu ; je suis arrivé ce matin.

CXXXII

Strasbourg, jeudi soir, 30 septembre 1826.

Me voici pour quelque temps à Strasbourg, chère et tendre mère. Si vous n'avez pas d'horribles nouvelles à m'annoncer, la pensée du devoir que j'accomplis me soutiendra jusqu'au bout dans ce triste abandon.

J'ai trouvé mon correspondant M. Levrault aussi obligeant que je pouvais espérer. Il me conseille de me retirer à Bade, ce que je ferai, quand je serai un peu reposé et que j'aurai remis à l'imprimerie ce qui était en arrière. Je suis dans la même rue, dans une chambre isolée qu'il m'a cherchée lui-même.

C'est là que je travaille sans relâche.

Si je voulais me livrer à la mélancolie de mon âme, je ne sais comment il faudrait appeler le mal qui me saisirait. Mais je sens que je me fortifie contre la souffrance.

Nous pensons que Herder sera terminé à la fin de novembre. Peut-être dans ce qui me reste à vivre, te viendra-t-il quelque bien de moi, ne

désespère pas de ton pauvre fils. Quelque dure que soit la destinée, j'ai retrouvé mon courage. La vue du Rhin m'a fait du bien. Je suis ici chez d'excellentes femmes qui me donneront des recommandations pour Bade. Je n'ai besoin du secours de personne.

Comment ai-je pu désespérer si promptement?...

Je sais cependant ce que c'est qu'une éternelle solitude, et le mot que je dis n'est pas léger. Adieu, bénissez-moi; je prierai pour vous tous dans cette belle cathédrale.

EDGAR QUINET.

CXXXIII

Strasbourg, mardi, 7 octobre 1826.

Combien je vous remercie de vos lettres, mes chères amies ; je respire, je me sens revivre !

Vois, ma bonne mère, si je n'ai pas lutté de toute ma puissance... Et maintenant même, au milieu de mes plus profondes angoisses, ai-je abandonné ma destinée ? Le jour tout entier ne se passe-t-il pas à continuer l'œuvre de ma vie, comme si rien ne troublait mon sang ? Rien ne m'avait accablé jusqu'ici, que la pensée d'avoir troublé un autre cœur que le mien. L'isolement où je me suis confiné rassure peu à peu mon âme ; je ne sais quelle force me revient.

Mon jeune libraire m'est pleinement dévoué ; il me conduit dans des sociétés de philosophes et de ministres, où l'on passe tout son temps à fumer. Il veut m'emmener chez lui à la campagne et se consumerait à mon service si j'en avais besoin.

Cette ville de Strasbourg me plaît plus que je ne puis dire. J'aime ce caractère alsacien, quelque chose d'hospitalier et de libre ; j'aime cette cathédrale si près de moi, j'aime surtout le voisinage

du Rhin. Il me fait penser à tout ce qu'il y a d'illimité dans l'histoire ; aux Celtes, à toutes les hordes qui se sont si longtemps arrêtées sur ses bords.

Tu ne croirais jamais combien je suis occupé. A continuer ainsi, j'aurai fini dans six semaines. On imprime maintenant le *Discours préliminaire*, pour lequel vous allez me rendre un service. En partant j'ai oublié dans mes brouillons sur la table près de la fenêtre une des pages les plus importantes. C'est une longue feuille, correctement écrite et qui commence ainsi :

« Pour tout dire, j'aime la métaphysique qui est écrite en lettres de sang sur le tombeau des peuples ; j'écoute sans effort la lente argumentation des siècles, etc. »

Il faut que vous ayez la bonté de la chercher et me l'envoyer le plus tôt possible ; jusque-là nous laisserons cette page en blanc sur l'épreuve.

Peut-être dans le tiroir ? Voyez, elle est assurément chez vous.

Remerciez Lucien. Je ne suis pas dans la détresse, je n'ai besoin de rien.

Je dois monter à cheval ce soir et aller voir des ruines celtiques avec mon fidèle libraire qui est ministre protestant, avocat, demi-médecin, et par-dessus tout un bon et franc Alsacien.

EDGAR QUINET

CXXXIV

Strasbourg, 21 octobre 1826.

Ma bonne et chère mère, ne crois pas que je sois abattu sans retour. En trouvant si peu de bonheur dans les choses, je me rejette avec force vers ce qui a toujours été ma sauvegarde.

De ma vie je ne me suis senti plus vivement emporté vers l'objet habituel de mes occupations. De ma vie je n'ai conçu plus de plans pour l'avenir, et mieux rempli ceux que j'ai sous ma main. Ne me plains pas.

Mon projet est de ne pas partir d'ici avant la publication de Herder. Peut-être irai-je à Paris, et je profiterai de toutes les occasions d'être présenté dans le monde. Si j'y trouve quelque espoir d'y arrêter ma vie errante, je le ferai sans hésiter pour ton repos ; mais qu'est-ce que le monde me donnera en retour ? c'est à voir.

Quand tu feras ma malle, je te prie d'y mettre soigneusement mes notes et mes papiers qui m'ont déjà manqué plus d'une fois.

EDGAR QUINET.

CXXXV

Strasbourg, 4 novembre 1826.

Depuis près de six semaines je ne puis quitter mon lit ou ma chambre à cause d'une fièvre continue qui revient dès qu'elle a passé; mais c'est en vain que mille angoisses ont serré mon cœur, je me sens plein de courage et d'audace.

Sauf l'ennui et le retard, n'aie pas la moindre inquiétude sur cette fièvre : ce pays ne se trouve guère moins humide que Certines; dès qu'il y aura apparence qu'elle me quittera, je ferai un petit voyage par Bade à Carlsruhe, Stuttgard. Le changement d'air me vaudra mieux que le quina.

Cette fièvre m'a repris ici dans la première huitaine de mon arrivée. Je suis content de mon médecin et de tout le monde. Ces temps d'épreuves et de solitude ne sont pas si inutiles qu'ils semblent.

Je ne comprends pas ceux qui bornent sitôt l'univers. A cette heure même en apparence si troublée, l'avenir me semble immense et je sens en moi des forces qu'il ne sera pas facile d'épuiser. Mille fois adieu.

EDGAR QUINET.

CXXXVI

Strasbourg, 6 novembre 1826.

Je pars demain ou après-demain pour Carlsruhe et Heidelberg ; le changement d'air me délivrera pour jamais de ma fièvre. Réjouis-toi avec moi ; mes études, mes plans, mon avenir, tout s'agrandit ; tant que mes nobles études ne me seront pas arrachées, je résisterai à tout. Je compte employer huit jours à ce voyage, j'en attends toutes sortes de biens. Est-ce mon âge, est-ce mon ignorance des choses ? mais dès que je puis écouter ma pensée, je me sens fortifié comme par la prière.

Le monde tel qu'il est, est triste et amer ; mais la voix qui s'échappe de nos âmes est consolante, brillante d'espoir. Adieu ! J'aime la ville où tu es, j'aime les bois, les montagnes qui sont autour de toi, à cause de toi et à cause de mes anciennes années qui sont déjà si loin.

Adieu, je suis au milieu de vous, près de votre feu.

EDGAR QUINET.

CXXXVII

Strasbourg, 25 novembre 1826.

Le mauvais temps m'a empêché de faire ce voyage à Heidelberg. Je suis d'ailleurs si plongé dans mes études que je n'ai besoin d'aucune autre distraction. Jamais je n'ai plus écrit et plus pensé. J'ai fait la connaissance de la plupart des hommes distingués de ce pays. Partout je suis le bienvenu; toutes les bibliothèques publiques et particulières me sont ouvertes. Il faudrait surtout te parler d'un jeune ministre qui fait un cours public d'histoire et qui s'est pris pour moi de la plus vive amitié. Tout lui réussit dans la vie : il a épousé la femme qu'il aimait; il a été favorisé dans tous ses goûts, dans tous ses vœux. Il a, à mon âge, un si grand calme, une foi si vive dans la providence, que je me sens mieux avec lui ; sa profonde paix arrive jusqu'à moi.

Madame Levrault, la veuve du recteur de l'Académie, est une femme d'un rare mérite et de la bonté la plus parfaite, il n'est pas de jour où elle ne m'en donne la preuve. Mes deux Alsaciennes

qui ne sont plus jeunes, dont l'une a un vrai talent pour la peinture, toutes deux bonnes, excellentes, m'ont parfaitement soigné et prévenu en toutes choses.

Je suis donc celui de nous tous qui doit exciter le moins de pitié. L'âpreté déchirante de mes chagrins s'étant apaisée, je sens au fond de mon âme après une horrible fatigue une première impression de repos qui n'est pas sans douceur. Il me semble que je sors d'un rêve affreux. La tristesse qui reste au fond de mon cœur se change en force et en résignation.

Tout ce qu'un malheur peut apprendre, je le sais. Mais c'est la tristesse de la condition humaine que je vois autant que la mienne ; c'est l'impuissance des choses terrestres qui me frappe à la fin. Ce premier effort pour m'arracher à moi-même me rend une sorte de calme et de grandeur intérieure.

Avec cela, je sais bien que c'est fini pour jamais ; qu'aucun temps, aucune saison ne ramèneront ce qui a été ; que c'est la mort qui est entre elle et moi ; que nous vivrons sans nous revoir, et que, lorsque je l'ai quittée sur ce chemin et que je lui ai donné une fleur, c'était pour aller mourir chacun de notre côté, sans retrouver aucune trace l'un de l'autre. La pensée restera fidèle à une pensée, mais nous ne sommes plus de ce monde. Voilà le vrai.

Je reçois une lettre de X... de Colmar, qui me presse d'aller passer quelque temps chez lui, dans sa famille. J'irai pour un jour, peut-être, pas plus.

EDGAR QUINET.

CXXXVIII

Kehl, 20 décembre 1826.

Je viens de passer quelques jours à Colmar, dans une heureuse famille où l'on m'a fêté de mille façons. J'y ai entendu d'excellente musique et vu de loin de belles ruines.

Décidément ce climat de Strasbourg ne me convient pas ; je le quitte pour l'université de Heidelberg. Depuis longtemps j'avais ce projet ; je vais voir de mes yeux l'Allemagne, peut-être le seul homme de génie qui reste dans ce pays : c'est Creutzer. Avec cela une vie nouvelle, un peuple à étudier, que de choses font battre mon cœur. Cette connaissance m'était indispensable. Tout languit pour celui qui n'a pas franchi les frontières de son pays. J'emporte avec moi les meilleures lettres de recommandation.

Que ne puis-je vous communiquer la force secrète qui est dans mon cœur. Adieu ! je vous écris dans une auberge de Kehl d'où je partirai demain. Ce beau Rhin est près de moi, je le repasserai avec des nouvelles idées, de nouvelles espérances. Depuis

que j'ai connu un chagrin réel je n'ai plus de tristesses vagues. Adieu, nous nous reverrons tous heureux.

EDGAR QUINET.

Je n'ai besoin de rien ; je me dis avec fierté que j'ai des créances et point de dettes.

ANNÉE 1827

CXXXIX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Heidelberg-Judengasse, 4 janvier 1827.

Chère bonne mère, mon voyage m'a enchanté autant que celui d'Angleterre. Rien ne te donnera une idée de cette vallée du Neckar. Je veux te faire de longues descriptions de cette ruine qui la domine. Cet air est excellent et je me sens tout différent qu'à Strasbourg. Pauvre madame Levrault. Si tu savais quelle excellente amie! Quel caractère fort, intrépide. Ce sera toujours par son adresse que tu m'écriras.

Ne te sens-tu pas heureuse de la vie forte que je sens dans mon cœur? Pourquoi n'es-tu pas là dans cette chambre si paisible, à entendre couler le Neckar?

J'étais dans un véritable enivrement quand j'ai

aperçu ces montagnes si agrestes et si solitaires. Creutzer t'aurait attendri par sa simplicité cordiale. Il avait dans sa chambre le portrait de Herder, le seul qui y fût. Il m'a tendu les bras.

Je suis bien logé, avec un grand poêle qui touche au plafond. On m'apporte à manger le matin et le soir. Que n'êtes-vous là, à ma table? Mais point de regrets. Adieu.

EDGAR QUINET.

CXL

Heidelberg, 23 février 1827.

Je faisais à mon tour mille conjectures sur cet abandon où vous me laissiez. J'étais d'ailleurs si fort occupé que je n'aurais jamais pu vous dire comme je le voulais tout ce qui se passait dans mon âme.

Avec cela, je n'ai pu mettre hors d'atteinte que l'*Introduction* et les deux premiers volumes; vous les recevrez incessamment.

Un jour, quand nous serons ensemble, je vous raconterai comment je suis arrivé dans un pays étranger dont je ne savais pas parler la langue, et comment de bonnes gens m'ont protégé contre tout ce qu'il y avait de menaçant dans cet abandon.

Il n'est pas de jour où je ne bénisse le ciel de m'avoir conduit dans ces montagnes où tout m'apaise et me calme malgré moi. Ces savants me communiquent quelque chose de leur douce sérénité. Tout me parle ici de ce qu'il y a de consolant sur la terre. C'est l'antiquité grecque et orientale.

C'est la grande et noble philosophie de Platon et de Kant.

J'aime aussi à voir la lâcheté de nos hommes politiques condamnée par l'indignation de ces hommes livrés au culte des choses morales. Je passe mes soirées chez des professeurs où l'on ne fait pas grand étalage de science, mais où se réunissent trente ou quarante jeunes filles et autant de jeunes gens qui exécutent en chœur des messes de Haydn, de Mozart, de Pergolèse. Tout est préparé ici pour l'étude et la gloire qu'elle donne. On y connaît à peine d'autres titres à la considération. Comme les professeurs sont en même temps pour la plupart en possession de l'administration judiciaire et civile, tous éligibles à la chambre élective, et que c'est à eux que le peuple doit son aisance et son repos, il a conservé pour eux ces traditions de respect et d'une confiante déférence qui datent du plus lointain moyen âge. Et en effet, c'est encore la même organisation qu'au treizième siècle. L'Université a les mêmes droits et l'on a sagement maintenu ce qu'il y avait de libre et de protecteur dans cette institution républicaine.

C'est entre les étudiants et leurs maîtres une confraternité dont nous n'avons en France aucune idée. Il faut voir à l'anniversaire de chaque professeur les étudiants, au nombre de sept à huit cents,

se réunir sur une immense place à l'approche de la nuit, tous avec des torches allumées, et défiler lentement dans la ville, avec la musique militaire, qui appelle toute la population à la porte de celui dont elle célèbre ainsi la fête.

Quand il n'y aurait ici que la beauté des lieux, elle me suffirait longtemps. Tant qu'un devoir ne me rappellera pas en France, je consentirais sans peine à passer des années dans cette ville. Je considérerais comme un malheur ce qui pourrait m'en éloigner maintenant. Jamais, quoi qu'il arrive, je ne penserai à ces montagnes, à ces ruines, à ce fleuve qu'avec regret et reconnaissance.

Creutzer et sa famille sont les personnes que je vois le plus souvent, presque tous les jours. Je ne puis dire avec quelle bonté je suis accueilli. Le génie de Creutzer est le vrai génie de l'Allemagne. C'est un mélange d'une prodigieuse science avec l'imagination et la poésie de Schiller dont il a été au reste l'ami et l'élève.

J'ai reçu de M. Cousin la lettre d'un véritable frère. Il est triste et se plaint de voir le mouvement des esprits s'arrêter en France. Combien j'aimerais le revoir; mais quoiqu'il me presse de tout son pouvoir de revenir auprès de lui, j'ai trop de choses à apprendre dans ce pays pour le quitter si tôt. Il vaut mieux et pour lui et pour moi que je ne me hâte pas.

Je reçois tous les jours des lettres de mes amis de Strasbourg ! Cuvier m'inspire la plus vive affection. Je le vois si heureux avec sa femme, si admirablement confiant en Dieu, qu'il me touche et me console.

Je suis chez les meilleures gens du monde. Je me suis mis aussi à prendre des leçons d'équitation.

Adieu, écrivez-moi, vous avez de longues heures pour cela.

EDGAR QUINET.

CXLI

Heidelberg, vendredi, 17 mars 1827.

Que ne puis-je vous envoyer le doux repos qui se répand ici sur toutes choses. Oh ! oui, j'y resterai tant que mon devoir ne sera pas ailleurs. Ce Heidelberg est le pays de l'âme et j'y ai trouvé des amis jusque dans ceux qui me servent.

Ce serait une histoire comme les contes de Schwabe que de vous parler de plusieurs dames qui, ayant entendu parler de moi, sans me connaître, m'ont écrit, et sont entrées dans les moindres détails de mes affaires : ma manière de me nourrir, de me loger ; comme pour leur véritable enfant. Il en est qui ont offert de recopier mes cahiers, voyant que j'étais fort occupé, d'autres qui ont voulu examiner mes comptes et aller les discuter elles-mêmes. D'autres m'ont préparé pour moi seul de grandes soirées de musique. Dans la maison où je suis, mon hôtesse, sa fille qui est une enfant de seize ans et la femme qui nous sert, nous vivons tous ensemble comme les frères Moraves.

L'autre jour, elles se sont souvenues que c'était le jour de ma naissance ; elles m'ont apporté en grande pompe une belle couronne de lierre, avec des fruits d'été conservés ; un petit lion qui tient un drapeau où sont écrits pour moi des vers allemands. Hier, comme elles ont appris que vous avez aimé la petite image de Heidelberg, elles m'ont donné pour vous un recueil de charmantes petites gravures de tous les beaux points de vue et des ruines de leur pays. Voilà comment nous vivons ensemble. Je leur apprends, en retour, à chanter l'air des *Voyageurs*, sur lesquels elles font des accords très-beaux dès la première fois. J'oublie ici tous les soucis de l'amour-propre auxquels jamais on n'échappe entièrement chez nous.

J'ai reçu les plus beaux compliments sur Herder ; mais la manière dont je suis partout le bien venu vaut mieux que les éloges, jamais je ne m'en suis moins soucié.

Puisses-tu ne pas t'inquiéter plus que moi du succès ou du non-succès d'un travail entrepris selon ma conscience et les forces que Dieu m'a données.

Creutzer me devient plus cher de jour en jour. J'ai appris de lui une histoire d'amour plus épouvantable que tout ce que je connais. Il a aussi bien souffert, et irréparablement.

J'ai envoyé mon livre[1] à Châteaubriand, Benjamin Constant, Royer Collard, Lamartine et Goëthe.

J'écris en ce moment un *Essai général sur Herder* et son influence sur l'Allemagne.

Adieu ; ma liaison avec Cuvier est devenue une vraie fraternité. C'est un homme très-rare.

EDGAR QUINET.

[1] *Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'humanité*, tome II, *OEuvres Complètes*.

CXLII

Heidelberg, lundi, 13 avril 1827.

Pourquoi ne t'ai-je pas écrit plus souvent, puisque je n'ai à te dire que des choses que tu aimerais entendre ? Quand je compare mon état à celui dont je sors, je crois faire un songe.

Il faut dire aussi que je suis dans l'endroit qui me convenait le mieux sur la terre pour me recueillir, pour reprendre mes forces... J'ai trop aimé les émotions, ma vie allait se consumer, cela ne pouvait durer ainsi. Jamais à Charolles je n'aurais pu arriver à ce complet repos ; les choses et les opinions m'y déplaisaient trop. Il faut que je me fortifie contre ce qui peut me menacer encore, surtout revenir aux choses simples.

Je renais à toutes les espérances, je ne sens en moi que des pensées que je puis avouer et publier par toute la terre. Mes chagrins me deviendront une sauvegarde pour tout le reste de ma vie, et je ne me trouve plus à plaindre d'avoir eu à les supporter. Oh ! qui peut dire combien il y a de ressources dans le cœur de l'homme et comme il peut

renaître au moment où il semble mourir. Oh ! si l'on pouvait se confier davantage au temps ! Mais on réunit toute la vie dans une heure. Il faudrait pouvoir se regarder d'une fenêtre passer dans la rue. On se verrait nettement et comme un autre ; et en comprenant mieux son âge et sa nature, on s'expliquerait mille choses qui nous agitent sans relâche.

Je me demande quelquefois comment je n'ai plus aucun de ces sentiments vagues de tristesse qui rendaient autrefois ma vie si chancelante. Peut-être est-ce que j'ai mieux compris ce que je suis et ce que je ne suis pas. Je n'espère plus ce qui n'est pas sur la terre. Il faut croire que l'espérance fait aussi beaucoup de mal, comme tout ce qui est incertain. Je désire bien peu. C'est trop encore. Dans mes études, je suis la direction de ma nature sans m'inquiéter beaucoup de ce qu'on en pensera. Car plus je vis, plus je m'aperçois que je pense autrement que les hommes politiques du pays où je suis né ; l'idée de justice est une de celles qui font le plus de progrès en moi.

Ce que j'ai senti, ce que j'ai vu, tout m'apprend que notre destinée à chacun est véritablement notre œuvre.

Notre mal, comme notre bien, vient de nous ; s'il y a oppression et injustice, cela dépend de nous.

Je pourrais te raconter chacune de mes journées, parce qu'elles me plaisent toutes ; elles sont toutes bien remplies. Hier encore, une dame qui est d'une admirable bonté pour moi, m'a fait faire la connaissance d'un nouveau professeur de médecine, plein de science et de talent.

Dès que nous avons été ensemble il m'a offert une pipe et m'a embrassé quatre ou cinq fois dans la conversation.

Voilà comme tout se passe.

Le soir, j'ai entendu chez une autre personne une grande et superbe musique religieuse, des chœurs du *Samson* de Haendel.

J'étais placé avec Creutzer vers une fenêtre d'où nous avions une vue de soleil couchant sur la vallée du Neckar. Cela vaut mieux que les toiles de l'Opéra. M. Creutzer me parle très-souvent de toi et espère que je te donnerai l'envie de venir voir Heidelberg.

Au milieu de tout cela, crois que mon temps est bien employé. Je finis l'*Essai sur Herder* dont les écrits forment soixante volumes.

J'ai tout à fait appris le grec qui m'est très-utile. Adieu, quand nous reverrons-nous? Je n'y veux pas penser, cela me remue trop le cœur.

EDGAR QUINET.

CXLIII

Heidelberg, 28 mai 1827.

Non, vous n'avez pas d'idée du charme qui me frappe chaque jour dans ces montagnes. Jusqu'ici je ne vous ai parlé que des tristes jours de l'hiver. Si vous pouviez faire avec moi et la famille Kayser une promenade seulement à Wolfsbrunen, vous croiriez avoir lu un long poëme, ravissant d'un bout à l'autre. Mais ce qui vous plairait le plus, c'est cette musique d'instruments à vent qui se fait deux fois par semaine, au haut d'une tour ruinée du vieux Château, au milieu des arbres qui en cachent le sommet; à mes pieds j'entends les flots du Neckar, et au loin, bien loin, je regarde du côté où le soleil se réfléchit dans le Rhin, du côté de la France!...

Cela s'appelle vivre, et autrement que dans ces marécages de province où j'ai passé bien à regret une belle partie de ma jeunesse.

S'il fallait vous parler de toutes les excellentes personnes que j'apprends à connaître, elles sont si nombreuses et leurs qualités aussi, que je n'en finirais pas. Je comprends maintenant pourquoi j'étais

si embarrassé dans nos salons de France : votre étiquette de grande comme de petite ville me pousserait au Kamtchatka, si je ne trouvais Heidelberg en chemin.

Oh ! si l'on savait combien la simplicité de cœur rend tout facile, tout possible, on ne voudrait plus ni voir, ni entendre ce qui est factice.

En résultat, je me plais où je suis. Quand donc cela m'est-il arrivé jusqu'ici ? Excepté nos quinze jours à la campagne, mes petits voyages en Suisse, en Angleterre? Oui... et d'autres encore. Il y en a plus qu'on le pense ; car c'est une chose incroyable, aussitôt qu'on a un moment de paix, tout le passé s'éclaire et vous semble mieux rempli qu'il ne fut jamais.

J'ai cette joie de l'âme qui se repose. Si je savais chanter, ce serait comme ces oiseaux des forêts qui n'expriment qu'un doux contentement, la liberté des montagnes, mais pas un seul sentiment déterminé, ni trop tendre, ni trop vif. Ce qui vient des hommes est trop bon ou trop mauvais ; la nature me convient bien mieux et je sens que dans la disposition d'esprit où je suis, je donnerais — sans doute injustement — tous les palais, toutes les villes, tous les théâtres, et principalement les Académies pour des vallées bien solitaires, surtout s'il y avait des bois de sapins et point de sentiers !

Moins je suis occupé de mon bonheur, plus je

pense à celui des autres.... Croyez que l'âme est la récompense de l'âme et qu'on finit par être protégé de tout ce qu'il y a de fort sur la terre, tant qu'on reste ce qu'on doit être.

Si vous saviez ce que c'est que de s'arracher du cœur toute espérance, tout désir, tout avenir!

J'ai eu pour ma part très-longtemps comme une plaie ouverte à la poitrine où mon sang affluait et qui me donnait une soif ardente....

Et pourtant j'ai retrouvé des jours où je vis, et d'une vie qui me plaît, sentant tout renaître, là où tout avait péri.

J'ai reçu des lettres de MM. Chateaubriand, Guizot, Benjamin Constant. Gœthe m'a fait dire qu'il lisait avec jouissance en français un livre qu'il a vu naître, il y a quarante ans, en allemand, et qu'il m'écrirait dès qu'il l'aurait achevé.

Quant à M. Creutzer, il en agit avec moi en ami véritable. Toutes nos lettres sont en commun, il les lit toutes. J'ai aussi l'occasion de lui rendre quelques services; par exemple la semaine dernière je lui ai traduit un mémoire qu'il adresse à l'Institut, à propos de sa réception.

Jamais je ne fus plus occupé. Cet ouvrage sur la philosophie de l'Histoire, dans ses rapports avec la morale, ne s'écrit pas en un jour, puisqu'il y est question de l'univers entier, réfléchi par le cœur, par l'intelligence, par la tradition.

J'y trouve l'occasion, sinon le sujet, de ranimer les sentiments qui sont le plus éteints chez nous : les rapports de l'homme à la famille; de la famille à la nation; de la nation à la cité humaine.

Je voudrais concentrer, dans ce livre, non-seulement toutes les émotions individuelles, mais celles des peuples; car nous sommes tellement dans le faux, nous sommes si parés et si glacés, qu'il faut remuer les cendres de tout le genre humain pour éveiller en nous quelque chose.

Vous seriez enchantés du sage esprit de Michelet. Combien j'ai à remercier Creutzer, ce digne appui dans une science si grande, si illimitée, si inconnue encore!

Allons, courage, mes amis! nous ferons, nous dirons ou du moins nous penserons des choses bonnes à savoir. Le monde est grand, il faut nous entr'aider.

Parlez-moi toujours de vos jeunes amies. Je vous envoie par la poste les gravures de cette douce Heidelberg. Je reçois toujours d'excellentes lettres de mon ami Cuvier, le pasteur protestant de Strasbourg dont Benjamin Constant a parlé à la tribune (pour son plus grand mal j'en ai peur). Adieu, parlez-moi de tout ce qui est près de vous.

EDGAR QUINET.

CXLIV

Heidelberg, 8 juillet 1827.

Pardonne-moi, chère et tendre mère, de ne t'avoir pas dit plus tôt le bien que m'ont fait tes lettres. J'aurai à te parler d'excellentes gens de toutes sortes, car j'ai maintenant des amis de toutes conditions, de tout âge. Je jouis de leurs bontés, de leurs paisibles sentiments, sans désirer rien de plus, ni de moins. Je vois très-fréquemment la plupart des professeurs chez eux, ou chez moi. L'état de professeur est ici le seul beau, le seul vaste. J'ai pour amis des médecins, des historiens, des théologues, des philologues, mythologues, tous plus ou moins célèbres dans ce pays. Creutzer, qui a succédé à Herder, est celui avec lequel j'ai la plus grande intimité. On ne peut guère imaginer un meilleur homme, meilleur compagnon que lui, toujours prêt à quitter ses Alexandrins pour une partie de promenade ou de musique. Il y a dix ans qu'une jeune fille qui l'a aimé lorsqu'il était déjà marié, s'est brûlé la cervelle de désespoir, près de Mannheim.

Il est presque le seul dans ce temps-ci qui ait conservé la haute tendance de l'Allemagne du siècle dernier.

Son ami, M. Daub, un professeur aussi, est un esprit d'une rare profondeur ; rien ne me touche comme d'entendre ce noble vieillard qui a conservé tout le feu de la jeunesse et a vécu avec Schiller, Kant, Goëthe, déplorer la déchéance de son pays. Schlosser est un esprit entièrement anglais, qui, ayant passé sa vie dans la solitude, a acquis ces vastes connaissances qu'on ne trouve aujourd'hui que parmi ses compatriotes.

Le bibliothécaire Moue a tout l'enthousiasme de l'antiquaire de Walter Scott, mais avec une véritable science et une complète abnégation de lui-même. Il est impossible de se représenter un amour plus pur et plus solitaire des arts et des monuments historiques. C'est un de ces caractères de la vieille Allemagne qui deviennent de plus en plus rares.

Un esprit original, étendu, élevé, et mélancolique, c'est celui de M. Schelvel. Dans sa jeunesse, passionné pour les recherches de magnétisme animal, il fit sur lui-même tant d'expériences et ébranla si bien ses nerfs, que sa raison en fut longtemps altérée.

Quoique son intelligence ait repris toute sa force, et qu'il ait fait preuve du plus grand talent dans

quelques ouvrages philosophiques, il lui en est resté une amère timidité vis-à-vis des autres hommes, ce qui en fait une des plus intéressantes individualités. Je n'en finirais pas, si je voulais te parler de tout ce qui est digne d'une sérieuse attention par les travaux consciencieux et la profonde paix qui les entoure.

Ce qui ne me plaît pas moins, c'est d'avoir fait la connaissance de quelques excellentes demoiselles ; je vais les voir aux heures, et le jour qu'il me plaît, avec la même liberté que j'entre chez *Herr Vogt* ou *Herr* Baehr. Si j'ai envie d'entendre des chants sur le piano, il n'y a que cinq minutes de ma maison à la leur. Nous avons des conversations qui me reposent, nous lisons quelques pages d'un livre français que je leur explique ; nous nous amusons comme des fous de ma prononciation, ou bien, elles m'apprennent à valser, ce qu'elles savent dans la perfection.

Il n'y a pas longtemps, nous avons fait une délicieuse promenade chez le père de l'une d'elles, ministre protestant dans une charmante petite ville des environs.

C'est la première fois que j'ai vu un vrai et simple vicaire de Wakefield, dans sa maison ; tout y était comme je le désirais. Hier encore, nous sommes partis de grand matin, pour aller déjeuner sur le haut d'une montagne, où l'on a fait mille

jeux, et nous sommes revenus par le chemin ravissant du Riesenstein. Cette vie de famille me convient à merveille ; je pourrais, sans effort, me faire à tout, excepté aux misérables entraves de nos villes de province. Tu ne peux te représenter combien mon cœur renaît à la vie et sans danger.

Il m'en coûte de m'éloigner de ma maison, même pour un jour. Il y a deux mois que je ne suis allé à Mannheim ; cette ville si parée me rappelle Versailles et je ne m'y suis pas bien trouvé ; j'ai eu hâte de revenir dans ces montagnes de Heidelberg.

La maison où a été assassiné Kotzebue et cette prairie ombragée de saules où l'on a longtemps entretenu des fleurs à la place même où périt Sand, m'ont seules intéressé, comme tu penses.

Le petit voyage que vous avez fait sur la Saône m'a aussi rafraîchi l'âme. L'excellent Blot ! comme il vous a reçu ; vous avez dû jouir de votre liberté au milieu des champs, en plein air.

J'ai compris quel grand événement c'était pour toi que l'entrevue avec ma tante. Rien n'est plus loin de moi que de lui garder le moindre ressentiment. Je suis même prêt à avouer que j'ai pu avoir des torts ; la faute en est surtout à la différence absolue de nos goûts et de nos destinées. Ce n'est point elle que j'ai fui, mais le monde de salons. On ne peut s'en accommoder dans la jeunesse. Ses

enfants me seront aussi toujours chers ; notre univers est trop différent pour que nous nous convenions jamais les uns et les autres.

Mon père vient de m'écrire, il m'a uniquement parlé de la *déclinaison;* il roule dans sa tête le projet de s'en aller au printemps prochain à Paris, voir à quel point la science est arrivée. Je vais faire pour lui ce que je ne ferais jamais pour moi, et m'agiter pour que ses mémoires [1] soient annoncés plus au loin dans quelques journaux.

Il y a des pressentiments : juste au moment où tu me parlais de Buget, je lui écrivais pour lui demander son adresse et lui offrir mes services ; il m'a répondu une lettre bien triste, que j'ai montrée à tous mes amis. J'y ai fort intéressé une dame qui a un grand pensionnat de demoiselles et qui cherche un maître de langues. Il faudrait d'abord qu'il vînt ici apprendre l'allemand pour se faire comprendre. L'Angleterre est une terre si peu hospitalière, si chère, où tout le monde a une vie si active, qui penserait à lui, à Londres surtout ? S'il va plus loin, les voyages le consumeront lui et sa bourse. Je vais prendre des informations dans tous les sens et je lui répondrai dès que je saurai quelque chose de certain. Je crois que, pour peu qu'il demeure quelque temps dans une de ces petites villes du Rhin, il y trouvera certai-

[1] *Mémoires sur les Variations de l'aiguille aimantée.*

nement de quoi vivre et poursuivre ses études. Une foule de personnes s'intéressent déjà à lui ici ; j'espère lui construire ici un plan de vie, comme il le lui faut.

Tu recevras le Vico que Michelet m'a envoyé avec une lettre vraiment parfaite.

Combien je suis heureux que tu ne fasses pas dépendre ton repos des louanges ou du blâme des feuilles publiques. Pour moi, je sais si bien ce qui me manque, j'apprends si bien chaque jour à voir combien j'étais imparfait la veille, que j'aperçois toute ma vie dans son ensemble, sans plus attacher aux points de détails que la faible importance qu'ils méritent.

Ma meilleure récréation est de monter tous les jours trois et quelquefois quatre chevaux dans un manége. C'est aussi un art, et plus compliqué qu'on n'imagine. Je monte ainsi tous les chevaux du grand-duché de Bade.

Il y en a qui ont si peur d'être battus, qu'il faut passer tout son temps à les caresser pour les rassurer. Ce sont ceux que j'aime le mieux. Nous en avons aussi de tout à fait indomptés et qu'il faut retenir de toutes ses forces. J'étais vraiment un *Welche* avant de venir ici. Il s'agit d'aller indifféremment avec ou sans étrier, quelquefois sans bride, de tourner dans tous les sens, à tous les mouvements, plier son cheval comme un serpent,

et cela, bien entendu, sans bouger ni les bras, ni le corps, ni les jambes, ce qui ne laisse pas d'être difficile. On n'apprend presque rien avec un seul cheval, surtout s'il est paisible et de bon caractère.

Je pense que cette belle journée d'été est aussi heureuse pour vous que pour moi. Il est un repos de l'âme qui vaut une entière félicité. Cette continuelle inquiétude où j'ai vécu jusqu'ici est enfin passée; elle venait surtout du mauvais accord des choses. Je n'ai trouvé le bonheur qu'après avoir vaincu mes sentiments.

Je voudrais t'envoyer des portraits qui paraissent de Goëthe, de Schiller, de Herder, de Jean-Paul, de Klopstock. On aime à reposer ses yeux sur ces têtes pour la plupart si calmes; cela délasse de tout ce qui entoure. Adieu, mille fois.

EDGAR QUINET.

Tu verras ce que je pense de l'Allemagne dans le troisième volume de Herder. Mes amitiés à Jenny si elle reparaît dans le pays.

CXLV

Heidelberg, jeudi, 6 septembre 1827.

Il faut que tu saches, ma très-chère mère, que je suis mieux que jamais, et que je n'ai aucune bonne raison à te donner pour m'excuser de ne te l'avoir pas dit plus tôt.

Ce troisième volume me prend beaucoup de temps, car j'y mets une conscience par trop grande.

J'ai aussi à débrouiller tout ce monde de l'Allemagne que nous ne faisons qu'entrevoir. Avec cela une vie si douce, si bien selon mon cœur. Cet état est pour moi encore si nouveau que le moindre changement m'alarme. Ah ! combien la paix de cette vallée m'était nécessaire. Puisse toute ma jeunesse y passer les temps difficiles ! Je n'imagine pas comment je pourrais vivre en ce moment en France, au milieu de tant de passions qui m'en repoussent. C'est une chose incroyable que l'amitié qu'on me témoigne ici de toutes parts. Je me sens l'esprit libre, jeune surtout, ce qui m'a toujours manqué.

Quant à tes craintes sur mes nouvelles amitiés, si tu nous voyais un seul jour ensemble, tu te rassurerais. J'ai voulu te montrer avec quel abandon nous agissons. Nos esprits sont trop gais, trop simples, trop ouverts, pour qu'on imagine autre chose. *Elles*, ont aussi leurs amis, leurs frères, avec qui nous faisons de longues promenades. Ce qui nous réunit, ce sont nos goûts pour la musique, pour les beaux paysages, pour les montagnes, pour les vieux châteaux ; mais tout cela, si vrai, si simplement, si naturellement, si dépouillé de toute envie de paraître, que je ne m'en faisais pas une idée auparavant. J'aurais mille choses à dire sur le caractère des femmes de ces deux pays. Me voici, je crois, au temps où je puis les juger sans préjugé. Mon éducation intérieure se forme et s'achève. Le souffle des villes de province commençait à m'altérer ; il était temps de venir ici. Tous mes sentiments se calment, s'apaisent ; j'écrirais des hymnes sur ce repos, sur la fraîcheur des bois, sur le calme du cœur ! En vérité, sans Heidelberg je n'aurais su ce que c'est que vivre !

Que ne puis-je vous faire partager cette paix ! Je voudrais détourner à jamais ma pensée de tous les cœurs arides, ne plus vivre que d'affections douces.

Ne vous laissez pas aller à croire que les âmes ouvertes au bien soient si rares.

Peut-être ferai-je un petit voyage à pied de six jours dans les vallées du Palatinat, que tout le monde me conseille de voir. J'irai visiter, à une journée d'ici, le château de Goetz de Berlichingen. Si vous recevez de moi une lettre timbrée d'un de ces villages, n'en soyez pas effrayées.

Où est M. Dargaud, que je plains du fond de l'âme? Michelet est depuis six mois professeur de philosophie à l'École normale à Paris, ce qui me fait bien plaisir. Son Vico, que j'ai prêté ici, a été retardé ; tu le recevras bientôt.

Adieu; écrivez-moi, pensez à moi.

EDGAR QUINET.

CXLVI

Heidelberg, 26 septembre 1827.

Je suis aussi heureux, et plus que je n'ai espéré. Quelle douce vallée que celle de l'Odenwald ; je viens de la parcourir à pied. C'est la Germanie de Tacite.

Je ferais de longues descriptions de ces belles solitudes ; le nom du village d'Ober-Mossau surtout m'est plein de charmes ; que j'ai été content de trouver son clocher, au milieu de la forêt Hercynienne! Quelle heureuse soirée, et après quel beau jour! Les antiquités d'Erbach, les armes de Goetz de Berlichingen, de Wallenstein, des casques perdus dans les marais Pontins, au jour de la bataille de Cannes, et qu'on revoit ici sous le ciel de Herrmann, voilà de quoi rêver pendant une belle nuit ! Les forêts d'Amérique sont plus vastes, plus inextricables, plus vigoureuses, je le crois; mais il y manque les souvenirs tristes et graves qui m'ont tant enchanté, au coucher du soleil, sur

le sommet de la montagne, toute couverte au loin de sapins et de bruyères.

Et pourtant, nulle vallée, pas un recoin de ces bois, pas un détour du Neckar ne me plaît autant que la douce Heidelberg. Vraiment, je lui dois tout..... Mais aussi, quels bons amis j'ai là !

J'avais un excessif besoin de repos dans l'âme ; je n'avais jamais été heureux jusqu'ici ; trop jeune, trop troublé pour jouir de rien. Mais la paix, l'heureux souffle de ces délicieux rivages pénètre et rafraîchit mon cœur. Je suis devenu un véritable montagnard. Tu sais quel mal physique j'éprouvais au cœur à la moindre imprudence ; non-seulement il a tout à fait disparu ici ; mais ce cœur, même dans ma première jeunesse, je ne l'ai senti battre pour tant de choses et avec autant de force qu'à présent.

Depuis longtemps on me presse d'aller voir les bords du Rhin. Demain matin, à six heures, je pars pour Mayence, peut-être irai-je jusqu'à Cologne, que je n'ai point oublié depuis notre voyage, quand j'avais deux ans. Ce retour vers le passé m'attriste.

Je t'écrirai ; j'ai voulu te prévenir pour que tu ne sois pas troublée du timbre de ma lettre. Mon voyage durera cinq jours au plus. J'ai des lettres de recommandation pour Schlegel, Goerres, Niebuhr. Creutzer continue à être pour moi le plus

excellent des hommes ; et mes amies sont parfaites.

Adieu ; aie bonne espérance.

EDGAR QUINET.

CXLVII

Coblentz, vendredi soir, 28 septembre 1827.

Ma très-chère mère, pourquoi n'étais-tu pas avec moi dans ce charmant voyage que je viens de faire? J'ai vu ces bords du Rhin, si fameux. De Mannheim à Mayence, j'ai retrouvé les belles contrées de l'Alsace. Mais que dirais-je de cet admirable pays depuis Bingen jusqu'ici ? Ce fleuve si majestueux, si rapide, ces montagnes, ces rochers, cette foule de ruines de l'antiquité et du moyen âge, tant de sites que je n'oublierai jamais, et cela avec un cœur heureux ; ma pauvre mère, jouis de toutes mes joies.

Le bateau où j'étais n'allait pas trop vite et rien ne m'a échappé. Je comprends mieux les temps épiques de l'Allemagne depuis que j'ai vu le Rhin.

Oberwesel, Rudesheim, Pfaltz, voilà des noms que je retiendrai. Nous avons eu une journée si douce, un soleil d'Allemagne pour blanchir le sommet des ruines et refléter leur ombre dans le Rhin.

C'est au plus beau clair de lune que nous avons achevé notre voyage.

Demain je pousse jusqu'à Bonn, ou Cologne. Adieu, mes amis, puissiez-vous un jour voir ce qui m'a tant plu. Mais avant, je vous le raconterai. La nuit est courte, il me faut partir avant le jour. Que ce mot vous arrive sans plus longues descriptions.

EDGAR QUINET.

CXLVIII

Bonn, dimanche, 30 septembre 1827.

Me voici, chère mère, à quelques lieues de Cologne par un aussi mauvais temps que lorsque nous y sommes arrivés tous deux, il y a vingt et un an. Hier, la journée a été très-belle : depuis Coblentz jusqu'ici, j'ai eu le temps de regarder à mon aise cette majestueuse vallée qui me plaît autant que la Suisse. Mais Bonn ne vaut pas Heidelberg, quoique le Rhin soit superbe et qu'on aperçoive des hauteurs la flèche de la cathédrale de Cologne.

Il est encore trop matin pour voir M. Schlegel ; j'irai dans une heure, puis je reprendrai les chemins de montagnes par terre. Après ce que j'ai vu, la contrée qui me reste à parcourir jusqu'à Cologne n'est plus si belle, et ces trois heures me feraient manquer la voiture. Ainsi, je salue d'ici Cologne avec toutes les années qui ont passé depuis que nous nous sommes tous deux perdus dans les rues[1].

[1] Voyez *Histoire de mes Idées.*

Quel souvenir ce court voyage me laissera quand je serai de nouveau emprisonné dans les villes ! Rheineck, Drachenfels, voilà ce qu'il faudrait voir ensemble ! On ne fait pas un quart de lieue sans rencontrer quelque château gothique sur la cime des rochers, et dont plusieurs sont encore habités. Toute l'histoire des temps passés se réfléchit dans l'azur de ce beau fleuve. J'en ai joui avec un cœur libre et jeune. A mesure que je vois plus de choses dans le monde, mon âme sort de sa prison et respire plus librement.

Autrefois, quand j'avais en moi le pressentiment des grandes choses dans la nature ou dans les hommes, je souffrais de ne pouvoir rien leur comparer.

Aujourd'hui, mes yeux, ma pensée, se reposent sur quelque chose de vrai et ne se fatiguent pas à poursuivre des bulles d'air. A mesure que je vis, la vie me semble plus facile.

J'espère trouver une lettre de vous à Heidelberg.

J'aurai vu les plus belles contrées de l'Allemagne. Adieu.

EDGAR QUINET.

CXLIX

Heidelberg, 18 octobre 1827.

Je veux que vous sachiez encore, mes chères amies, que de ma vie je n'ai trouvé un lieu qui me touche plus que celui où je suis. Vous auriez difficilement l'idée de cette vie à la fois studieuse et légère, partagée entre les métaphysiciens transcendants et les amusements de la campagne.

Je suis au milieu d'une société grande par le nombre et où chacun semble être dans sa famille. Après une journée bien remplie nous nous réunissons presque chaque soir pour des promenades sur les hauts des montagnes, nous lisons des poésies, nous tentons des découvertes dans ces belles vallées, ou nous faisons de la musique.

Vous pensez bien que ce temps où mon esprit est si libre ne se passe pas sans profit. Je me sens tout autre qu'avant d'avoir connu l'Allemagne. Mais c'est un abîme, où il faut longtemps puiser, on ne peut pas s'y reconnaître en passant. Vous recevrez bientôt le troisième volume de Herder.

Je vous confierai même qu'aussitôt la dernière page imprimée, je me propose d'aller le porter moi-même à Goëthe. Son âge avancé, les froids qui vont arriver, me décident à ne pas différer.

Goëthe a soixante-dix-huit ans. Qui sait s'il vivra (1).

J'ai fait la connaissance de M. Niebuhr et de M. Auguste de Schlegel, l'ami de madame de Staël; tous deux m'ont plu d'une manière différente.

Adieu, mes amies, répondez-moi.

EDGAR QUINET.

1 Ce voyage pour voir Goëthe ne put avoir lieu; Edgar Quinet l'a regretté toute sa vie.

CL

Heidelberg, mardi, 4 décembre 1827.

Il était temps, ma chère mère, que je visse ton écriture ; nous n'étions jamais restés si longtemps sans nous rien dire.

S'il manquait quelque chose à mon repos, ma dernière victoire me l'a donné. Plus je m'examine, moins je découvre en moi de désirs personnels.

Je m'habitue parfaitement à la terre telle qu'elle est, et c'est moins résignation que tranquillité d'âme; sans grands biens qui m'attachent à ce monde, je sens fort bien la puissance d'y vivre ou de le quitter sans de vifs combats.

Je commence à comprendre qu'il faut faire dans la vie deux parts, toutes distinctes : celle de la poésie, des espérances infinies, inépuisables, et celle de la terre, qui n'ont rien de commun entre elles, et dont pourtant il faut se contenter. Toutes nos plaintes viennent de cette confusion.

Depuis que je ne demande au monde que ce qu'il peut me donner, j'en suis vraiment très-satisfait. Je suis même aimable avec lui et nullement

Robinson comme tu te le figures. Au fond, on n'a le moyen de plaire au monde que lorsqu'on s'en détache.

Mon petit voyage m'a été aussi bon pour l'âme que pour le corps. J'ai retrouvé avec joie mes amis ; leur nombre a même augmenté. Mon Dieu, quelles heureuses liaisons que des amis dont l'absence ne vous attriste pas, dont la présence ne vous trouble pas ! Je n'en voudrais plus d'autres. En vérité, quand je songe qu'un bon génie m'a conduit dans ces paisibles montagnes pour y trouver la paix de l'âme, quand je me rappelle ces souffrances aiguës que j'ai eu si longtemps au cœur, je serais tenté de me cacher à jamais dans les belles et vastes forêts qui m'entourent.

En attendant, ma vie est telle que je te l'ai cent fois décrite. Aujourd'hui tout le mouvement philosophique de la France consiste à étudier l'Allemagne ; me voici donc en sentinelle perdue, à ce poste. Rien n'égale pour moi l'intérêt infini à m'enfoncer chaque jour plus avant dans cette terre mystérieuse de la science.

J'ai appris à admirer encore plus le livre de madame de Staël et à deviner par intuition une foule de choses qui ne nous étaient d'abord accessibles que par l'imagination.

Mais aussi, combien ce coup d'œil rapide, cet hymne est incomplet ! Que d'hommes admirables

qui ne sont pas nommés ! Combien d'autres le sont à peine ! Je voudrais te faire connaître Jean Paul, qu'on aime ici comme un frère chéri ; il unit en lui Sterne, Zadig, Byron, Ossian et Bernardin de Saint-Pierre. Je songe à écrire quelques *Essais* sur les principaux penseurs [1] de l'Allemagne, car je souffre de leur obscurité parmi nous, bien plus que de la mienne.

Le récit de votre réunion à Trévoux m'a rappelé de bien doux souvenirs. Tu sauras que depuis mon départ de France je n'ai pas échangé, je crois, quinze paroles avec une jeune femme mariée, et je suis bien décidé à me maintenir ainsi pendant de longues années. En retour il ne se passe pas de jour où je ne sois dans quelque réunion avec mes amies, et je regrette bien de ne pas avoir mon violon pour les accompagner au piano. Nous n'avons plus nos belles promenades, les montagnes sont couvertes de neige et le vent de la vallée annonce déjà les grands froids.

J'ai reçu une lettre paisible de Buget. M. Cousin a reconduit un de ses amis à Bruxelles, mais il est de retour à Paris. Je t'envoie le numéro de la *Revue Germanique* qui te fera plaisir, j'espère.

Tu penses bien que je m'intéresse ardemment aux affaires de France ! L'autre jour, en passant à Coblentz, il m'est venu une pensée fortement sédi-

[1] Voyez *Allemagne et Italie.*

tieuse, mais qui se réalisera plus tard... Nous le croyons tous ici.

Mon père m'excusera de ne lui avoir pas écrit plus tôt ; je lui présente mes respects. J'ai reçu les exemplaires de son Mémoire, on s'occupe à en rendre compte. Adieu, ma tendre mère, ne t'inquiète pas de ton fils. Un jour je te reverrai comme autrefois. Oh ! oui, tu es nécessaire à ma vie.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1828

CLI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Heidelberg, 5 janvier 1828.

Je te remercie au commencement de cette année de ta bonne lettre, mon excellente mère ; mais aussi je rends grâce au ciel de ces douze mois où j'ai trouvé le repos que j'ignorais. Il me faudrait de longues pages pour te dire combien je sens mon caractère s'affermir, loin des vanités des salons qui ne me rappellent que le bruit, le superficiel, le clinquant, et la faiblesse des volontés.

Mon goût pour la nature s'est bien développé. Tant qu'il me restera quelque jeunesse, c'est-à-dire quelque poésie, rien ne me ramènera volontairement dans ces tristes murailles où j'ai toujours été comme les oiseaux sauvages renfermés dans une ménagerie.

Malgré des succès apparents de l'opposition, mes vues politiques sur la France ne m'offrent que le douloureux spectacle d'un peuple assez éclairé pour comprendre la liberté, assez peu énergique pour y atteindre. Tout cela a pris une forme distincte dans mon esprit ; je me sens pressé d'écrire un *Essai sur le Courage Civil.* Cela paraîtra dans le courant de l'été.

Je suis aussi très-frappé de la servilité unanime avec laquelle on se courbe sans discussion, sans prévision, sous les doctrines allemandes, au point de les dénaturer par une complète exagération. Je vis au milieu d'elles, je les aime, je les partage, mais non pas jusqu'à m'en faire l'esclave, ainsi que je le vois dans les moindres grimoires qui m'arrivent ici de France.

Du fond de cette vallée, je vois tout flotter dans notre pays, sans un seul point fixe, comme après une grande lutte s'élève un nuage de poussière.

Encore les hommes ont-ils, chez nous l'intérêt des sciences, et une ombre de politique, qui leur suffit ; mais nos femmes, nos pauvres femmes ! Sans intérêt pour la chose publique, sans croyances religieuses, opprimées par les lois, par l'ignorance, épuisées par le spectacle des choses, des temps qui ont énervé même les hommes, que deviennent-elles? Que possèdent-elles, pour être

autorisées à dire qu'elles vivent, qu'elles sont de ce siècle?

Je lis l'ouvrage de Niebuhr sur *l'Histoire Romaine*, il est impossible de dire des choses plus neuves sur un sujet plus vieux. Tu sais que l'auteur démontre que l'histoire des rois n'est qu'une épopée variée née des chants et des traditions nationales, comme le poëme de l'Arioste pourrait l'être en comparaison de l'histoire authentique de Charlemagne.

Étrange destinée de l'homme! il a besoin de se créer une science pour distinguer, dans son existence passée, ce qui a réellement vécu sur la terre, et ce qui est seulement un leurre, une vapeur du soir, une ombre insaisissable.

Non, je n'ai pas vu M. Cousin, ma très-chère mère: il a fait de Paris une course à Bruxelles, mais ne s'est pas approché de cent lieues de Heidelberg. Sans doute je t'en aurais parlé, car mon affection, mon respect pour lui n'ont pas diminué. Il reste encore dans ma pensée tel qu'il y fut. Je me suis séparé de beaucoup de ses idées; mais de toute la génération nouvelle il est celui avec lequel j'espère toujours m'entendre le mieux.

On voudrait que je fisse à l'Université de Heidelberg un cours public d'histoire dans ses rapports avec la littérature française (en français bien entendu); mais je n'en ai pas le temps et suis tout

entier à d'autres travaux. Tu dois avoir reçu la *Revue germanique*. Le troisième volume d'Herder te parviendra dans quinze jours avec mon *Essai*. Cette librairie est d'une lenteur mortelle, c'est mon seul grief. Adieu, mon excellente mère; j'ai passé le jour de l'an à la campagne dans une charmante famille qui ressemble tout à fait à celle du Docteur Primerose.

J'adresse à mon père mes vœux les plus profonds. Ne recevrai-je pas bientôt une lettre de toi ?

EDGAR QUINET.

CLII

Heidelberg, mars 1828

Ah ! ma chère mère, quel triste réveil que cette lettre. Tu ne me dis que bien faiblement si la convalescence est déjà avancée! Combien de fois nous te devons déjà la vie! Je me rappelle tes soins pendant ma grande maladie à Bourg.

Puisqu'un jour il faut être séparés, sois sûre que pour moi le passage sera facile, point du tout amer. J'aurai été content de la vie, je la quitterai sans regret, sans combat, ne m'y étant jamais attaché. Il faut se dire cela à l'avance pour laisser de sages motifs de consolation à ceux qui nous survivent.

Je n'ai pas cru au bonheur, je n'y crois pas encore. Ceux qui font des plans de félicité m'étonnent. Ce repos que j'ai obtenu d'hier, je ne le regarde pas comme acquis, je m'attends qu'il sera troublé. Ma vie n'est pas à moi, elle est à toi et à mon pays, donc, bien attaquable. Comment pourrais-je m'y fier ?

Vous me parlez du bonheur de nous revoir ;

pourquoi pensez-vous qu'il serait moins vif qu'au temps de mon retour du collége ? J'avais alors mille rêveries qui me troublaient.

Aujourd'hui au contraire je suis bien plus jeune, bien plus écolier de Salamanque. Vous savez que le bonheur d'être ensemble a toujours été inextinguible pour moi. La liberté, la campagne, quelques livres nécessaires que j'emporterais avec moi, pas de visites obligées, voilà de quoi me rendre toujours heureux, là où vous êtes. Que ce soit donc établi une fois pour toutes : aussitôt que vous m'appellerez, vous retrouverez votre ancien enfant, un peu plus sage, s'il est possible.

Pendant que j'ignorais vos tourments, j'avais ici une vie très-studieuse, de bien innocentes distractions, de la musique, des promenades ; je regardais comme un signe de paix votre long silence. Je ne m'y fierai plus. Adieu, je vous aime de toutes mes forces.

EDGAR QUINET.

CLIII

Heidelberg, avril 1828.

Voici enfin le souffle du printemps, ma très-chère mère. Cette heureuse vallée est devenue un lieu d'enchantement, et comme le calme est dans mon âme, j'en jouis plus que personne. Voilà deux printemps seulement dont j'ai joui dans ma vie.

Tu me rappelles à la vie active ; je ne l'ai jamais si peu oubliée. Mais ce n'est pas une bonne méthode de brusquer la destinée. Pour se rendre remarquable ou utile sur la terre, il faut posséder une chose petite ou grande mieux que personne autre. C'est là ce qui me retient ici. En quittant ce pays avant le temps, je n'emporterais qu'une idée générale sans me l'être vraiment appropriée.

Il faut des hommes qui fassent le lien des peuples, comme il faut à la terre des isthmes et des fleuves.

La plus grande chose qui se passe en ce moment en France, c'est l'influence des idées nouvelles originaires d'Allemagne. Nulle voie plus large offerte à un individu que de se faire l'interprète de ce mouvement suprême. Je sais que la France abonde en

esprits que les hautes pensées ne relèveront jamais; aussi n'est-ce pas pour ceux-là qu'il faut disposer sa vie.

Ce sont les idées qui gouvernent le monde; c'est par le côté élevé d'une nation qu'il faut se diriger, non par les traînards de l'ancien régime. Je suis occupé à trois ouvrages que je ne puis achever qu'ici :

1° Une *Théorie de l'Histoire*. Son rapport avec la nature, avec la morale, avec l'art;

2° *Le Courage Civil*;

3° *Considérations* sur la philosophie de Schelling et sur le développement des sciences et des arts en Allemagne dans ces vingt dernières années.

Telle est la tâche que j'ai devant moi pour cet été; où pourrais-je l'achever le moins mal, que dans le lieu où je suis? Des auteurs m'envoient de Paris des livres qui ne renferment pas le premier mot de ces recherches de la science moderne. Je suis plein d'ardeur, précisément à cause de la grandeur de l'œuvre; je publierai une partie de mes résultats cette année même. Si j'avais de l'argent, je ferais quelques voyages au nord de l'Allemagne.

En attendant, ce qu'on appelle la vie utile cadre si bien avec mes études que j'ai fait toutes les démarches en mon pouvoir, afin d'être employé par la France dans une œuvre vraiment pratique.

J'ai fait des propositions qui doivent être en ce moment à l'Institut et au ministère de l'instruction publique [1].

Nous recevons de Paris les cours sténographiés des nouveaux professeurs. Je suis ainsi en communication immédiate avec la France et avec M. Cousin.

La vie s'agrandit, à mesure que l'intérêt personnel diminue et périt. Je vois, en effet, que l'oubli de soi-même est une condition de bonheur. Je n'ai trouvé que la pensée générale qui me soit restée fidèle jusqu'ici. Eschyle vaincu dédiait ses œuvres au temps. C'est une grande leçon morale.

Adieu, ma très-chère mère, excuse-moi quand ma pensée n'est pas la tienne. Si j'étais près de toi, je t'expliquerais tout si doucement ! et tu me dirais encore que je suis ton très-sage enfant.

EDGAR QUINET.

Je présente à mon père mes sentiments respectueux ; nous attendons incessamment le journal d'Oken de Munich où l'article sur son mémoire a paru. Se dispose-t-il encore à son voyage de Paris?

[1] Commission scientifique en Morée.

CLIV

Heidelberg, juillet 1828.

Voici, ma très-chère mère, les très-mauvaises raisons par lesquelles je suis obligé de m'excuser. Je poursuis du matin au soir mes *Considérations* sur l'Allemagne au quinzième siècle, que je ferai suivre d'un petit ouvrage sur Schelling[1]. Avec cela, je prépare un tableau d'histoire de la Réformation, que nous ne connaissons qu'au point de vue de la France. Enfin, une suite de scènes d'imagination, où je cherche à peindre tous les mouvements de poésie qui se sont succédé dans les âmes depuis l'invasion (1814-1815), la chute de l'Empire, jusqu'à la passion renaissante de la philosophie. Je voudrais que ce fût une personnification des générations nouvelles, d'une vie si variée, si inquiète, si troublée.

Je voudrais montrer comment nous tous, qui étions élevés pour le champ de bataille, nous voici comme des Alexandrins ou des Alchimistes retirés au milieu des fourneaux, des creusets ou des biblio-

[1] Voyez *Allemagne et Italie.*

thèques oubliées. Que de pensées ont marqué cet intervalle ! Je ne suis pas encore arrêté sur la forme : dialogue, monologue ou lettres. Peut-être les emploierai-je tous trois.

Ma très-chère mère, je vais te confier un grand secret, c'est que, pour la première fois de ma vie, il m'est venu la pensée que je pourrai me marier. Je considère cela comme une grande révolution en moi ; j'ai fait là-dessus les plus utiles réflexions, et, bien que la personne qui les a fait naître ne soit plus ici, elles me resteront pour l'avenir. Ce que je sens, c'est que j'ai considérablement perdu la faculté, ou plutôt la volonté de souffrir.

J'ai vu il y a quelques jours le plus grand poëte de l'Allemagne après Goëthe, et certainement le plus aimable, Tieck. Nous sommes restés à l'écouter, depuis midi jusqu'à quatre heures du matin.

Lorsqu'un Allemand a le talent de causer à ce degré, on ne se fait pas une idée de la foule prodigieuse de pensées, de choses qu'on parcourt en peu d'instants.

Surtout, c'est une noble joie que de l'entendre parler avec une admiration si enthousiaste de tous ses rivaux. Quand je compare cette verve inépuisable et audacieuse à la langueur, à la poltronnerie de nos lettrés académiques, à leur roideur pédante, j'aperçois deux mondes, deux

natures inconciliables. Je savais que Tieck est aussi admiré pour son talent de lire Shakspeare; je l'ai entendu et avec étonnement dans *Jules César*.

Il faut se représenter à la fois Lessing et Talma, tous deux inséparables. Son art consiste à faire paraître l'unité créatrice du poëme, comme un tout indivisible; mais lui-même il apparaît dans chaque vers, il s'y abandonne avec une fougue méridionale qu'on n'attendrait jamais d'un penseur de sa nation. Il excelle surtout à brusquer la partie populaire, à faire parler les masses, à relever tout ce qui est indigné, de sorte qu'il vous reste l'idée d'une vaste épopée où tout le monde se démène en tout sens et dont il ne ressort qu'une seule et unique pensée.

On connaît bien mal Tieck par madame de Staël. La pureté, la jeunesse, la grandeur de son univers à lui, ce sont là des choses qui nous étaient cachées jusqu'ici. C'est un des esprits où se réfléchit le mieux la vie intime de l'Allemagne. Il est le dernier écho de la poésie des races germaniques; on peut dire de lui, qu'il possède le secret de plusieurs générations. Aimable et noble génie! Nous le reverrons bientôt et je t'en reparlerai.

Les hommes qui méritent de la gloire inspirent ici encore plus d'amour que d'admi-

ration ; on les caresse plus qu'on ne les flatte.

Dans les maisons qu'ils visitent, ils sont comme les dieux protecteurs du foyer domestique. On laisse les vers, les compliments préparés, et on appelle les enfants, les jeunes filles, et l'on chante en chœur quelques strophes nationales.

Mes amis de Strasbourg sont parfaits pour moi. Cuvier m'écrit avec bonheur qu'il lui est né une petite fille ; les Levrault me conjurent d'écrire un journal sur l'Allemagne qui paraîtrait tous les trois mois. Ils me pressent de venir les voir pour cela et m'offrent, au pis aller, de se rendre à Heidelberg pour en conférer avec moi. Je n'ai pu leur faire aucune réponse décisive tant j'ai été plongé dans d'autres travaux.

Toutefois, ce serait une bonne occasion pour se réunir avec les anciens amis : Brun, Buget, Michelet, Ampère, M. Cousin, Cuvier, Guignault ; M. Creutzer m'a même promis d'y concourir. Quel lien noble et pur ce pourrait être entre les deux pays et entre tant d'hommes jeunes qui se cherchent, sans se trouver !

Dis-moi ce que tu en penses. Ma seule objection, c'est la peur d'être distrait par là de mes autres travaux ; tu vois qu'ils sont nombreux.

Adieu, ma très-chère mère ; l'exemple de ma vie si troublée et si renouvelée doit te faire du bien. Plus le passé est triste, plus l'avenir sera beau.

Michelet me demande deux volumes des *Républiques italiennes* de Sismondi. Où peuvent-ils être ?

Si tu vois Lucien, parle de moi à ce fidèle ami Quand le reverrai-je ?

EDGAR QUINET.

CLV

Heidelberg, août 1828.

C'est un repos pour mon cœur, ma chère maman, de savoir que tu es dans la maison de M. et madame Bruys. Hélas ! qu'ils sont loin les temps où j'entendis pour la première fois leur nom ! et ceux où je t'accompagnai à Villefranche, et ceux où madame Bruys me recevait si bien à Paris !

Ah ! dis-leur que si ma vie se passe si loin d'eux, leur souvenir révéré que je confonds avec les temps les plus regrettés de mon enfance est et sera à jamais ineffaçable dans mon âme. Tu me donneras bientôt, j'espère, de bonnes nouvelles de M. Bruys. J'embrasse de tout mon cœur Léon qui est toujours mon ancien camarade, malgré sa robe de magistrat.

Pauvre Trévoux ! quand le reverrai-je ? Je me rappelle encore l'heure où j'ai dit adieu au père Blot sur le bateau près de Saint-Bernard ! Qui m'eût dit que c'était pour si longtemps, et que je devais lui écrire de Southampton et de Heidelberg

avant de me retrouver avec lui? Il sait toute l'amitié que je lui ai vouée ; plus le flot m'emporte loin de mes premières années, plus leur pensée m'est chère.

Comment oublierais-je ma tante ? Que de doux moments je lui dois ! Combien de fois elle nous a réunis sur cette belle terrasse dont jamais mon cœur ne se lassera. C'est à Trévoux que j'ai senti pour la première fois la poésie de la nature, tous les arbres m'y sont chers, toutes les îles, tous les détours de la rivière ? Une fois encore il faut nous y retrouver tous ensemble comme autrefois. Peut-être suis-je celui qui a le moins changé. Ma tante se souvient sans doute du jour où je l'accompagnai pour la dernière fois.

J'ai aussi reçu une lettre pacifique et tendre de Brun qui m'aime toujours. Le voilà revenu de Montpellier chez son père (docteur en médecine faubourg de la Croix-Rousse). Il est tranquille et studieux et s'occupe d'allemand. M. de Gérando m'a aussi donné de ses nouvelles et une marque que je n'oublierai pas de son affection. Il se passe à peine un jour où je ne voie M. Creutzer. La grandeur et la naïveté de son esprit ajoutent mutuellement l'une à l'autre et vous préparent toujours des surprises nouvelles. Je ne peux dire tout ce que je dois à son amitié de chaque jour. Il me parle souvent de toi, il voudrait que tu vinsses ici ;

je te montrerai le beau portrait de Herder qu'il a fait venir pour moi.

Adieu, ma bonne mère, adieu.

EDGAR QUINET.

CLVI

Heidelberg, novembre 1828.

Que de jours passés sans rien te dire, sans rien recevoir de toi ! J'éloigne de mon cœur la pensée du revoir, elle m'affaiblit et m'oppresse.

Oui, ma raison m'éclaire, comme tu peux bien le croire. Je ne songe pas du tout à unir une femme à ma destinée, tant que ma destinée restera ce qu'elle est ; mais je suis persuadé que la sérénité, la douce et profonde paix d'une âme telle que je l'ai trouvée, convient à ma vie.

Tu t'en effrayes, ma bonne mère, et tu en as bien le droit.

Mais d'abord, tout prend ici un caractère plus reposé, plus patient qu'en France. Ma première parole a été de déclarer mon état précaire, ma vie de pélican sur le toit. Nous nous voyons à grand'peine une fois par mois ; je ne fais pas souvent le voyage, bien que les occasions soient faciles et naturelles si je voulais.

Nous nous sommes rencontrés pleins de sympathie et de résignation. Mais, repousser pour

mon avenir l'espérance d'animer, de rajeunir ma solitude, c'est là un stoïcisme dont je ne me sens pas capable.

Jamais je ne fus plus appliqué, content de mon sort et de mon œuvre de chaque jour ; je suis plongé dans de vastes travaux ; ils serviront d'introduction à une Histoire des traditions épiques des peuples dont nous ne savons pas en France le premier mot.

M. Cousin s'inquiète de moi, et m'écrit d'excellentes lettres, me presse d'écrire moi-même au ministre de l'instruction publique, en lui envoyant Herder, et me fait espérer d'être nommé professeur de philosophie ou d'histoire, à Paris.

Sur ces entrefaites, il se déclare une autre chance. On envoie une Commission de savants en Grèce. J'ai la certitude d'en faire partie, si je veux. Je pourrais y rester huit à dix mois, au bout desquels j'aurais préparé ainsi mes travaux sur le Péloponèse. Cette expédition me rattacherait aux choses publiques, il m'en reviendrait un reflet pour mon avenir. Avec cela des inconvénients, sans doute, comme à chaque détermination prompte, mais les avantages l'emportent de beaucoup.

Ma destinée fixée d'une manière grande et conforme à ma nature, mon instruction fort agrandie, mes vues d'écrivain alimentées, vivifiées de tout

ce que je voulais chercher un jour sur le vaisseau de Pézérat, tels sont les côtés lumineux qui me frappent.

Aujourd'hui, comme toujours, mon bonheur est de te soumettre tout. Il faut qu'un homme jeune saisisse les occasions rapides. Mais il faut aussi qu'il ait la douce approbation de celle qui le connaît mieux que lui. Au reste, rien n'est encore arrêté ; je ne parle que d'un projet, mais l'exécution dépend de nous. J'écris par le même courrier à mon père, à Certines. Puisse-tu être aussi tranquille que moi. Qui donc n'a pas fait ce voyage ? Gouffier, Chateaubriand, Lebrun et tous les conscrits de l'époque.

Adieu, ma très-chère mère, ma plus fidèle amie, toi à qui j'ai toujours tout dit ! Ah ! quel bonheur de t'aimer ainsi.

EDGAR QUINET.

CLVII

Heidelberg, 22 décembre 1828.

Ma nomination est définitivement arrêtée, ma chère mère. L'académie m'a choisi sur cent concurrents, à ce qu'on me dit, en qualité de philologue, c'est-à-dire pour les antiquités et pour l'histoire.

J'ai reçu cette bonne nouvelle d'abord par M. Hase, chargé par M. Raoul Rochette de désigner les membres de la Commission de Morée, puis aussitôt après, par M. de Gérando à qui j'ai mille obligations en cette occasion.

Nous serons au nombre de douze, je connais déjà les noms. Il y a entre autres un sculpteur Vietty, avec lequel j'avais depuis longtemps formé ce projet. Nous aurons des architectes, des peintres, des numismates, un zoologue, un botaniste, un géologue, etc.

Les fouilles dans les terrains seront surtout l'affaire importante ; la plus grande partie des monuments et les débris des villes sont cachés sous les alluvions.

Le ministre veut qu'à notre arrivée nous ayons à nos ordres des pionniers de tous les régiments, et au besoin un détachement de cavalerie. On nous écrit qu'on n'épargnera rien pour que l'entreprise soit digne de notre temps.

Je ne recevrai que dans quelques jours ma mission officielle. Nous ne pouvons pas tarder beaucoup à partir ; il est bien sûr que je passerai par Charolles. Mon désir serait de ne pas être obligé de faire le détour par Paris ; peut-être obtiendrai-je de faire une partie du voyage par l'Italie. J'emporte avec moi les livres qui me sont particulièrement nécessaires, quoique je pense qu'il y aura une petite bibliothèque commune.

Quand je songe que si loin de Paris, après une si longue absence, je n'ai pas été oublié, je considère ce bonheur comme un excellent augure.

J'ai écrit aux savants les plus célèbres de l'Allemagne pour leur demander leurs conseils et leur poser des questions sur le Péloponèse. C'est avec un parfait repos d'esprit que j'entreprends ce voyage ; ton excellente lettre achève d'apaiser mes impressions ; tant que la chose paraissait incertaine, j'étais agité. Toute la direction de ma vie me pousse à ce voyage et j'obéis en même temps à une pensée de devoir personnel.

Minna, avec qui j'en ai souvent parlé, est tout à fait de mon avis ; par là tu vois qu'elle a du courage

et de la résignation. Ma sœur ne sera pas moins sage, je l'espère.

Adieu, mes chères et bonnes amies, je vous reverrai bientôt ; je vous souhaite profondément la bonne année.

Plusieurs de mes amis d'Allemagne et de Paris voudraient me retenir, intimidés par l'habitude de la vie des villes. Mais il vaut mieux croire la voix de toute sa vie. Il y a plus d'un an que je pousse à cette expédition. A revoir !

EDGAR QUINET.

Mes amitiés à Dargaud ; j'espère voir, à mon passage par Trévoux, Buget et Blot.

point où nous débarquerons. Le capitaine ne le saura lui-même qu'en ouvrant ses dépêches en pleine mer. Nous désirons fort Navarin, à cause d'un monastère qui se trouve à deux journées de là. Je vais commencer à écrire le journal de mon voyage. Il y a deux jours que je me suis aventuré dans la rade avec un petit bateau, la mer s'est trouvée si forte que nous avons manqué d'être submergés. Tout le monde du bâtiment que j'allais visiter était sur le pont à nous regarder.

Mais enfin je m'en suis *glorieusement* tiré avec les deux petits matelots qui m'accompagnaient, et, quoique j'aie été mouillé des pieds à la tête, je regarde cette équipée comme d'un heureux augure.

Ce soir je repars pour Paris, où je ferai mes préparatifs. Je suis ici depuis hier chez les excellents amis Levrault, qui prennent soin de moi comme tu pourrais le faire toi-même.

Il m'a fallu quitter Heidelberg précipitamment; tous mes livres sont avec moi.

Ta lettre résolue et courageuse m'a fait un bien profond. Adieu, dans huit jours je serai près de vous; mais je vous prie de fuir toute émotion et de rester aussi confiants que moi-même. J'embrasse mon père, que je remercie aussi. Adieu, ma tendre mère, toi que je vais revoir !

EDGAR QUINET.

CLIX

Toulon, 4 février 1829.

Nous voici heureusement arrivés depuis quatre tours, ma chère mère. J'aurais pu rester encore joute une semaine avec vous, puisque notre départ ne paraît fixé qu'à la fin de celle-ci. Il nous manque encore cinq de nos compagnons, ils sont à Marseille.

M. le comte de Litardy m'a présenté au capitaine de notre frégate qui se trouve être son ami et très-empressé à me rendre service.

On s'occupe sur le bâtiment à nous construire des espèces de petites chambres. J'ai reçu plusieurs lettres d'Allemagne, de Strasbourg, et une pressante lettre que M. de Gérando m'envoie pour le général Maison, de la part de son ami le général Belliard.

J'ai acheté ici une couverture, une veste d'été. J'ai commandé une tente; j'emporte un manteau de toile cirée comme tous les officiers de marine, un grand sabre, du papier, etc.

Notre temps se passe en préparatifs. Je visite les environs par un beau soleil de mai.

Les oliviers, les orangers reverdissent; j'ai vu hier une belle fleur de palmier.

Aucun de mes compagnons ne me semble disposé à rester longtemps en Morée. Ils ont autant de prudence que d'ardeur. Nous logeons tous dans le même hôtel ; la connaissance a été faite promptement. Peut-être pourrai-je me lier avec Vietty. Je m'accoutume, au reste, fort bien avec tous les autres.

A Lyon, j'ai trouvé ma tante, avec Blot et Buget. A Avignon, j'ai vu un instant mon oncle Destaillades. Rien ne me manque. Adieu pour aujourd'hui ; nous partons sur la frégate *la Cybèle*, de quarante canons. Nous avons avec nous le neveu du ministre de l'intérieur et celui de M. Siméon. Ils nous servent d'otages. Notre bâtiment est destiné à ramener des troupes.

Vous recevrez toutes mes lettres franc de port jusqu'à Toulon ; pardonnez-moi si elles sont courtes. Je vous récrirai avant de partir. Je suis content de Ducarouge [1], et je vous aime de toute mon âme.

EDGAR QUINET.

P.-S. — Nous sommes encore incertains du

[1] Paysan Charollais qui suivit en Grèce Edgar Quinet.

CLXI

A mademoiselle Minna Moré[1],

A Grunstadt (Bavière Rhénane).

Toulon, 9 février 1829.

Adieu, ma très-chère bien-aimée. Adieu pour toi et pour tous les tiens. C'est demain que nous mettons à la voile.

Nous allons déjeuner à bord du bâtiment. Nous passons par le détroit de Messine. La mer est belle, et le vent souffle pour nous. Dis-toi qu'en quittant la France, ma dernière pensée a été pour toi. Je t'aime comme il faut aimer.

Nous nous retrouverons; pense à mon retour, et que ce soit là ton appui. Je pars le cœur serein et paisible. Je vais là où je veux aller. Quand on te dirait que je suis mort, ne le crois pas. Mon cœur me ramènera vers toi, quand tu n'en sauras rien.

Nous allons débarquer dans la Messénie, à Na-

[1] Pour compléter les lettres si courtes, écrites pendant l'expédition en Grèce, nous détachons d'une autre précieuse correspondance d'Edgar Quinet plusieurs lettres de la même époque, de la même date; elles sont adressées à sa fiancée.

CLX

Toulon, lundi, 9 février 1829.

C'est demain que nous nous embarquons, chère mère. Nous allons déjeuner à bord du bâtiment. Le capitaine de frégate nous a demandé quel chemin nous voulions prendre, et nous avons choisi le détroit de Messine.

Nous saluerons donc la Sicile en passant.

Mes préparatifs achevés, je pars aussi tranquille que si je m'acheminais vers Charolles.

Il s'est trouvé ici quelques hommes qui me connaissaient par Herder, entre autres le sous-préfet; ils ont été excellents et par leurs bons services et par l'effet de leur amitié. J'ai vu aussi le pauvre Augustin Thierry, l'historien des Normands, qui est devenu aveugle et paralytique.

Il n'est pas un de mes compagnons de route dont je n'aie à me louer.

Dis-moi toujours ce qui m'intéresse tant de Charolles.

Nous allons à Messine; nous trouverons le monastère du Mont-Vourcano dont je me réjouis fort.

Ma première lettre sera datée du port. J'écris aussi à mes amis d'Allemagne. C'est un court adieu que je vous dis. La mer est belle, et le mistral souffle pour nous.

Vos lettres me parviendront à mon adresse : Au quartier général de l'armée française en Morée.

EDGAR QUINET.

Mardi, 10 février. Dans deux heures nous partons. Le temps est magnifique. Adieu.

ANNÉE 1829

CLVIII

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Strasbourg, lundi, 5 janvier 1829.

Combien je te souhaite la bonne année, chère mère. Le 2 janvier j'ai reçu la lettre officielle; on me mande précipitamment à Paris, de là à Toulon, où je dois m'embarquer au plus tôt. Mon traitement est fixé à trois mille francs; j'aurai le rang d'officier de marine, et sur terre d'officier de l'armée.

On me conseille fortement d'emmener un domestique, comme feront tous mes compagnons.

J'ai songé à Pierre; veux-tu lui demander s'il aurait le courage de faire cette expédition? Je lui donnerais des gages convenables, et il aurait pour lui et pour son cheval la ration militaire. S'il y consent, qu'il se prépare. L'expédition me paraît devoir durer huit à dix mois.

varin. C'est de là que je t'écrirai. Que cette nuit est pure et de bon augure! Demain tu seras avec moi sur la mer.

EDGAR QUINET.

Mardi, 10 février. Dans deux heures nous partons. Le lever du soleil est magnifique. Adieu mille fois.

CLXII

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

27 février 1829, à bord de *la Cybèle,* au détroit de Messine.

Nous voici, chère amie, à une lieue de Messine. Notre navigation a été douce mais lente. Nous avons eu des calmes ou des brises contraires. Nous avons longé de près l'île d'Elbe, la Corse, la campagne de Rome, de Naples. Dimanche dernier, nous étions en vue d'Ischia et de l'île de Caprée. Hier soir nous voyions de nos sabords la fumée et la flamme du volcan de Stromboli. Enfin nous touchons à la Sicile, et nous nous regardons déjà comme en Grèce. Notre voyage commence sous d'excellents auspices. Dis-le à tes parents et à tous ceux que j'aime dans ton pays. Combien j'ai pensé à toi au milieu de cette mer si belle, je te le dirai un jour. Nous comptons encore cent lieues d'ici à Navarin ; trois jours peuvent nous y conduire. Les côtes d'Italie et de Sicile se confondent encore à notre vue. La pluie nous les cache à demi.

Adieu, mon enfant, je t'aime et je te bénis de toute mon âme.

Arrivé à Messine, je me séparerai de mes compagnons pour m'élancer sur Sparte.

Écris-moi, rien ne me distrait de toi! Plus j'avance, plus je sens combien est douce à mon cœur la terre où tu es.

EDGAR QUINET.



CLXIII

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Dans le port de Navarin, à bord de *la Cybèle,*
jeudi, 5 mars 1829.

Depuis trois jours je suis en Grèce, ma chère bien-aimée, notre navigation en a duré vingt-quatre. Hier, pour la première fois, je suis descendu à terre. Les ruines du village de Navarin sont habitées par nos soldats, et si tu les voyais si gais, chanter l'air du *chœur des chasseurs* au milieu de ces décombres, tu les aimerais comme moi. J'ai vu les pauvres Grecs, qui, sous leurs manteaux déchirés, ou à demi-nus, sont encore superbes. On leur a donné des tentes hors des remparts et on les paye pour travailler avec nos soldats à se faire des fortifications. Le nombre des malades est extrêmement diminué; la saison est pluvieuse, mais point encore trop chaude. On m'attend pour aller à terre voir à Modon le général en chef. Adieu, ma bien-aimée; adieu à tes

parents, à M. et madame Creutzer. Écris-moi; j'ai reçu en arrivant une lettre de ma mère et d'un de mes amis, mais rien de toi.

EDGAR QUINET.

CLXIV

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Quartier général de Morée, Modon, 12 mars 1829.

Demain, chère amie, je pars pour Messène en passant par Coron. Je suis accompagné de deux commandants d'artillerie qui viennent avec moi jusqu'à Sparte. Nous sommes bien armés et n'avons rien à redouter. J'aime la Grèce telle qu'elle est. Je la trouve belle dans sa misère. Ce peuple qu'on disait si méchant, se trouve être passablement hospitalier et j'ai déjà beaucoup gagné à le connaître depuis mon arrivée. Je ne te dis rien de la terre; tout est brûlé. On ne voit que des souches d'arbres calcinés, des villages rasés, quelques femmes et quelques enfants qui s'abritent sous des amas de pierres. Chaque jour il paraît qu'on trouve néanmoins les débris d'une ville pour y passer la nuit.

Si tu voyais ici la bonté vraiment admirable de la France qui donne à la Grèce ses chevaux de cavalerie, ses bœufs, une partie de ses armes, tu

l'aimerais bien aussi. Je pressens que mon voyage sera rapide. C'est un spectacle très-original et si nouveau qu'il saisit promptement. Sois sûre au reste que je m'applaudis d'être ici, que j'y apprends plus en un jour qu'ailleurs en de longs mois.

Ma santé est bonne et mon cœur content. Ne t'étonnes pas, si tu restes quelque temps sans lettres de moi. Les communications seront difficiles avec l'intérieur de la Morée. Je me dirige par Sparte sur Argos et Égine. Dis mille amitiés à ton père, à ton frère, à toute la famille ; n'oublie pas M. Creutzer.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CLXV

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Mistra (à une lieue de Sparte), 25 mars 1829.

Mon voyage continue fort heureusement, ma chère mère. J'ai visité Messène, une partie de l'Arcadie, Lycossure, le temple d'Apollon près de Phigalée [1]. Depuis hier, nous voici sur le bord de l'Eurotas que j'aperçois de ma fenêtre. J'ai trouvé chez le Démogéronte une hospitalité toute patriarcale.

Les grandes chaleurs n'ont point encore commencé. Les Arcadiens m'ont reçu dans leurs chaumières et je les ai trouvés assez semblables à ce qu'ils devaient être il y a deux mille ans.

Sparte une fois bien vue, je poursuis par Tripolitza, Argos et Égine.

Adieu. Ne soyez point inquiets. Je vous embrasse.

EDGAR QUINET.

[1] *Voyez* pour les détails *la Grèce moderne,* tome V, *Œuvres Complètes.*

CLXVI

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Argos, lundi, 5 avril 1829.

Depuis cinq jours, je suis dans Argos, ma chère bien-aimée. En quittant Messène, j'ai visité Londari, Mégalopolis, Lycossure, une partie de l'Arcadie, puis Sparte, Amyclée, Tripolitza, Tégée, Mantinée, Mycènes, Tyrinthe, Nauplie et Argos où je suis. J'ai traversé seul toute la Morée, sans escorte et sans aucun inconvénient. D'ici je m'achemine sur Sycione et Corinthe d'où je reviendrai me reposer à Égine.

Les autorités grecques m'ont partout bien reçu. J'ai un peu souffert dans les cabanes d'Arcadie; mais les cabanes d'Argos m'en ont bientôt consolé. Ma santé se soutient malgré les marais de Lerne qui sont près d'ici. Mes compagnons sont restés à s'amuser dans Modon. Je m'applaudis fort d'avoir fait une partie de ma tâche par cette saison qui est douce et praticable.

Adieu! mes tendres sentiments à toute la famille

Tu sais tout ce que je te dis de si loin!

EDGAR QUINET.

CLXVII

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Égine, 17 avril 1829

Il y a six jours que j'ai abordé dans Égine, ma très-chère mère. Après Corinthe, j'ai vu les jeux de Némée, dont il reste un temple à trois colonnes. C'est avec beaucoup de peine que j'ai trouvé à me loger dans Corinthe, de toutes les villes que j'ai traversées une des plus désolées. J'ai visité Sycione dans le golfe, et j'ai aperçu de là les neiges du Parnasse. Je me suis de nouveau réengagé dans les montagnes de l'Argolide, et c'est par un des chemins les moins pratiqués par les voyageurs, que je suis arrivé au temple d'Esculape, près de Ligourio, pour venir m'embarquer à Épidaure.

Ici, dans Égine, je suis allé en toute hâte vers les colonnes du Panhellénium, d'où j'ai vu de mes yeux et distinctement la pauvre Athènes, qui ressemble de ce point à une grande métairie ou à un monastère abandonné.

Mon projet, s'il est impossible de pénétrer dans

Athènes, est de partir pour l'île de Syra, de parcourir les Cyclades, de faire le tour par Malte et la Sicile et de rentrer par Naples.

Aujourd'hui je suis parfaitement installé dans de beaux fauteuils du ministre de Russie, bien reposé, prêt à m'élancer dans la carrière.

On se fait de ce pays une image beaucoup plus triste qu'elle ne l'est. Un jour, on sera étonné combien ce peuple se sera vite et facilement prêté à l'organisation européenne. Je suis fâché de vous le dire, à vous, esprits poëtes, que les gens d'Argos ne traversent pas l'Inachus sans se munir d'un passe-port. Vos lettres sont arrivées dans Navarin mais j'ai le chagrin de ne pouvoir les recevoir, errant comme je suis.

Je vous ai écrit de Messine, de Mistra et d'Argos. Adieu, mes très-chers bien-aimés. Je vous embrasse. Puissiez-vous être aussi bien que je suis!

EDGAR QUINET.

CLXVIII

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Égine, 24 avril 1829.

J'arrive d'Athènes, ma chère bien-aimée. J'y ai passé deux jours au milieu des Turcs. Une barque grecque m'a porté jusqu'au port du Pirée, et de là je me suis acheminé vers la ville ; les soldats errants que j'ai rencontrés se sont contentés de me maudire et je suis heureusement arrivé jusque dans l'enceinte des murs. J'ai visité à mon gré toutes les ruines, excepté la citadelle où je n'ai pu pénétrer par aucun moyen. Après cela, je suis monté à cheval et j'ai été parcourir les environs, voir l'eau de l'Ilissus et du Céphyse. Il m'est impossible de dire l'impression extraordinaire et vraiment merveilleuse de cette pauvre Athènes tout abandonnée à ses destructeurs. La ville est détruite de fond en comble, il ne reste plus que quelques palmiers et les monuments antiques dont les Turcs se soucient peu. J'ai fait ma visite au *Bim-Baschi*, qui ne m'a point trop mal reçu, pour

un bourreau comme il l'est. On venait de me montrer, pas très-loin des jardins de l'Académie, un champ tout couvert de têtes d'hommes qu'il avait fait couper.

Ce voyage dans Athènes vaut pour moi toute une vie. Le second jour, vers le soir, il a fallu néanmoins reprendre le chemin de la mer. Les Grecs, un peu avant mon arrivée, étaient venus faire une incursion jusque sous le feu de la citadelle, et cette population effrénée d'Athènes était au fond une assez mauvaise compagnie. Au soleil couchant, je suis venu retrouver ma barque qui m'attendait au milieu du Pirée, et nous sommes allés nous réfugier pendant la nuit dans une petite île [1] déserte, à l'entrée du détroit de Salamine. Juge de mon bonheur.

Je t'ai écrit dernièrement d'Argos. Pour moi je n'ai pas une lettre d'Europe depuis mon départ de Navarin. En venant d'Épidaure à Égine où je suis, notre barque a failli chavirer. Mais vraiment une protection me suit.

Tout va au gré de mes vœux. Je pars demain pour les Cyclades et d'abord pour Syra. Déjà je commence à tourner la tête vers l'Europe, le vent des îles m'y poussera.

J'ai ramassé pour toi des coquillages du Pirée. Qui m'apportera de vos nouvelles, de toi, de tous

[1] Psyttalie.

les tiens et de tous les miens? Adieu, ma chère et douce bien-aimée; que cette lettre te porte toutes les pensées de mon cœur.

EDGAR QUINET.

CLXIX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Égine, 26 avril 1829.

Voici deux jours que je suis de retour d'Athènes ma très-chère mère. J'ai pénétré sur une barqu grecque dans le Pirée au lever du soleil...

Le Bey et le Bim-bachi ne m'ont point trop ma reçu, grâce à une douzaine de bouteilles de rhun dont je leur ai fait cadeau.

J'ai fait encore deux courses à cheval, l'une d côté de Marathon, sur les bords de l'Ilissus, l'autr vers le Céphyse et le bois d'oliviers.

J'ai tout vu, tout reconnu à mon gré dans cett pauvre Athènes qui est encore plus belle et plu touchante dans ses ruines.

Cette petite expédition m'a réussi à souhait.

Jamais Athènes ne m'eût paru si belle qu'ains livrée, abandonnée toute seule à ses oppresseur Je ne pouvais consentir à quitter la Grèce, sans voir.

La maison de M. Fauvel est rasée comme l

autres. Je ne l'ai reconnue qu'à la foule de bas-reliefs et de débris antiques qui en jonchent le sol.

Juge quel spectacle que celui de ces soldats turcs errants ou isolés, ou en groupes, à travers les colonnes et dans les masures !

Ce soir je pars pour Syra. Je visiterai Délos, Ténos, quelques autres îles.

Je vous aime et vous embrasse.

EDGAR QUINET.

CLXX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Syra, 12 mai 1829.

Depuis mon départ d'Égine, j'ai été ballotté par les vents d'une Cyclade à l'autre. Enfin, c'est à Syra que je me suis arrêté et où je suis depuis plusieurs jours. Les grandes chaleurs qui arrivent rendront bientôt impossible un voyage tel que celui que j'ai accompli. J'ai vu, j'ai recueilli tout ce qui était important. Je suis au moment de m'embarquer sur le brick grec *le Nelson* qui doit me jeter à Malte, ou bien au pis aller en Italie si les vents sont contraires.

J'ai eu le bonheur de recevoir ici vos lettres et celles de mes amis d'Allemagne. Elles étaient toutes vieilles au moins de deux mois.

Mon voyage m'a trop enrichi l'esprit, pour que j'en puisse parler en quelques mots ; il a passé toutes mes espérances. Je viens d'apprendre que mes compagnons et ceux qui dirigent l'expédition ont été tellement effrayés de ce pays, qu'ils étaient

encore à Modon il y a quinze jours, sans oser en sortir.

J'y serais mort d'impatience.

Ces îles où je suis, sont incomparablement moins intéressantes, moins originales que la Morée. A peine si elles ont changé en rien depuis Tournefort. J'en excepte pourtant le spectacle des élections qu'ils m'ont donné pendant deux jours. J'avais déjà vu ailleurs une assemblée primaire des Epirotes.

Ducarouge m'a été très-utile en Morée; il n'a pas eu de repos qu'il n'ait eu un gilet de Pallikare [1].

Ce que vous me dites touche de trop près mon cœur et ce n'est point encore temps de l'émouvoir. Adieu, je pense avec joie que je vais commencer à me rapprocher de vous.

EDGAR QUINET.

[1] *Voyez*, dans *Merlin l'Enchanteur*, *Jacques Bonhomme en Morée*. Livre V, tome II.

CLXXI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Au Lazareth de Marseille, 5 juin 1829.

J'arrive sur un brik grec, ma chère mère, presque à l'époque où j'avais calculé mon retour.

J'ai failli comme saint Paul me noyer dans les eaux de Malte où j'avais demandé à débarquer. Mais les Anglais ne m'ont pas voulu recevoir, parce que le bâtiment était resté au large.

Il a donc fallu renoncer au voyage d'Italie qu'en vérité je regrette fort peu en ce moment. Je le ferai quand je voudrai, avec ce qui m'est dû.

J'y aurais été probablement peu attentif, après les spectacles si nouveaux, si émouvants auxquels je viens d'assiter.

Au moment où je vous écris, je jouis d'avoir enfin le toit fermé et de ne plus sentir le vent des nuits. Je me repose, car notre traversée a été rude. J'ai des journaux, des livres, je serais parfaitement si je savais quelque chose de vous.

C'est vers le milieu de mai que vos lettres du

10 mars me sont parvenues, à Syra et dans les Cyclades. Depuis cette date j'ignore tout.

Je reviens de tout point satisfait de mon voyage. Vous savez que je l'ai fait seul, et que j'ai pénétré jusque dans Athènes où j'ai vécu deux jours. J'ai été obligé de me séparer de mes compagnons qui sont restés deux mois inactifs à Modon, par épouvante, à ce qu'on dit. Nous avons eu quelques indispositions, mais rien de sérieux. Ducarouge a eu un peu de fièvre à Mistra.

J'apporte avec moi un journal [1] bien rempli que je me réjouis de rédiger en paix auprès de vous.

Enfin, notre entreprise ne pouvait mieux réussir... Je reste ici encore vingt jours en quarantaine... Jugez si j'ai besoin de vos nouvelles. Je vous ai écrit de tous les lieux d'où j'ai pu : de Messène, de Mistra, d'Argos, d'Égine, de Syra. Dieu sait ce que sont devenues ces lettres. J'ai vu cependant dans le *Globe* que l'une d'elles est arrivée.

Que mon père reçoive mon respect.

Je vous aime et vous embrasse tous. Heureux le jour où je vous reverrai !

EDGAR QUINET.

Ducarouge écrit à son père par le même courrier.

[1] Ce journal n'existe plus.

CLXXII

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Au Lazareth de Marseille, 5 juin 1829.

Enfin j'ai revu les côtes de la France, et peut-être te reverrai-je bientôt, ma bonne chère Minna. Depuis mon retour d'Athènes, j'ai continué sans repos mes courses sur terre et sur mer. J'avais vu tout ce qui m'attirait dans le Péloponèse ; les avant-postes turcs me barraient le chemin de la Romélie. J'avais eu déjà assez de peine à sortir de leurs mains. J'étais las et attristé de tant de détresse ; mon devoir rempli et mes notes achevées, je pris le parti de venir me rafraîchir dans les Cyclades où je trouvai tes lettres auxquelles je dois un des moments les plus doux de ma vie. De là, je mis à la voile pour Malte sur un corsaire grec. Mais le bâtiment étant resté au large, les Anglais refusèrent de me recevoir à cause du soupçon de peste, et en retournant à bord par un violent orage sur un canot sans voile, nous faillîmes nous noyer comme saint Paul.

La tempête, qui dura huit jours, nous jeta tantôt sur la Sicile, tantôt sur les côtes d'Afrique, en face de Tunis, où je finis par tomber malade avec quelques hommes de l'équipage; mais déjà le souffle de la France m'a remis et, quoique en arrivant je n'aie pu me soulever de mes planches pour regarder la terre, je suis déjà fort bien et tout à l'heure mieux portant que je n'ai jamais été.

Mon projet est d'aller passer quelque temps dans ma famille où je rédigerai les deux volumes de notes que j'apporte avec moi, de là à Paris pour y arranger mes affaires, puis de tourner du côté de Heidelberg et d'arrêter ma barque vers le lieu où tu es. La désolation qui m'entourait me dégoûtait de la vie ; mais quand je me croyais devenu indifférent à moi-même, je sentais que tu étais au fond de mon cœur, et c'était comme une fète pour moi. Combien de fois après avoir passé la journée à remuer des pierres, au milieu des os d'hommes, à traverser des forêts brûlées jusqu'à la souche, sans traces d'âmes vivantes, à me pénétrer de tristesse et d'horreur, quand le soir venait et que l'obscurité me prenait dans quelque cabane, combien de fois le souvenir de nos douces promesses m'a reposé de la fatigue et de la misère du jour !

Je ne peux te dire combien les nouvelles que tu

m'as données de ta famille m'ont intéressé et touché; je les ai reçues dans l'île de Syra. Garde la fraîcheur et la paix de ton âme et ne t'inquiète pas du reste. Tâche de bien comprendre ma langue puisque je sais si mal la tienne.

J'arrive enchanté de mon voyage. Tout s'agrandit et se calme autour de moi. La vue des choses antiques est comme celle de l'ami qu'on aime. Qu'est-ce qui peut la remplacer? Mais ne crois pas que je sois changé pour Heidelberg ; il me semble que je désire encore plus ses eaux si fraîches, ses sentiers bien ombragés. Je ne puis dire quand j'y serai, car je n'ai encore de nouvelles de personne. A Égine j'ai vu M. de Valmy qui vous connaît. Dans la citadelle de Corinthe, j'ai aussi trouvé un officier avec qui j'ai pu parler des bords du Neckar. A Athènes j'ai rencontré deux Français au service des Turcs, ce qui m'a été assez amer. J'ai bien conservé et porté partout où j'ai été le portrait que notre chère Amélie Moré m'a prêté. En le lui rendant, que lui donnerai-je?

Je n'ai trouvé en Grèce et je ne rapporte que des pierres, des branches de lauriers roses, des fleurs, des coquillages, des médailles, des vases, des sabres. Qu'elle choisisse.

Adieu, ma chère bien-aimée, jamais tu ne sauras quelle impression de bonheur je te dois au milieu de tous les mouvements de ma vie. Elle ne se repo-

sera que lorsqu'il n'y aura plus de séparation pour nous. Écris-moi bien vite à Charolles (Saône-et-Loire).

EDGAR QUINET.

CLXXIII

A mademoiselle Minna Moré [1]

A Grunstadt.

Charolles, octobre 1829.

Hier seulement, ma chère bien-aimée, je suis revenu d'une grande réunion où je suis allé avec M. de Lamartine. Il s'agissait pour lui, de lire des vers, et moi une partie de mon voyage, devant une assemblée de six cents personnes venues de chaque point de mon pays. Je m'en suis acquitté sans grand plaisir parce qu'il n'y avait là personne qui m'intéressât réellement. C'est là que j'ai senti combien les louanges des hommes sont de peu de valeur quand elles ne viennent pas de ceux que nous aimons. Cette grande foule m'était presque indifférente. Si tu avais été là, je crois que j'aurais été trop ému pour pouvoir rien dire....

Si je n'avais ma mère et ma sœur, je sentirais une grande solitude d'âme. Mais je deviens moins

[1] Pour compléter les détails biographiques sur Edgar Quinet, nous détachons encore quelques fragments de ses lettres à sa fiancée.

exigeant depuis que je connais un peu plus le monde. Toutes les pensées qui depuis bien des années se sont éveillées dans mon cœur continuent d'y vivre, même quand je vois que beaucoup d'entre elles ont été déjà brisées par les choses. Je continue de croire comme au premier jour à la liberté, à la religion pure, au dévouement, surtout à l'amour. On a beau me dire que tout cela n'est qu'en moi ; je persévère à penser qu'elles habitent quelque part et que, si elles ne sont pas dans notre France d'aujourd'hui, elles y arriveront un jour.....

Bien des voiles sont tombés ; le fracas des hommes, le désir de s'y mêler, tout cela s'est assez amorti ; je n'ai plus cette impatience vraiment délirante de voyages, de changements, de dangers, de choses extraordinaires. Je me suis accoutumé au monde, à la nature, aux hommes, et à y vivre à peu près comme on y vit.

Il n'y a que cette soif d'aimer et d'être aimé que rien n'épuise, ni ne diminue, ni ne satisfait.

Dans ma première jeunesse, je me rappelle que j'avais commencé par où beaucoup finissent, par une ardeur pour Dieu qui, je croyais, remplacerait toutes les autres. Ensuite, j'ai rencontré des femmes qui m'ont troublé. L'une n'en a rien su ; l'autre que tout séparait de moi, ne m'a fait que du mal. Et quand elle eut bien déchiré mon âme en lambeaux, elle s'en est affligée quelque temps.

Après, pendant que j'emportais mon cœur saignant loin d'elle et que je ne songeais que dévouement, héroïsme, désir de mourir, elle s'en allait dans les fêtes, dans les bals et détruisait elle-même l'image qu'elle m'avait laissée.

Voilà comment je suis arrivé en Allemagne, toujours plus altéré d'amour, mais ne sachant plus à quelle source puiser, car tout jusque-là m'avait été un poison. Oh! qu'il soit à jamais béni le jour où je te vis pour la première fois, et le moment où je me dis : Je voudrais passer ma vie avec elle! Depuis ce temps, je le jure, j'ai respiré quelque chose du ciel.

Ce beau Rhin où tu es se mêle toujours à ton souvenir. J'ai vu des lieux plus fameux et d'un plus vaste horizon, mais aucun qui me touche d'une manière plus intime et plus profonde ; tu sais combien votre vie de Heidelberg, de Grunstadt a de charmes pour moi. Je me dégoûte toujours plus du bruit, de la vanité et de tout ce qui ne conduit pas à un bonheur paisible et retiré. Mais il me fallait, je crois, ces souvenirs que je rapporte d'un monde et d'une vie si agités pour jouir pleinement de l'ombre et du repos.

Presque tous mes compagnons de voyage ont passé ainsi que moi par de violentes maladies. J'attends ici quelques-uns d'eux qui sont réfugiés dans les environs ou à Lyon. Je suis bien

inquiet de l'un des meilleurs avec qui j'étais lié un peu et qu'ils ont été obligés de laisser dans une île presque à l'agonie. C'est Vietty.

Je reçois des lettres de Michelet, qui est depuis longtemps malade ; il a étudié avec tant de ferveur la philosophie de ton pays qu'il en a eu la tête brisée.

Mon travail avance beaucoup ; je suis occupé à faire le tableau du Péloponèse et d'une partie des îles. Je n'attends pour partir que de terminer ici une affaire. Qu'il m'en coûte de ne pas être au milieu de vous ! C'est une chose délicieuse que vos fêtes, votre intimité ! Quand je songe qu'un jour je te séparerai de tout cela, je m'effraie du sacrifice que tu me fais.

Adieu encore à toi, à tous les tiens.

EDGAR QUINET.

CLXXIV

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, rue Saint-Thomas du Louvre, hôtel de Genève,
mardi, 22 décembre 1829.

Me voici depuis deux jours où nous désirions, ma très-chère mère. Il m'a fallu ce temps pour m'installer un peu convenablement au milieu des neiges. Je n'ai vu encore que Michelet et M. Cousin, qui tous deux et le dernier surtout m'ont reçu avec des effusions de tendresse dont j'avais tant besoin en te quittant.

Il est à peu près convenu qu'il n'y a rien à faire pendant l'agonie de ce ministère.

M. Cousin, que j'ai trouvé malade de la fièvre, m'a montré une amitié dévouée. Hier, je suis resté trois heures au coin de son feu ; il nous reste la certitude d'être placé comme professeur aussitôt que les affaires changeront. Aujourd'hui, je verrai ceux de l'Institut et M. de Gérando. Jamais peut-être je n'ai été plus sérieusement content de M. Cousin et avec moins d'illusion. Il est vérita-

blement malade, et ses leçons, qui le tuent, ne recommenceront, je crois, qu'à Pâques.

Le temps actuel m'est si peu propice, que je suis bien décidé à ne pas le perdre ici et à aller à Heidelberg. Toutes mes idées se tournent vers un état fixe. En même temps, je suis las d'être seul et mon sentiment pour Minna est tellement éprouvé et profond que c'est elle qu'il me faut.

Il faut savoir se connaître... Ah ! si jamais j'étais un peu heureux, je prendrais bien mon parti avec toutes ces misères ! L'accueil de mes amis m'a déjà fait grand bien. J'ai voulu commencer par là, tant ce départ, ces tristes neiges qui m'en rappelaient une autre, me disposaient à de tristes impressions.

Adieu, mes lettres seront rapides, peut-être courtes ; que les tiennes viennent vite.

Mes respects à mon père.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1830

CLXXV

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, 1er janvier 1830, rue Saint-Thomas du Louvre.

C'est aujourd'hui le jour de l'an, ma très-chère maman, et je ne veux pas le laisser passer sans t'écrire. Qu'il y a longtemps que nous ne l'avons vu ensemble ! Que de choses j'ai désirées pour toi qui ne sont pas venues ! Il faut espérer, prendre courage et ne rien dire. Hier, j'étais à dîner à côté de M. Eynard, qui est jeune, beau et charmant, outre ses sept cent mille francs donnés au comité Philhellène le mois dernier. Voilà quelqu'un qui me plaît et que je verrai souvent. Il y avait aussi M. Frédéric Cuvier qui me présentera à son frère. M. de Gérando avait préparé ce dîner de Philhellènes exprès pour moi. M. Hase m'a reçu à bras ouverts et m'a lui-même proposé de publier mon

ouvrage isolément, ce qui me décharge d'un grand poids. Les autres membres de ma section sont tombés malades, aussitôt que leur campagne a commencé. Un troisième qui était Grec s'est marié. Je suis donc le seul qui ait écrit. On est d'avis que je lirai un fragment dans une séance de l'Institut. Je n'ai encore pu rencontrer ici M. Raoul Rochette, ni M. Dubois.

On attend ici la fin de ces misères, avec plus de patience que nous ne nous le figurons avec notre fougue provinciale. Henri peut rengaîner l'épée. Ce ministère tombera quand il aura épuisé sur nous tous les affronts. Et déjà voilà pour la Grèce un roi à la mode anglaise. Le salut se retrouvera dans les masses ; mais en attendant, on se repose, et l'on se tient ici comme dans une chambre d'agonisants.

Pour moi, je suis enfermé une partie du jour ; mon travail y gagne ; je déjeune avec de la gelée de groseilles et je ne sors que vers le soir pour dîner.

Ah ! si j'avais à Paris un abri assuré où je puisse te recevoir et avoir Minna, j'y serais heureux.

M. de Lamartine voudrait que je fusse inspecteur de l'Université.

Je me défends de tout découragement, comme de toute impression trop vive; je connais le monde et ne lui demande que ce qu'il peut donner. Il y a

une véritable transformation dans ma manière plus calme de voir la société.

Je compte monter à cheval quand il fera beau.

Je voudrais ne rien oublier : ma chambre est bonne, mais un peu obscure. Je suis déjà fort avant dans la Laconie.

Veille sur toi, ma bonne mère. Tâche d'être un peu contente et de me le dire.

EDGAR QUINET.

CLXXVI

Paris, mardi, 19 janvier 1830.

J'ai peu d'instants à moi, mais je commence par te dire que, de toutes les femmes que je vois ici ou dont j'entends parler, tu es toujours celle qui charme le plus mon esprit.

Depuis ces derniers temps j'ai vu une foule d'hommes, dont quelques-uns m'ont plu. Hier, dans une grande réunion du *Globe*, j'ai fait la connaissance de feu Joseph Delorme. Sans plaisanter, je le trouve intéressant, malgré sa figure joufflue et pantelante, blanche plutôt que pâle, petit, gros et surtout gauche. Mais il a un peu de la douceur de Cuvier de Strasbourg, de la simplicité, rien du petit maître et suffisamment l'air d'un cinquième étage. Nous nous sommes donné rendez-vous et nous nous reverrons.

Le baron d'Ekstein avec une figure grave, bien allemande, un peu triste, des cheveux foncés sur un visage pâle, peut-être un reste de son origine juive, m'a témoigné un grand empressement.

D'ailleurs il y avait là des amis, Guignault, Ler-

minier et un peu Dubois. Ils voudraient à toutes forces m'enrôler dans le *Globe* et je ne vois point d'inconvénients d'y écrire de temps en temps. Le *Globe* va paraître tous les jours et devenir politique. Benjamin Constant m'a fait prier d'aller le voir ; je ne l'ai pas encore rencontré.

Je sors de chez M. Guizot que j'ai trouvé avec sa jeune femme tout occupé de son élection. Il reste ainsi que tous les autres convaincu que ce ministère tombera devant l'Adresse et sera remplacé par un autre de la formation de M. de Martignac. J'irai à ses assemblées de mercredi, et puisque tu me demandes compte de mes soirées, les voici telles que je les arrangerai : le mercredi chez M. Guizot, le vendredi chez madame Récamier, le samedi chez M. Cuvier. Madame Récamier, qui reçoit trois fois par semaine, m'a fait engager à aller la voir ; je n'ai pas encore pu. MM. Pouqueville et de Laborde m'ont prié de leur donner mon adresse. Samedi, M. de Gérando me conduit chez M. Cuvier. Je devrais ajouter à cette liste M. et madame Smith qui me font de singulières politesses et chez qui je dîne ce soir.

Nous avons appris que Bautain, de Strasbourg, qui s'est fait moine, renonce à sa chaire de philosophie. Cousin voudrait me voir à sa place. On a répondu à M. de Gérando que la nomination devait être faite par l'Université de Stras-

bourg et que la vacance n'était pas encore déclarée.

Dubois m'a raconté que tous mes compagnons de Morée ont été gravement malades et, ce qui est extraordinaire, que tous les soldats et sapeurs dont ils s'étaient fait escorter sont morts. Dis à Ducarouge que le domestique de M. Bory de Saint-Vincent est mort.

Ils ont cru que je serais assassiné quand ils m'ont vu partir seul. T'ai-je dit que ce jeune comte de Bulgarie à qui je dois tant de bons moments, est aussi allé mourir à Pétersbourg des suites de sa fièvre d'Argos?

Au milieu de tout cela je travaille avec ferveur[1].

Les Levrault ont presque épuisé l'édition de Herder et parlent d'en faire une seconde.

Si je ne te dis rien de Michelet, c'est que son amitié m'est devenue tellement intime que je n'y songe guère plus qu'à moi-même. Il est bien, passablement à l'aise, son nouvel enfant un peu chétif, et lui excellent, et tout à moi.

Je reçois de Minna des lettres qui sont avec les tiennes la seule joie de mon cœur. Je prévois le moment où cette vie m'accablera et où je pourrai en conscience aller respirer à Heidelberg. Excepté madame Récamier, toutes les femmes ont pour moi peu ou point d'attraits. Minna m'écrit entre autres,

[1] *La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité.*

que Goëthe a parlé très-favorablement de mon travail de Herder dans le recueil qu'il publie tous les trois mois.

Dargaud et Buget ont reçu de mes lettres, j'ai d'abord pensé aux plus affligés. Je n'ai encore approché d'aucun théâtre, quoique Bayard, qui va t'envoyer ses pièces, m'en presse souvent. Adieu, tes lettres sont un événement dans ma vie.

EDGAR QUINET.

CLXXVII

Paris, 8 février 1830.

Oui, ma bonne chère mère, je suis mécontent de ne pas t'écrire plus souvent, mais tu sais comme la vie est ici prise et découpée. Tu es toujours ma pensée la plus douce; décidément tu me rends injuste envers toutes les autres femmes ; je leur trouve l'air bien plus spirituel qu'elles ne sont en effet, mais appesanties par je ne sais quelle envie de paraître sérieuses, qui ne leur est pas encore naturelle. Benjamin Constant m'a fait mille grâces et veut me présenter à sa femme qui est allemande [1]. On ne peut avoir plus de séduction que lui, et je suis un peu de l'avis de Dargaud qui dit qu'il te ressemble par l'esprit. Au reste, fort dégoûté de toutes choses, des rois, des ministres, des chambres dont il attend fort peu. Il est bien évident que sa secrète envie serait de remettre tout aux chances qui ont emporté les Stuarts. Il a des soirées qui ne sont pas régulières et pour lesquelles il me préviendra.

[1] Madame de Marenholtz.

J'étais chez M. Guizot le soir de la nouvelle de son élection. Je suis bien sûr que j'étais là le seul qui pensait à *l'autre madame Guizot* et à la joie qu'elle aurait eue de cette journée. M. de Broglie y était et j'ai fait sa connaissance. Il a la figure anglaise, quoique avec des cheveux tout noirs; froide, fine, la bouche retirée et fort politique. Madame Guizot aide son mari à traduire de l'anglais; Michelet lui trouve l'air affairé et consciencieux de la *Revue française*.

Quant à Sainte-Beuve, on peut se réconcilier avec lui. Hier, il est venu me confier qu'il est bien las de Paris, des journaux, et qu'il voudrait émigrer quelque temps en Allemagne, gouverneur, professeur, ainsi qu'on l'entendrait. Il m'a aussi raconté que, sans mon voyage en Grèce, il avait été question de nous envoyer tous deux à la municipalité de Besançon qui voulait, en ce temps-là et par surprise, de la philosophie et des lettres. Les fonds allaient être votés, quand le ministère est survenu. Il vit avec sa mère dans un assez joli appartement du faubourg, vers l'Observatoire.

Cousin me fait des caresses sans nombre, auxquelles j'ai le malheur de ne plus jamais croire assez. Je suis cependant le seul qu'il invite à dîner, toujours sans nappe, avec un seul couteau et chacun sur un guéridon. Il voudrait que nous fissions tous deux ensemble un petit voyage en

Allemagne ; mais le mien se fera avant le sien. Il me fait visite tout malade qu'il est, et quoiqu'il n'aille chez personne. Il a la manie de se croire toujours plus malade qu'il n'est. Quand, en causant, il a mangé d'excellent appétit, il se met à gourmander la servante de ce qu'elle ne l'a pas empêché. Le tout serait fort plaisant si sa mère n'était elle-même très-malade. Il me jure sur ses grands dieux et par M. Royer-Collard auquel il m'a présenté, que les choses changeant, je serais immanquablement nommé professeur. Notre excellent M. de Gérando a la fièvre depuis ces grands froids, ce qui m'a retenu dans quelques visites que je devais faire avec lui. Les mémoires commencés à l'Institut ont empêché de fixer mon jour. C'est un travail fait exprès et tout officiel : des enceintes de murs, des inscriptions ; point d'idées. Je lirais cela, sans tremblement, devant le pape.

Je t'avoue que j'ai une envie extrême, invincible de revoir Minna ; en trois jours je serai à Heidelberg, et je reviendrai pour ma publication de *la Grèce*.

L'autre jour, les Smith m'en ont tant prié que je leur ai lu quelques parties de la Laconie.

Depuis ce moment, la mère et la fille me portent aux nues, ce qui me prouve au moins que le commun des mortels y comprendra quelque chose.

Michelet est parfaitement content de ce qu'il

connaît et dit qu'il y a des pages écrites de génie.

Ceci, entre toi et moi.

Que penses-tu de la *Femme guillotinée?* N'est-ce pas souvent une chose attirante et charmante?

Je t'enverrais bien aussi l'*Orphée* de M. Ballanche si tu en avais envie, sans savoir comment tu t'accommoderais de cet amour pour madame Récamier transporté parmi les Titans et les Cyclopes de Samothrace. C'est du reste un excellent homme et que j'aime fort.

Samedi, je suis allé à *Guillaume Tell*. Je ne sais si c'est la glace routinière de l'Opéra qui décolore la musique d'Italie ou si les montagnes de la Grèce me rendent insupportables les cartons et les poulies, je me suis retiré comme un indigne ; cette musique ne m'a presque rien dit.

Hier on m'a apporté une lettre de Vietty, mon compagnon de Morée, il a été volé et dilapidé par son domestique et par son chef.

Je songe à t'avoir un recueil des orateurs protestants du XVIIe siècle dont on m'a dit du bien ; mais ce recueil n'est qu'une découpure d'extraits.

Sainte-Beuve va publier un petit volume de poésies, *Consolations*. J'ai revu M. de Lacretelle ; Dargaud m'a envoyé pour les publier des notes arrachées à la maladie. Il y a certainement un fonds de talent qu'il faut encourager de tout notre

pouvoir, mais il me paraît sous le joug des *Confessions* et de M. Villemain. Je ne crois pas non plus que la poésie et la rêverie soient ce qui domine en lui. Avec cela le texte n'a que 56 pages pour 30 de notes, comment publier cela? Peut-être la meilleure place serait un journal, mais c'est trop intime pour affronter un grand bruit. J'ai donné le manuscrit à Guignault pour qu'il le lise. Je me donnerais au diable pour tirer de tout cela le meilleur parti. Dargaud n'a qu'à continuer à vivre; il est en bon chemin.

J'ai vu hier Dubois, du *Globe*, qui se résigne à la prison. Adieu, ma bonne mère, tu me manques partout; en tout, tu es au fond de chacune de mes pensées. J'ai beau travailler, il y a un vide dans ma vie que toi seule tu peux remplir. Les femmes de Paris me font l'effet de ce panorama de Navarin qui m'a l'autre jour si bien dupé. C'était, je crois, la butte Montmartre. J'ai lu les *Mémoires* de Byron, tu les connais presque en entier par les lettres de Dallas. *Le Roi de Bohême*, de Nodier, est une véritable mystification. Adieu encore. Que tü m'écris rarement! Pourquoi cela?

EDGAR QUINET.

CLXXVIII

Paris, jeudi, 26 février 1830.

Il faut encore me pardonner, ma bonne chère maman, de ne t'avoir pas dit plus tôt que l'*Ane mort* est de Jules Janin, mon camarade chassé du collége de Lyon dans une révolte et retrouvé ici à l'École de Droit. C'est lui qui écrit dans ton *Journal des Débats* les articles signés J. J. Nous avions déjà fait attention ensemble à son tableau de Saint-Etienne. Je savais bien que cet esprit franc et décidé te plairait et que tu lui pardonnerais comme moi ces horreurs qui au fond sont très-vraies.

Je compte toujours partir pour Heidelberg pour six semaines.

Cousin est décidément malade et empaqueté de sangsues. Point d'obstacles de son côté.

Les livres allemands me seront nécessaires pour achever complétement ma relation, ou du moins la préface de mon *Voyage en Grèce*.

Michelet, qui a vu de nouveaux cahiers, met cela au-dessus de l'*Itinéraire*.

Je te dis ces choses grossièrement, telles qu'elles

me viennent, et puis c'est que les éloges m'encouragent, et voilà tout. L'autre jour on m'a conduit chez M. O'Reilly, Irlandais, où se réunissent beaucoup de rédacteurs du *Temps*, et Benjamin Constant. Coste n'y était pas. J'y retournerai cette semaine pour l'affaire de mon père. Une belle dame est restée tout le temps étendue sur son ottomane et chacun venait lui tâter le pouls. C'est ce que j'y ai vu de plus amusant.

Il y a ici un esprit de retenue et de crainte en politique, qui est bien différent des paroles. Beaucoup blâment maintenant le *Globe*. Ce qu'il y a de mieux, c'est que les mêmes personnes étaient ravies des mêmes choses avant qu'il ait été saisi.

Le pauvre Michelet a encore ses maux de tête, une lourdeur plutôt qu'une douleur. Il se décide à aller deux mois en Italie, s'il a un congé.

Mes amitiés à Henri.

EDGAR QUINET.

CLXXIX

Paris, mars 1830.

Tu sais que depuis six mois le voyage à Grunstadt me pèse sur le cœur. Voici quelques jours que Michelet est parti pour l'Italie, par Lyon. Il y restera deux mois; je serais bien seul. Décidément, ma bonne mère, je pars pour cinq à six semaines.

MM. Cousin et Villemain veulent parler de mon livre dans les *Débats*. Tous ceux qui connaissent quelque chose de cette *Grèce*, croient qu'elle doit avoir une grande influence sur ma situation ; nous verrons. Il en va paraître un extrait purement politique dans le *Globe*.

Je n'ai vu Jules Janin en tout que deux fois, et encore au milieu de la plus vile bande d'acteurs contrebandiers. Je ne voulais pas te le dire, pour ne pas te donner des préjugés contre son livre.

Je t'envoie plusieurs livres qu'on m'a donnés, surtout celui de Sainte-Beuve qui voudrait m'accompagner à Heidelberg.

Adieu, depuis ces derniers mois, tu m'es devenue encore plus nécessaire.

EDGAR QUINET.

CLXXX

Grunstadt (Bavière Rhénane), 8 avril 1830.

C'est le lendemain du départ de Michelet pour l'Italie que j'ai aussi quitté Paris, ma bonne chère mère. Je suis très-content d'y avoir vécu ces deux mois et j'y ai repris langue avec le pays. Il y a une foule de choses, de détails, la marche de l'art, les progrès et la tendance générale pour lesquels il me fallait nécessairement y revivre.

Maintenant que je suis éloigné et aussi lorsque j'y étais, il me reste un grand fond d'estime pour le grand bruit qui s'y fait et qui cache vraiment un sourd et vif travail d'originalité. Avec cela, la mélancolie ne m'y atteint plus guère et j'y pourrai très-bien respirer dès que je voudrai. Quant à mes chers amis de Strasbourg, ils ne changent guère ni pour moi, ni pour eux. Cuvier me touche toujours; je l'ai rencontré qui se promenait dans la rue avec son enfant sur son bras. Il m'a dit en rougissant un peu qu'il n'a jamais oublié de prononcer mon nom dans ses prières du soir ni quand j'étais en Morée, ni en France.

L'excellente Mme Levrault, m'a fêté dans mon ancienne chambre et a invité pour moi toutes ses connaissances de la ville. Elle a rempli ma malle de ses livres que je tâcherai de t'envoyer et m'en a donné aussi de fort jolis pour les enfants de Grunstadt.

Ils insistent tant pour ma *Grèce*, ils m'ont montré de si beaux caractères, un si beau papier, le meilleur qu'ils aient employé, que je commence à être ébranlé; et sur une lettre qu'ils vont m'écrire pour les conditions définitives, nous allons peut-être commencer sur-le-champ la publication. Dans deux mois tout serait fini.

J'étais pressé d'arriver ici; d'abord la joie de se revoir, le bonheur de ne pas toujours s'enfermer dans les lettres et les paroles. Avant d'avoir revu Minna, au milieu de mes meilleures pensées j'avais toujours un fond d'agitation; son âme douce et profonde me fait toujours tant de bien Jamais je n'aurais cru que j'eusse tant gagné et pour ma paix et pour la fin de mon livre à me sentir heureux.

Ses deux sœurs, Laura et Maïa, ont une grâce charmante à se mêler de toutes mes affaires et à vouloir prendre pour elles seules la peine que peut donner une malle faite à l'improviste.

Ce matin, la mère de Minna nous a accompagnés au piano : *Douce pensée* que je leur ai apprise. Son

père est bien un peu triste que la Bavière du Rhin tarde à se réunir à la France, mais ce sujet de soucis disparaît dans la fête générale.

Je vais partir ces jours-ci pour Heidelberg.

Une chose que je remarque, c'est que si j'aime tout autant cette contrée qu'auparavant, je la vois avec plus de liberté, et avec un jugement bien autrement indépendant que lorsque je l'ai quittée. Aussitôt ma *Grèce* finie, je vais résumer toutes mes recherches sur la race germanique, depuis les migrations jusqu'à nos jours. Mes divisions et mes idées sont parfaitement arrêtées sur cela. Quand j'aurai touché ainsi ces deux points, l'Allemagne et la Grèce, je pourrai m'arrêter, si ce chemin ne conduit à rien.

As-tu vu une lettre de M. Eynard dans le *Moniteur* où il s'appuie de mon Voyage en Grèce ? Ici on a traduit le peu de lignes qui ont paru de moi dans les journaux. Déjà trois personnes m'ont demandé à traduire mon livre.

Je reçois le *Globe ;* quand il paraîtra quelque article de moi, je te l'enverrai.

La sœur de Minna, Fanny, mariée à Munich, voudrait que j'aille passer quelque temps chez elle ; peut-être est-ce par là que je rentrerais en France, à cause de Schelling, Goerres et d'autres.

On a réclamé du ministère de la guerre un nouveau certificat constatant que je n'avais point reçu

mes indemnités, en Morée, comme mes compagnons. Michelet qui a ma procuration m'enverra mon argent sitôt que la lettre de Navarin arrivera à Paris.

Adieu ; cette lettre est depuis longtemps commencée. Je me réjouis d'être délivré de mes Grecs.

EDGAR QUINET.

CLXXXI

Grunstadt, vendredi, juin 1830.

Voilà dix jours, chère mère, que j'ai quitté Hei delberg. J'y ai tout retrouvé comme en arrivan il y a plus de trois ans, les hommes et les choses Ma maison près du Neckar, mes bonnes hôtesse qui ont pleuré de joie en me revoyant, ma cham bre avec un papier neuf ; il me semblait n'arrive que d'hier.

La pauvre fille dont je t'ai parlé n'avait pas no plus changé ; il y aurait des choses si tristes à dir qu'il vaut mieux les garder ; par exemple, qu'el ne pouvait souffrir la vue de mon sabre turc q lui donnait des pensées de mort. Pauvre fille ! El continue en apparence tranquillement de filer sc rouet. Elle m'écrit quelquefois un cantique sur n table. C'est tout ce qu'on en voit.

La sœur de Minna, Treutte, est gracieuse (jouant de sa harpe, comme si elle brodait, sans penser ; mais je regrette ses nattes dorées qui : tombent plus sur ses épaules. Avec cela e apprend le latin avec ses sœurs et ses frères, to

à la même grande table, la meilleure partie du jour.

Nous ne sommes sortis qu'une seule fois tous ensemble. C'était pour voir le soir l'illumination du vieux château qui avec ses hautes flammes bleuâtres était un véritable incendie du moyen âge. Creutzer m'est resté excellent et fidèle. Je le vois tantôt chez lui, tantôt dans le cercle des enfants. L'autre jour, il est arrivé en habits de cour, l'épée au côté, et a salué la société en arrachant volontairement sa perruque blonde. Ceux qui le lisent en France ne se le représentent guère ainsi. Quant au pythagoricien Daub, il sort de maladie, avec l'heureuse conviction pour un homme de son état, qu'il doit la vie à la philosophie de Hegel qui lui a donné la force d'éloigner le délire de la fièvre.

Tout le monde m'a fêté. J'admire aussi la paix constante de tout ce qui m'entoure ; moi-même j'ai un fonds de bonheur, et mon travail me saisit si fortement que mes agitations ont disparu. Malgré ce repos, il ne faudrait pas croire cependant comme nous le disions ensemble, que c'est un sommeil. Ainsi sous cette vie si fraîche, si reposée, il y a pourtant des secousses passagères qui rappellent notre région française. Les impressions de l'âme sont la seule chose que l'on considère à chaque instant ici, et je ne vois pas que personne se fasse

pour nous le moindre souci d'avenir. Minna est pleine de foi et de religion pour tout ce qui suivra, et je ne sais comment ils font tous pour ne désirer à tout instant que ce qui est possible et facile.

Michelet, qui était parti pour l'Italie, l'a quittée sitôt qu'il l'a aperçue, tant il a été pressé de retrouver les siens, ainsi que cela lui était déjà arrivé ici. Mais il est bien remis et m'écrit avec une amitié charmante. M. de Lamartine est à Mâcon ou y sera bientôt. Dargaud devrait faire sa connaissance.

L'autre jour, à la fête de la Pentecôte, Minna et ses sœurs ont communié. Je me suis rappelé pendant tout l'office ce jour où tu es venue me surprendre à Lyon.

Ces vers d'amour qui t'ont intéressé sont d'Uttinguer, il est bien facile de voir qu'ils sont vrais. Mais lui-même est marié et a deux filles.

Je ne lis rien de suite. Vraiment j'admire comme ton esprit appelle et pressent toutes les innovations, quand tant d'autres venus après toi méconnaissent encore notre âge. Laisse-moi encore te dire que tu es la plus aimable, la plus distinguée et la plus aimée de toutes.

EDGAR QUINET.

LCXXXII

Grunstadt, 8 juillet 1830.

C'est encore à la hâte que je t'écris, ma chère mère, je m'interdis tout plaisir jusqu'à ce que cette impression soit terminée. Ici deux personnes m'ont proposé de traduire en allemand les feuilles à mesure, et moi, je vais les revoir. J'ai fait précéder mon *Voyage en Grèce* d'une sorte de tableau critique de l'antiquité grecque.

Ces jours derniers on m'a remis le *Discours* de mon père et j'ai été tout ravi de le voir imprimé. Il m'est venu aussi plusieurs lettres de Paris qui continuent à me faire espérer un changement politique. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une occupation absorbante peut seule rendre cette incertitude supportable. Je vous envie les quelques jours que vous allez passer à Certines. Dieu sait quand j'y retournerai.

Mon livre fini, je vais repartir pour la France. Adieu, je t'aime et pense à toi.

EDGAR QUINET.

CLXXXII

Paris, août 1830, rue de Sorbonne.

Depuis avant-hier dimanche, je suis ici, ma très-chère mère. Je ne te dis pas tout ce que j'ai senti le long de la route, à la vue du drapeau tricolore sur les bords du Rhin ! Mais j'ai bien vu que l'exil auquel j'avais voué la meilleure partie de ma jeunesse était à sa fin. C'est mon bonheur que cette constante haine que j'ai toujours conservée contre la dernière maison régnante.

Mais quelle désolation d'avoir été absent de Paris à la fin de juillet. Je ne me consolerai jamais de n'avoir pas marché avec les faubourgs ! Qui aurait jamais songé que tout serait fini en trois jours ! C'est encore une humiliation pour nos provinces. Et puis, n'avoir plus aucun espoir de retrouver une pareille occasion[1] !

Cousin m'avait fait dire d'arriver sur-le-champ. Mais je l'avais déjà précédé et j'étais à Strasbourg dès que les nouvelles s'étaient répandues en Alle-

[1] Le 24 février 1848, il a marché avec les faubourgs et est entré un des premiers aux Tuileries le fusil à la main.

magne. On est enivré de joie et tout le peuple des bords du Rhin n'attend qu'un signal pour se réunir à la France.

Je n'ai encore vu que Michelet ; il est aussi enchanté que nous. Je me suis établi dans mon ancienne chambre. Croirais-tu que j'ai trouvé là, à côté de moi, mon camarade Buget qui vient ici pour lire Chateaubriand et *les Harmonies* de Lamartine ? Pour moi, je ne me soucie guère en ce moment de littérature et je n'en rechercherai aucune.

J'ai pensé dès les premiers moments à M. Baudot. Peut-être est-il déjà rentré.

Dargaud m'écrit une touchante lettre sur la mort de Farcy que j'avais aussi vu. Ces mots à la hâte ne serviront guère qu'à te dire où je suis, et à nous réjouir en commun de ces jours que nous avons ensemble attendus si longtemps. Paris est vraiment magnifique ! Ce palais du roi écorché par la mitraille et gardé par des chapeaux ronds, dans les endroits écartés des tombes avec des drapeaux en crêpe, tout ce flux de peuple rentré chez lui, mais qu'un rien remettrait en émoi, et ce divin drapeau tricolore qui flotte partout, ce sont des choses que nous n'espérions pas voir de notre vivant ! Je vous aime et vous embrasse du fond de mon âme. C'est dans ces moments qu'il faudrait se revoir.

EDGAR QUINET.

CLXXXIV

Paris, septembre 1830.

Ma très-chère mère, j'attendais pour te donner quelques nouvelles assurées ; je n'en ai point encore. On me propose une chaire publique dans une des grandes villes de département, mais cela ne me sourit guère. Ce qu'il y a de bon à se rappeler, c'est que les nouvelles connaissances, telles que M. de Corcelles (de la Seine), me servent infiniment plus chaudement que les anciennes, telles que M. Cousin, qui a perdu la tête à son nouvel avénement.

J'ai toutes les chances possibles pour être nommé professeur à l'École normale. Je crois avoir assez souffert sous les Bourbons pour être en droit de me mettre sur les rangs.

Michelet a été placé par M. Guizot aux Archives, avec à peu près trois mille francs.

J'ai vu M. Guizot qui m'a reçu avec infiniment de grâce et d'amitié. Quoique son salon fût rempli, c'est à moi qu'il est venu en entrant; il m'a conduit vers un canapé et nous avons causé pendant une

demi-heure. Il m'a raconté rapidement sa propre vie, depuis qu'il ne m'avait vu cet hiver, et les événements de juillet ; il est arrivé de Nîmes le mardi même.

Il m'a parlé aussi de mon livre. Je ne pouvais attendre plus de bienveillance. Au moins la tête ne lui a pas tourné. Benjamin Constant m'a aussi fort bien reçu.

Cousin me propose Strasbourg avec une chaire publique de faculté ; mais cette université est gouvernée par l'esprit le plus mesquin ! ils n'y font aucune grande réforme.

Ce serait avec un grand zèle que je m'appliquerais à l'intelligence des affaires publiques. Voici le temps où la théorie et l'action peuvent se concilier et je suis sûr que je me compléterais de ce côté. Cousin a montré le plus misérable caractère dans la révolution et dans la faveur qu'il a su saisir et qui lui tourne la tête. Il me servirait pourtant au besoin. Et comme pour moi tout est dit et fini sur son compte, il ne m'est pas difficile d'être parfaitement calme et sage à son égard. Le lendemain du mercredi 28 juillet il était enfermé dans sa chambre, à crier à ses disciples qu'on allait ainsi lui faire perdre sa place. Enfin je l'ai pressenti et je ne serai pas sa dupe.

Samedi, jour de la grande séance des députés, j'ai revu M. Guizot au ministère qui jouait au bil-

lard avec sa femme. Un instant après, dans son salon, au milieu de beaucoup de monde, il dit à haute voix, en parlant de moi : « Je n'attends que son livre. Quand je veux faire quelque chose pour mes amis il faut que j'aie un titre devant le public. Ainsi, votre nomination paraîtra le lendemain de votre publication. »

Dans une semaine je peux donner mon volume[1] à M. Guizot.

Le ministère devait tomber avant-hier; il s'est replâtré pour attendre jusque après les élections, ce qui lui donnera encore peut-être trois semaines.

Voilà où nous en sommes. Mes respects à mon père.

EDGAR QUINET.

[1] *La Grèce moderne*

CLXXXV

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Paris, 8 octobre 1830.

Il y a quelques jours, chère amie, que le ministre de l'instruction publique m'a offert de me nommer sur-le-champ professeur de philosophie à mon choix dans l'une des grandes villes qui suivent : Troyes, en Champagne, Auxerre, Sens, Tournon, Avignon, Tulle, Poitiers. J'ai répondu que je demandais du temps pour réfléchir et que je ne donnerai pas mon consentement avant une quinzaine de jours.

Il est possible que je sois nommé d'ici à huit jours à quelque sous-préfecture d'Alsace. J'y tiens à cause de toi. D'ici à dimanche, mon sort va se décider. Avant huit jours, je t'écrirai pour te donner des nouvelles et que tu puisses choisir la position que tu aimeras le mieux. Le reste m'est indifférent, pour mon compte, et dans quelque lieu que je sois, je sais assez qu'il y a du bien à faire et que ma propre destinée s'y développera. Pour

moi, je ne puis dire combien je me suis rattaché à ma chère France. Quel bonheur j'aurai de te la faire aimer! A tout moment je trouve quelque chose qui me touche et fait rouler des larmes dans mes yeux. Tu m'aideras où je serai à la servir, et tu verras qu'elle deviendra belle et peu à peu selon notre cœur.

Je tiendrais à une sous-préfecture, parce que je crois que l'on y peut faire plus de bien que dans aucune autre situation. Nous serions, d'ailleurs, fort indépendants et personne ne serait au-dessus de nous dans notre arrondissement. Nous nous intéresserions tous deux à la réforme morale de ce qui serait autour de nous. Tu pourrais m'y aider beaucoup par tes manières, si tu prenais aussi notre France comme *ta* France.

Nous aurions ainsi un but profond et sérieux, dans cette double vie d'homme politique et d'écrivain. Nous nous ferions tous les deux une religion de servir chacun, autant qu'il serait en nous, la cause de l'âme, des nobles pensées.

Je n'ai qu'un désir que je poursuis à travers toutes choses, c'est celui de t'offrir un asile digne de toi.

Je viens de publier près de cinq cents pages en un mois. Ce travail m'a fort absorbé; il n'y a que ta pensée qui m'ait consolé, comme ces anges qui visitaient ceux qui les appelaient

Strasbourg ne recevant point de professeur cette année, après une longue incertitude à ce sujet au ministère, je n'ai pas voulu me décider sur aucune ville sans ton choix. Envoie-moi où tu voudras, peu m'importe. Troyes et Auxerre sont ce qu'il y a de plus près de tes frontières, nous pourrions toujours nous en rapprocher peu à peu.

Avignon est un beau climat de Provence ; mon oncle Destaillades et ma bonne tante y ont une très-belle campagne, où nous serions souvent ; mais c'est trop loin des tiens ! tu feras ce que tu voudras. J'espère toujours que je serai nommé en Alsace, mais je suis loin de l'assurer.

EDGAR QUINET.

CLXXXV

A monsieur Jérôme Quinet

A Charolles.

Paris, 16 octobre 1830.

Mon très-cher père,

Voici enfin ce livre qui paraît bien réussi ; vos autres commissions seront achevées dans quelques jours ; vous m'excuserez en songeant que j'ai été fort occupé ces derniers temps.

Par d'infâmes intrigues d'un membre de notre commission de Morée, mon payement avait été arriéré. Il se trouve que, sans presque aucun concours de ma part, l'Institut a reconnu ce tissu de bassesses, que l'homme est tombé au dernier mépris et qu'il a été déclaré qu'une injustice avait été commise envers moi, que je serais payé dans la huitaine, probablement à cause de la publication de mes inscriptions.

Quelquefois la justice se fait donc d'elle-même?

Croiriez-vous que notre ami M. Cousin a conçu contre moi la plus misérable jalousie? C'est pourtant la vérité. Voilà nos grands hommes d'à pré-

sent. Mais autant il m'est contraire, autant Victor Hugo m'élève, et dans ce mouvement on finit par rester à sa place. Cousin s'est tout à fait perdu à l'approche des affaires.

Je m'occuperai de trouver quelque annonce pour votre discours. La faute en est au libraire, et c'est une chose inévitable si l'on n'est pas sur les lieux.

Recevez, mon très-cher père, mes sentiments les plus dévoués. Je suis avec respect votre

EDGAR QUINET.

CLXXXVII

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, 2 novembre 1830.

C'est l'attente de chaque jour où j'ai vécu ces dernières semaines qui m'a empêché de t'écrire, très-chère maman. Nous voilà à la ruine des doctrinaires; et vraiment ne t'en afflige pas. La dernière fois que je vis M. Guizot, il y a une dizaine de jours, je m'aperçus que l'article et les louanges du *Globe* m'avaient nui au ministère. Ils ne m'en dirent rien, mais quelques mots aigres contre l'opposition du *Globe* et les lèvres pincées de M. Guizot me montrèrent bien leurs petitesses. Cependant M. Guizot se cacha le mieux qu'il put et me tint ce beau langage qu'on jette à ceux que l'on ne veut ni blesser, ni servir. Peut-être serait-il revenu de cette honteuse susceptibilité, peut-être m'aurait-il pardonné d'échapper à ce monde de doctrinaires; mais le *National*, tu le vois, ne m'aurait pas réconcilié avec lui. Et puis de fait j'appartiens à un autre système. Ne regrettons pas le

leur. Ma vie est tellement arrangée que ce qui va bien à la France nouvelle est aussi ce qui me va. Voici le côté gauche au pouvoir. Francis Corcelles, qui est devenu mon intime ami, est lui-même un ancien allié de M. Mérilhou.

Ce matin même j'ai vu M. Villemain. Après de longues paroles sur mon talent, choses qui m'assomment et à la lettre ne me causent aucune joie, il a fini par dire que mes travaux étaient de telle sorte que c'était un devoir pour l'Université de m'établir convenablement. Que s'il gardait pendant six jours encore l'ombre du pouvoir, l'affaire serait décidée, qu'il s'en chargeait. Comme il me reconduisait, nous avons trouvé Cousin sur le perron. Cette rencontre ne plaisait, je crois, à aucun de nous trois et nous en sommes restés à quelques paroles amicales.

Voici, en effet, ce que j'ai appris du premier de ces personnages. L'autre jour, on m'a conté que Cousin étant allé chez Victor Hugo, le poëte lui avait fait un éloge magnifique de mon livre sur la *Grèce*. Cousin en a ressenti une grande amertume, et, tout en s'écriant qu'il me portait dans ses prunelles, il a en effet cherché à me nuire et à me desservir par toutes les voies possibles. Victor Hugo est entré en pleine indignation. Villemain, présent à cette discussion, s'est contenté de chercher à mettre la paix entre les deux illustres cham-

pions. La querelle venait de ce que Victor Hugo mettait ma *Grece* au-dessus de l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Le résultat de ceci a été que Victor Hugo m'a fait prévenir que j'eusse à me défier de Cousin. Et après m'avoir signalé l'homme, il m'a assuré que je pouvais compter sur son amitié à lui. Je l'ai trouvé avec une charmante et délicieuse femme dans une rue écartée des Champs-Élysées. Il m'a dit qu'il regardait mon livre comme un des meilleurs ouvrages de l'époque. Sa langue à lui est franche et j'ai lieu de croire en effet que c'est sa pensée.

On annonce le ministère pour demain. Nous avons pour nous Benjamin Constant et surtout M. de Corcelles père, député de la Seine, qui se fait de mon affaire une affaire politique. Nous avons plus de chances que sous le dernier ministère. Je t'assure que je sens avec effroi combien ces joies de vanité, que j'aurais maintenant à bon marché si je voulais, sont faibles et impuissantes pour moi. Au fond de tout cela je ne vois que toi et Minna à qui ma vie est attachée. Si j'étais nommé bientôt, je voudrais aller la chercher sans attendre plus longtemps. Vraiment sans elle et sans toi je ne sais comment je continuerais à m'intéresser à moi. Autrefois avec quelle avidité je désirais l'approbation ou l'éloge d'un homme fort et d'un vrai maître dans l'art. Et maintenant que je l'ai obte-

nu, je donnerais tous les éloges pour la moindre pensée d'un cœur qui m'aime. Ainsi m'a fait le ciel.

Je savais bien que l'article des *Débats* te plairait. Seulement les choses ne sont pas aussi aisées qu'elles vous semblent à vous autres, lecteurs. Jules Janin, en sortant de sa *Confession*, s'est trouvé au contraire assez embarrassé au milieu de cette philosophie; il est venu me conter qu'il y perdait la tête, qu'il fallait lui faire une exposition de principes. Et c'est cette exposition que je lui ai faite qui lui a coûté « tant de peines et de souci. » La vérité est qu'il en a profité avec infiniment de tact.

Dans cette vie dérangée que je mène, je me suis mis à une brochure politique [1]. Je ne sais encore si je la publierai isolément ou dans les journaux.

J'ai retrouvé ici la famille **** qui m'est toute dévouée. On y fait de la musique le soir. C'est une famille vraiment alsacienne où je me plairais si je restais à Paris. J'irai m'établir dans un charmant petit appartement de la rue de Verneuil.

Il va paraître d'autres articles sur ma *Grèce* dans la *Revue de Paris*, la *Revue encyclopédique*, le *Journal de Paris* le *Globe*, etc.

EDGAR QUINET.

[1] *L'Allemagne et la Révolution.*

CLXXXVIII

Paris, rue de Verneuil, 21, lundi, 19 novembre 1830.

Que je voudrais, ma chère mère, que tu me visses dans mon charmant appartement ; tu me trouverais bien heureux de l'avoir, et d'être chez d'excellentes gens suisses de Fribourg, un homme et une femme qui me soignent à merveille.

L'homme a le goût des tableaux, il en fait le commerce et m'en a donné de très-beaux qui couvrent mes murs. J'ai ainsi un original de Tintoret, une belle fête Vénitienne, un bel ange Saint-Michel aussi haut que mon plafond, et surtout le char de l'*Aurore* du Guide, que tu as en gravure et qui me fait tant penser à toi.

Figure-toi deux charmantes chambres ; on monte dans la seconde par un tout petit escalier comme dans un sanctuaire. De beaux meubles, point de bruit, pas de froid du tout et au même prix que ma chambre noire de cet hiver dans la rue Saint-Thomas du Louvre. Je m'y plais et j'y serais à merveille si cette vie d'attente était finie. Mais courage ! elle aura un terme. J'ai demandé l'École

normale : M. de Corcelles et Benjamin Constant y mettent une admirable persévérance. Il faut croire que puisque je vais commencer par l'instruction publique, malgré tant d'autres projets, c'était la volonté du ciel ; ne t'inquiète donc plus si ardemment ; ce n'est plus pour moi la question d'être ou de n'être pas.

Dans tout ce qui m'arrive, ma pensée va vers toi et ma sœur, et vers Minna qui me devient toujours plus inséparable. Quelquefois je pense que nous pourrions demeurer quelques semaines ici dans cet appartement en même temps que nous en chercherions un autre, et cela me le fait encore aimer. Mon livre réussit à merveille, je reçois de tous côtés des éloges ; mais quelle pauvre vapeur que tout cela pour mon cœur et qu'elle me rassasie mal ! Cependant M. de Lamennais m'a fait prier d'aller le voir et je n'y manquerai pas.

La famille **** est pour moi une de ces aimables ressources que je demandais. Les six enfants chantent des chœurs charmants et qui me rappellent Heidelberg.

Le pauvre Blot vient d'arriver ; c'est lui qui m'a aidé dans mon déménagement.

Ma chère sœur ! a-t-elle encore la fièvre ? Ah que je la plains et que mon cœur est tout à elle. Cette amitié de notre enfance est immortelle ; le moindre souffle la fait résonner comme autre-

fois. Quel malheur ce serait de la tenir endormie !

L'article du *National* paraîtra dans quelques jours ; il y en aura aussi d'autres que je t'enverrai. Il vaut mieux qu'ils ne paraissent pas tous à la fois.

EDGAR QUINET.

CLXXXIX

Paris, rue de Verneuil, 11 décembre 1830.

Combien j'ai besoin de t'écrire, ma chère mère! Il faut vite te dire ce qui m'est arrivé la semaine dernière et dont heureusement il n'est survenu aucun mal.

J'avais retrouvé, tu le sais, la famille **** de Colmar. J'y allais entendre de la musique et je m'y trouvais bien : tout le monde m'y aimait; on m'invitait pour l'Opéra, pour des soirées quand il y en avait.

L'autre jour, à midi, la mère me fait signe qu'elle avait quelque chose à me dire, je la suivis dans sa chambre. Là, elle me déclare qu'elle avait un aveu extraordinaire à me faire, que l'estime qu'elle a pour moi le lui rendait possible. Elle me dit ces propres mots : Vous avez dû voir que ma fille aînée a de l'inclination pour vous. Depuis qu'elle vous a vu si triste et si malade à Colmar, il y a quatre ans, elle n'a cessé de penser à vous. En vous revoyant dans ces derniers temps, ce sentiment s'est fortifié de nouveau. Voyez si vous pou-

vez et si vous voulez l'épouser et si aucun lien n'y fait obstacle.

Imagine ma bêtise de n'avoir rien deviné de cela d'avance ! Flora était bonne, excellente pour moi, je n'avais jamais pensé seulement qu'elle fût rien autre pour moi. Elle a un talent très-remarquable pour la peinture et la musique ; je la voyais toute passionnée pour son art ; j'étais moi-même tout à une autre pensée ; l'idée ne me vint pas que sa peinture ne lui suffisait pas. Elle a fait de moi deux portraits au crayon, parfaitement ressemblants et dont je vais t'envoyer un ; l'autre lui est resté. Tout cela ne m'avait pas éclairé.

L'aveu de la mère me frappa tellement que je tenais ma tête cachée dans mes mains et je sortis sans pouvoir rien dire ; mais je ne voulais pas la laisser longtemps dans le doute. Je passai une bien misérable nuit à rechercher si j'avais quelque reproche à me faire ; heureusement il était plus clair que la lumière du ciel qu'il n'y en avait aucun qui pût m'être adressé ni par moi-même, ni par les autres. J'avais peur de la douleur que j'allais causer. Vers onze heures, je montai bien ému auprès de madame **** que je trouvai seule. Alors je lui exposai nettement combien j'étais touché de sa confiance et de la pensée de sa fille, que j'avais un choix à faire, assurément il était pour elle, mais qu'il n'y fallait pas penser. Et je dis pourquoi.

Elle reçut cette déclaration avec calme; le père survint et me rendit aussi bien qu'elle justice : tous deux me dirent qu'ils me regretteraient toujours ; et je les quittai plus troublé qu'eux-mêmes. Car mon cœur est naturellement si plein de tendresse qu'il m'est impossible de ne pas aimer tout ce qui m'aime. Le chagrin que j'allais causer me déchirait l'âme.

Le lendemain j'étais seul chez moi, lorsque l'une des sœurs, mariée à Colmar, entre tout à coup ; elle me dit que personne n'osait apprendre à Flora ce que je venais de déclarer ; qu'elle-même, elle avait peine à comprendre quels liens si grands m'engageaient. J'avais beau parler de ma fiancée, de nos promesses, elle combattait tout ; et cette obstination me rendait au contraire plus touchante et plus sacrée celle dont on voulait me séparer.

Enfin il fut résolu qu'on dirait à Flora que j'ai quitté Paris, que je suis en route pour Chatolles et que je ne reviendrai que dans quinze jours.

Mais le lendemain elle envoya chercher des journaux qu'elle m'avait prêtés et apprit ainsi que je n'étais pas parti. Sa sœur revint le jour même m'apprendre comment tout s'était passé. Flora était descendue en pleurant pour demander pourquoi on voulait la tromper ? Alors sa sœur re-

prit qu'en effet j'étais ici, mais qu'il y avait entre nous un obstacle insurmontable.

Je ne puis te dire combien cette histoire m'attriste. C'était une âme si harmonieuse, si naturellement paisible et raisonnable, avec tant d'élévation et une élévation si sage, dont j'ai troublé l'avenir. La pensée qui me sauve, c'est d'avoir été ce que je devais, et pas une ombre ne restera sur ma conscience.

Il est irrévocablement arrêté que je serai placé ici dans une chaire d'histoire ; le ministre de l'instruction publique a écrit à M. de Corcelles que j'allais recevoir ma nomination. Dès que j'aurai un abri suffisant, je n'attendrai plus longtemps pour déclarer à mon père où j'en suis. Ma solitude serait trop triste si elle durait encore. Ma bonne mère, que je désire être heureux à cause de toi !... Aussi bien, je l'ai peut-être mérité.

Je t'enverrai bientôt un long article de moi sur l'*Avenir de la religion* que je publie dans la *Revue de Paris*.

Pourquoi n'es-tu pas avec moi dans mon charmant appartement au milieu de mes copies de la *Transfiguration* et du *Saint-Michel* de Raphaël, de mon *Aurore* du Guide, et de tous mes paysages que tu aimerais !

As-tu lu *Rouge et Noir*. Cela t'amuserait.

J'espère que nous allons reprendre nos frontières

du Rhin ! Grunstadt redeviendrait alors français.

X... est devenu doctrinaire, il est las et ne veut plus avancer. C'est une chose étonnante combien une révolution atteint jusqu'aux plus intimes pensées.

M. de Gérando est excellent et voudrait me voir tôt ou tard dans son Conseil d'État.

Hélas! j'avais vu Benjamin Constant il y a tout au plus quinze jours, chez lui [1].

Adieu, ma très-chère maman, je t'aime comme lorsque j'avais douze ans et que tu me laissais si tristement au collége.

EDGAR QUINET.

[1] Benjamin Constant venait de mourir le 8 décembre 1830.

ANNÉE 1831

CXC

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, 11 janvier 1831.

Ma chère maman, hier, Dubois, l'ancien rédacteur du *Globe*, m'invite à dîner pour me dire ce qui suit : Le gouvernement provisoire de Belgique lui demande, par la personne de M. Rogier, de lui désigner quatre professeurs français pour fonder une faculté et des cours publics à Bruxelles. Chacun de ces professeurs aurait de sept à douze mille francs par an, pour huit ou neuf mois de cours. Dubois me propose de me faire nommer à la chaire d'histoire. J'espère que les autres professeurs seraient Lerminier et Sainte-Beuve. Il me semble qu'il y aurait là pour quelque temps une honorable mission transitoire à remplir en resserrant les liens intellectuels des deux Révolutions de Paris et de

Bruxelles. Je ne sais, mais cette idée me paraît bien entrer dans ma carrière. Il est évident que le gouvernement qui fait ces propositions attache à ce projet un plan social et politique. Il y a là un acte de civilisation à faire; à ce compte j'en serais volontiers; je prendrais la chose très-sérieusement; dans ma pensée ce serait une mission sérieuse à remplir entre la France et la Belgique. Je suis tellement dégoûté des dignités littéraires, qu'il me faudrait une action immédiate, pour me les rendre maintenant supportables. Je crois que je me trouverais bien, pendant un an ou deux, dans ce petit volcan de Bruxelles, pour y faire une fois enfin l'application de tout ce que j'ai étudié et poursuivi dans la retraite. Si la réunion avec la France avait lieu, comme je le désire, la Belgique voudrait certainement garder les institutions locales qu'elle aurait fondées. Et puis je ne ferais qu'attendre là le moment de m'arrêter enfin à Paris. Dis-moi aussitôt, je te prie, ton avis et celui de mon père.

Adieu, ma bonne et tendre mère. Quel livre désires-tu? Je t'enverrai un article de la *Revue Encyclopédique*. Je t'aime de toutes mes forces.

EDGAR QUINET.

CXCI

Paris, janvier 1831.

Ma bonne et chère maman, sérieusement que penses-tu de la proposition des Belges? Ne la trouves-tu pas raisonnable et acceptable? Dubois va écrire au gouvernement provisoire et la chose paraît certaine si nous voulons. Pour moi, je suis tellement accablé de ces derniers mois, que pour m'en délivrer et souffler sur tout cela, j'ai grande envie de faire un petit voyage de quinze jours à Grunstadt pendant cette transaction, cette correspondance avec Bruxelles. La voiture d'ici à Strasbourg dans l'intérieur est de vingt-cinq francs, ainsi ce n'est pas une dépense. Je vais prendre l'air un de ces matins. C'est une chose vraiment nécessaire à ma pauvre âme.

Je suis toujours au mieux avec les bons **** qui continuent à venir me voir quoique je leur dise tout dans les moindres détails. Ils m'avaient invité à passer chez eux la soirée du jour de l'an, mais je n'y suis pas allé. Flora reste désolée. C'est à Minna qu'après toi, ma vie, mon âme appartiennent.

Décidément je commence cet ouvrage d'imagination. Quand Jules Janin a su que j'allais écrire un roman [1], n'a-t-il pas voulu que nous fissions cela à deux? Bien entendu je m'y suis refusé et ne lui ai pas dit un mot du fond ; je ne t'en parle que pour que tu voies tout. La scène ne se passera point au moyen âge que je trouve déjà lieu commun, mais de notre époque, de notre temps, en France, en Grèce, en Allemagne. Les impressions de toute ma vie seront là sous une forme que toi seule et ma sœur vous reconnaîtrez. Tout ce que j'ai vu y sera, mais de quelle manière métamorphosé, c'est ce que vous me direz en temps et lieu. Je n'aurai pas et ne veux pas avoir plus d'un volume. Quel bonheur de vous en lire.

A propos de livres, les trois derniers volumes des *Mémoires* de lord Byron sont la seule chose que j'aie lu depuis longtemps et qui m'ait fait plaisir. Plus il avance, plus il quitte l'affectation. A la fin il était vraiment beau et fort. Son amour pour la comtesse Guiccioli me donne envie de la voir. Elle doit avoir aujourd'hui trente-deux ans.

Je t'enverrai ces deux petits volumes de prose et de poésie que tu demandes.

Mon Dieu! que vous me faites du bien quand je vous vois un amusement, une distraction. Pour moi, j'aurai bien de la peine à m'empêcher de faire

[1] *Ahasvérus.*

ma course de quinze jours. Adieu, je vous chéris, aimez-moi.

EDGAR QUINET.

Le dessin du cachet de mon père est égaré. Il a disparu dans mon déménagement. Comment faire?

CXCII

Paris, janvier 1831.

Ma très-chère mère, quand l'idée m'est venue d'aller respirer une quinzaine de jours hors d'ici, je ne savais pas l'affaire de Charolles.... Parlons cependant raison. Quelle vie que la mienne, de solitude, d'aspirations infinies, toujours croissantes, et à la fin l'abandon et le désert dans mon cœur si je n'y prends garde. Au milieu de cette vie et dans la plus triste époque, j'ai trouvé une âme profonde et triste comme la mienne, qui m'à consolé et guéri. Elle m'est restée fidèle dans tous mes voyages, mes absences, et les chances incertaines de mon avenir. C'est le seul bien qui m'invite à vivre. Est-ce là ma *destruction matérielle?*

Mais de ces femmes que je pourrais épouser étant riche, laquelle donc a pensé à moi quand j'étais pauvre? Je ne veux point de ces femmes à vendre.

Ma chère mère, si tu regardes ma situation, tu trouveras que c'est la Providence qui m'a envoyé celle qui devait apaiser l'orage de ma vie. Jusqu'à

elle, n'ai-je pas toujours souffert dans mon cœur comme d'une longue agonie? N'est-ce pas à elle que je dois ce commencement d'harmonie dans mon âme? Quand je songe à mes tourments passés, à cette continuelle suffocation que j'ai sentie au cœur dans ma première jeunesse, il faut avouer que je dois comme une seconde vie à celle qui m'a sauvé. Mon sort est donc décidé. Et c'est de le savoir décidé qui m'ôte ce trouble et cette angoisse horrible que je ne connais presque plus que par le souvenir.

Si je m'enlevais cette assurance, si j'ôtais moi-même le sceau que j'ai apposé sur mon cœur, il se rouvrirait à tous les fantômes, à toutes les douleurs vagues, à tous les regrets infinis qui y sont non pas morts, mais assoupis. Pour rien au monde je ne voudrais de cette vie d'oiseau vagabond qui se jette et va chercher sa pâture à tous les coins de l'horizon, à l'approche de la tempête. Je ne trouve pas d'autres mots pour exprimer ma pensée, mais ceux-là suffisent pour m'expliquer. Il y a des natures avec lesquelles il faut se réconcilier et qu'on détruit en les heurtant. Bien ou mal (faut-il le regretter?) c'est l'amour, l'amour inextinguible qui est le fond et la condition de ma vie. Je dois donc remercier le ciel d'avoir trouvé quelqu'un de semblable sur la terre.

Il va sans dire que je ne suis point un insensé,

et que je ne songe pas à m'embarquer avec une femme sans avoir de quoi vivre. Mais c'est précisément elle qui me donne le courage de chercher et de persister.

Il y a des jours où mon désir de revoir ce que j'aime devient si vif, que pendant ce temps mon cœur me pèse comme une pierre dans ma poitrine. Mais la raison et le devoir me retiennent là où je dois être.

Tant que mon avenir ne se décidera pas, je ne reprends pas goût à écrire.

Pourtant quelquefois mes souvenirs et mes sentiments ardents m'oppriment si fort, que je ne sais ce qui me retient d'écrire ce roman-poëme qui est déjà tout fait en moi.

Adieu, ma bonne mère ! Écris-moi une plus douce lettre. Que devient Dargaud ?

EDGAR QUINET.

CXCIII

Paris, 3 mars 1831.

Tu as bien compris, ma chère mère, que j'étais bsent de Paris, puisque je restais si longtemps sans 'écrire. La stagnation de toutes choses et le départ e Buget pour l'Allemagne m'ont décidé du jour u lendemain. Ce voyage, comme tous les voyages, i'a rendu la vie, l'espérance, le repos. Buget m'a ccompagné par Strasbourg (où j'ai retrouvé mes nciens amis) jusqu'à une lieue de Mannheim. Là, a continué seul jusqu'à Heidelberg, et moi je me iis retourné du côté de Grunstadt. J'avais bien esoin du bonheur que j'y ai trouvé. Du reste, tout ait dans le même état que je l'y avais laissé. Cette e de chants, de piano, de repos, de silence, de aîcheur, après la vie dévorante de Paris, m'a été us précieuse que jamais.

Je suis allé pour un jour à Heidelberg, j'ai passé soirée chez madame Kayser (la tante de Minna); us les enfants du pensionnat, en masques, étaient sis en rond autour de la table à thé. Buget y ait aussi. Treutte, la sœur de Minna, a joué de la

harpe et chanté avec une belle voix pure et serein
comme celle d'une Ondine. Creutzer était là ave
nous tous. Le lendemain j'ai fait quelques visite
avec Buget; il paraît aussi heureux qu'il peut l'être
On lui a donné suivant sa volonté un panier d
pommes et une bouteille d'eau-de-vie, son seul re
mède contre son affection de poitrine. Creutze
Daub, Baehr et tous les autres ont été excellen
pour moi. Seulement la faiblesse de notre gouvern
ment les a singulièrement enorgueillis et ils n
parlent que de tirer leur rapière contre la Fran
à la première agression sur la rive gauche d
Rhin.

Quoiqu'il fît très-froid, nous avons fait d
promenades sur les montagnes et je suis allé r
connaître les ruines de ce beau château de He
delberg. J'ai aussi rencontré dans la rue quelqu
demoiselles que j'ai aimé revoir. Mes ancienn
hôtesses sont désolées de n'avoir plus de chambr
libres pour Buget qui est allé se loger chez m
dame Kayser, on prend de lui un soin merve
leux.

Après un jour tout entier passé à Heidelbe
je suis reparti à quatre heures du matin po
Grunstadt. Dittmar est fort distingué, mais la do
leur l'a trop opprimé. Il dirige toutes ses étud
sur la partie fantastique du magnétisme anim
Mais qui pourrait le combattre dans ses rêves

ce sont des rêves? Ce qui peut établir un pont entre la vie et la mort, voilà son unique pensée. Qui n'en serait touché[1] ?

Après deux jours je devais repartir pour la France ; Minna et sa sœur Maïa m'ont accompagné à douze lieues jusqu'à Hombourg où leur frère habite maintenant.

Nous avons pris une voiture pour nous et nous sommes partis par un beau ciel de printemps.

A Kayserslautern nous allâmes voir le champ de bataille sur un plateau rouge et sablonneux au pied des montagnes couvertes de pins.

Une vieille femme, qui passait, nous l'a expliqué.

Après cela, nous avons pensé qu'une demoiselle de nos amies que j'avais connue dans une petite ville au pied du mont Tonnerre devait encore se trouver à Kayserslautern ; nous l'avons cherchée chez sa tante et ramenée à l'hôtel. Là nous nous sommes fait préparer dans un appartement séparé un dîner pour nous quatre qui a été vraiment un des plus charmants de ma vie. A deux heures nous avons continué notre chemin par un temps sombre, en chantant tout le long de ce bois de sapins, et le soir nous voilà arrivés chez Carl et Amélie qui ne nous attendaient ni les uns ni les autres. J'y restai encore deux jours ; nous fîmes des prome-

[1] Il venait de perdre sa femme.

nades dans la neige vers les ruines d'un vieux fort qui domine la ville. Après nous être enchantés ainsi de bonheur, de sérénité, je suis reparti mais tout seul, par Saarbruck, Forbach et Châlons

Ce petit voyage m'a donné des années de vie j'étais véritablement consumé du métier que je faisais ici depuis quatre mois. Je suis heureux que mon absence n'ait pas nui le moins du monde ni à mes affaires, ni à celles de mon père.

Tu as vu que les Belges disent qu'ils vont nou faire des propositions officielles, il n'est encore rien venu. J'ai beaucoup travaillé d'esprit en chemin. Que j'aurais soif de te revoir ! mais je voudrais d'abord avoir réussi à quelque chose.

Lerminier et Sainte-Beuve attendent aussi Sainte-Beuve est triste et accablé, il me disait encore hier que son existence est perdue. Janin prépare un roman sur les premiers temps de la Révolution. Il m'en a lu le commencement. Il y a plu de variété de tons que dans les autres, mais jusqu' présent moins d'originalité.

En arrivant ici, j'ai trouvé un article de Bl sur moi dans le *Précurseur de Lyon*. J'écris à Léo Bruys.

Le mécontentement gagne ici de plus en plus s'ils continuent ainsi, Dieu sait ce qui va arriver

Au milieu de ce tremblement général quand t reverrai-je ? Ne t'afflige donc pas trop. Ces temp

passeront. Je t'embrasse, je t'aime, je sens plus que jamais qu'il n'y aura point de bonheur pour moi si tu ne le partages pas.

EDGAR QUINET.

Ah ! cette belle bataille sous Varsovie ! que je voudrais y être !

CXCIV

Paris, rue de Verneuil, 18 mars 1831.

Jamais tu n'es restée si longtemps sans m'écrire, ma très-chère mère, et jamais je n'eus plus besoin de tes lettres. Je n'ai pas d'autres joies que celles qui me viennent de toi et de Minna. Encore point de réponse décisive de la Belgique. Tu reconnais que sous ce misérable ministère il n'y a rien à espérer. On croit ici qu'il tombera sous le poids du mépris général et peut-être aussi devant les élections. Je ne peux me jeter dans de grands travaux tant que je ne serai pas plus content de ma situation intérieure. Minna attend avec résignation ce que l'avenir fera de nous. Plus je la vois, plus je m'applaudis que nous nous soyons rencontrés. Aussi bien tous mes désirs et toutes mes affections dans ma vie ont été de telle sorte que je n'ai jamais regretté de les avoir écoutés. Je n'ai pas connu le regret. Minna a eu foi en moi dans mes plus grandes détresses. Pour moi, en dehors de l'amour, j'ai de l'admiration pour sa douceur et

sa pieuse résignation. Sa beauté vient après; mais je l'avoue, quand je la revis il y a six semaines, je fus ravi de la trouver si belle et plus belle que tout ce que j'avais vu.

Je t'ai dit que j'ai deux plans d'ouvrages d'imagination. C'est à peine si j'ai le courage de m'y mettre dans ces temps-ci. Je reste dégoûté des nuages et de la fantaisie.

Je prévois qu'il y aura après cette tourmente et cet égoïsme développé par la révolution, un moment où j'aurai un vif besoin de me retrouver aimé et chéri de toi, quand même.

Saint-Beuve commence à s'alarmer de son manque de foi au saint-simonisme; il hésite à s'y plonger tout à fait et c'est de là que vient son plus grand mal.

Aucune femme, dans les *Mémoires de Byron*, ne m'a fait plus d'impression que la Guiccioli; j'ai appris qu'elle vit encore et qu'elle était très-brillante cet hiver à Florence.

Je ne vois plus la famille **** Je viens d'apprendre que Flora était à un concert au profit des Polonais.

Je n'ose rien te dire des affaires politiques qui vraiment sont par trop déshonorantes. Quand je n'en puis plus, je me dégonfle dans le *National*. Je t'enverrai ces articles.

L'autre jour j'ai entendu Paganini; toute la

soirée j'ai pensé à Minna et à toi. C'est l'unique plaisir que j'ai eu à Paris depuis la Révolution. Je dîne ce soir chez Bayard.

Écris-moi, parle-moi avec tendresse et dis-toi bien que tu es ma vie et mon bonheur le plus profond.

EDGAR QUINET.

CXCV

Paris, 23 mars 1831.

Ma très-chère maman, ta lettre m'arrive à l'instant et j'y réponds aussitôt. Tu vois que je dépense ma vie de la plus insipide manière. Quelquefois cependant l'idée me prend de me délasser de cet ennui en allant chez ceux qui m'intéressent. Ainsi, dimanche dernier, j'écrivis à Chateaubriand combien je désirais le voir, et voici l'aimable lettre qu'il m'a répondue. Il demeure tout à côté de la barrière d'Enfer, presque à la campagne, dans une maison longue et à un seul étage qui a la forme d'une ferme de Normandie. Quand on m'annonça, il vint au-devant de moi et je restai presque stupéfait de le trouver si petit, que c'est un scandale.

Mais quelle belle tête ! quel air aimable et souriant ! Il avait le haut de la tête enveloppé d'un foulard ; ses cheveux sont tout blancs ; les épaules un peu trop avancées, le buste fort et plein, mais le bas du corps et les jambes prodigieusement grêles. Il était entortillé dans une grande redingote. Sa voix est un peu grêle, mais elle a l'air

forte, quand on voit de quel petit corps elle part. Il me reçut à merveille, et commença par me dire qu'il avait cité un long passage de mon *Introduction* sur Herder dans sa Préface à ses *Études historiques*, qui paraissent dans huit jours.

Nous parlâmes de toutes choses : de la Grèce, de l'Allemagne, de Goëthe, de *Werther* qu'il admire fort, de la philosophie de l'histoire, et il me dit sur cela que j'étais un de ceux qui l'avaient le plus répandue en France. Puis, de la honte de notre politique, de l'opprobre où nous tombions ; de cette révolution qui fait la parodie de l'ancienne, de sa brochure, etc.

De toutes manières j'ai été satisfait de lui et de sa belle figure, quoique le bas de la tête soit trop avancé et lui donne quelque chose de caduc, qu'il n'aurait pas sans cela. Je me suis promis de le revoir, bien que je pense qu'à la vingtième fois on n'entre pas dans son intimité plus qu'à la première. Autrefois, je crois que sa présence m'aurait stupéfié comme une divine apparition. Il m'a dit d'ailleurs beaucoup d'aimables choses sur ma belle imagination, etc. Je répète ces mots puisque c'est par toi que j'écris et pour toi.

Ma bonne chère maman, je te dis tout ce que je sais pour te distraire. Ah ! que je te remercie de ta bonté, dans ces temps de misère ! Tu aurais pu me faire tant de mal et tu me fais tant de bien.

Oui, plus de bien que tout le reste du monde. Dans ma lettre d'avant-hier je t'ai parlé de Minna. Ma vie se passera avec elle.

Les événements politiques sont tellement honteux pour nous, qu'il n'y a rien à en dire. Les Polonais seront au moins sauvés. Mais l'opprobre retombera sur les hommes au pouvoir ; et advienne d'eux ce que pourra. Ils ont tout mérité.

EDGAR QUINET.

CXCVI

Paris, avril 1831.

Il ne faut pas perdre si tôt l'espérance, ma très-chère maman. Tôt ou tard nous sortirons de ces misères. Quant à M. Guizot, c'est un véritable Gascon de Nîmes qui promet tout et ne fait rien. Il peut fort nuire en paraissant servir.

Je commence à travailler sérieusement.

Il faut te dire que j'ai trouvé ce mois dernier, au plus fort de ma lassitude, un sujet de livre, vraiment magnifique et tel, qu'il est impossible de le manquer et de n'en rien tirer, fût-ce les yeu fermés. J'en ai dit quelques mots à Michelet l'autre jour, qui en a été confondu, tant il est simple et immense à la fois.

Michelet publie une *Introduction* à l'Histoire universelle, dans laquelle est une note très-aimable sur mon compte et que je t'enverrai.

Ne m'écris plus de lettres si désolantes que la dernière. Il serait bien temps aussi que mon père eût quelque sujet de satisfaction ! Tant que vous m'aimerez, je ne me croirai pas trop malheureux.

Sainte-Beuve vient de partir pour Bruxelles avec les saint-simoniens. Il n'est pourtant pas encore des *Pères suprêmes.*

C'est hier que M. de Corcelles m'a appris la nouvelle de la grande victoire des Polonais! Je crois maintenant que c'est le contre-coup de l'étranger, par la Pologne, la Belgique, etc., qui parviendra à nous relever.

Adieu, ma très-chère maman.

EDGAR QUINET.

Sais-tu que l'on traduit en allemand la *Grèce moderne?* C'est un écrivain de la Gazette d'Augsbourg qui s'en est chargé (je ne le connais pas).

CXCVII

Paris, 27 mai 1831.

Que je te dise, ma chère mère, pourquoi tu n'as rien reçu de moi depuis si longtemps. Il y a une quinzaine de jours que j'ai déterré dans la bibliothèque royale des manuscrits des grandes *Epopées françaises*, vieilles de six siècles et tout aussi belles que l'Arioste. J'ai bien étonné le bibliothécaire qui n'en voulait rien croire. Chaque jour je trouve ainsi à leur nez des poëmes nationaux de 40,000 à 60,000 vers, tous fondés sur des traditions celtiques.

On m'a engagé à en faire un Rapport [1] ; je l'ai fait tout aussi clair et concluant qu'il m'a été possible et on l'imprime en ce moment même. Tant que j'ai vécu sur les parchemins, j'y ai trouvé une occupation aimable et absorbante. Maintenant qu'ils sont finis, du moins pour quelque temps, je retombe sur ce que je ne quitte jamais, c'est-à-dire sur ta pensée à toi.

J'ai peur que tu sois triste ou inquiète. Je vou-

[1] *Des Epopées françaises au douzième siècle.*

drais tant te donner tout ce qu'il faut pour que ton âme soit tranquille et satisfaite.

Outre ce travail sur les anciens poëmes, analogue à ce qui a été fait déjà chez les étrangers par Goëthe, Tieck, Schlegel, Walter Scott, etc., je fais moi-même un grand ouvrage d'imagination, mais qui me durera longtemps.

Enfin Lortet a fait sous ma direction à Heidelberg une traduction de Fichte que je revois, et à laquelle je mettrai une grande introduction sur la philosophie allemande.

Tu vois donc que si la vie littéraire devait me suffire, je serais assez bien préparé de ce côté-là. De plus, nous avons songé à fonder un journal [1] d'idées et de principes avec quelques amis, si ce nom est encore de mise. Nous avons déjà la moitié des fonds nécessaires. MM. Odilon Barrot, Cormenin, et surtout M. de Tracy qui nous cherche les actionnaires, y mettent un grand zèle et y écriraient. Victor Hugo, Lerminier, Francis Corcelles en seraient aussi. Mais l'affaire ne se décidera pas avant la rentrée des Chambres, je t'en récrirai. Si décidément je dois poursuivre encore cette vie littéraire, je le ferai ; cependant j'aurais été prêt à la quitter pour entrer dans l'action, s'il y en avait eu.

Quand mes publications seront bien commencées avec les Levrault, je serai plus libre et vraiment

[1] La *Revue des Deux-Mondes*.

j'aurai besoin d'être quelque temps hors de la bagarre, près de toi, si la chose peut se faire.

L'autre jour, j'ai vu M. de Lamartine qui m'a fait mille amitiés à l'occasion de la *Grèce*. Il est près de Dunkerque, dans un collége électoral où il a des chances pour la députation. J'aimerais mieux le voir faire son voyage d'Orient.

Buget m'écrit qu'il est enchanté de l'Allemagne. Je lui ai envoyé depuis deux nouveaux compagnons; ils sont là de quoi faire une petite colonie. Sainte-Beuve est revenu de Bruxelles et tout à fait dé-Saint-Simonisé.

J'ai ici tous les jours des connaissances nouvelles; mais au fond point d'amitiés intimes, excepté Michelet et Francis Corcelles. Une révolution en apprend beaucoup sur les amitiés privées.

Adieu, ma bonne chère mère. Je suis désolé de la perte de cette boîte. J'y avais mis une brochure de Michelet, les pièces de Bayard et la *Confession* de J. Janin; est-ce qu'elle ne se retrouvera pas?

EDGAR QUINET.

CXCVIII

Paris, 25 août 1831.

Ma bonne chère mère, il faudrait dire trop de choses pour expliquer ce long silence. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il tenait à l'état angoissé de mon esprit : l'impatience de partir, l'absence, l'attente, la crainte de toucher à ce fond de mon cœur, pour n'y pas réveiller tout ce qui gronde, de le laisser assoupi dans un demi-silence.

Comment t'écrire sans tout dire, te parler d'autre chose que de ce qui est sérieux et vivant dans mon cœur?

Comment me cacher à toi?

Enfin je me résous à quitter pour quelque temps au moins cette ville ardente où il faut se consumer ou s'endormir.

Je veux revoir ceux que j'aime. Je pars.

Mais si j'allais directement à Charolles, j'emporterais avec moi la douleur d'une si longue absence. Je passe par Grunstadt où je compte rester quinze jours. De là je reviendrai par Strasbourg à Charolles; j'ai besoin de bonheur.

Mon âme est trop pleine d'amour, et au milieu de mes misérables affaires, c'est à peine si j'osais vous en rien dire. Ainsi parler de tout, excepté de ce qui fait votre vie, mieux vaut le silence. Je vous écrirai de Grunstadt et vous me retrouverez tel que j'ai toujours été. J'aurai du bonheur pour quelque temps et je jouirai auprès de vous de tout, comme autrefois. Ah! c'est une douleur de ne pas tout dire et je ne me repens presque pas de ne vous avoir pas écrit des lettres légères et à la surface de mon cœur.

Adieu, je pars aujourd'hui ou demain. Aimez-moi, écrivez-moi.

EDGAR QUINET.

CXCX

Certines, décembre 1831.

Merci de toute mon âme, ma chère maman, pour ta lettre et pour celle que tu m'envoies. Buloz et Michelet me font amende honorable et m'écrivent que ma brochure [1] paraîtra irrévocablement le 20 de ce mois, comme je l'entendais.

Notre route de Charolles à Bourg a été fort aimable, ma tante Destaillades excellente, et Octavie parfaite; je les reverrai bientôt. A Bourg, j'ai rencontré dans la rue Albert de Saint-Germain qui m'a fait grand bien, il revient d'Allemagne aussi. Nous voilà admirablement installés, satisfaits, à Certines. Hier, nous avons déjà fait une promenade à Saint-Martin-du-Mont. Il n'y a pas une heure, je viens de recevoir Buget, notre pauvre Buget; je lui prépare un beau dîner. Pense combien ce moment est heureux pour moi. Nous sommes très-bien, rien d'important ne nous manque. M. Aillaud m'a envoyé un exprès que je fais repartir à l'instant; une autre fois je t'écrirai plus

[1] *L'Allemagne et la Révolution.*

en repos. Le temps est fort beau ; nous avons trouvé deux chevaux très-passables. Adieu, je suis encore, n'est-ce pas, ton enfant d'autrefois, que tu as élevé et aimé à Certines ?

EDGAR QUINET.

CC

Certines, 31 décembre 1831.

Je te souhaite la bonne année, ma chère maman. Ce jour de l'an, je vais bien penser à toi et t'aimer, plus que je n'ai fait jamais. Décidément je reste ici une semaine encore, au moins; ce repos me convient à merveille. Je travaille à mon poëme et cette solitude me sera parfaite pour cela. A mon retour je t'en lirai. Je n'avais jamais vu ce pays dans l'hiver. Les forêts grises toutes chargées de givre me plaisent, le repos qui m'entoure se communique à moi. Nous avons eu deux visites, celles de mon cher Buget et puis de L... que je ne connaissais pas, personnage froid et rusé qui ne me va guère. J'irai voir Lucien à Nantua; de là, si je peux, je passerai par Lyon pour Blot et Lortet; par Villefranche pour Jenny; par Ouilly si la chose est faisable. Je suis charmé d'apprendre que Léon n'est pas encore parti; si tu écris à madame Bruys, dis-le-lui bien.

Voici les lettres que j'ai reçues depuis que je suis ici. Magnin a sacrifié la page fatale, que je

regrette, mais elle reparaîtra ailleurs. Si M. Comte va à Paris, il devrait passer chez Buloz et prendre pour moi une douzaine de mes brochures. Je pars dans une heure pour accompagner Dargaud jusqu'à Bourg, il te dira comme nous avons été bien, d'âme surtout. Car lui, il se levait dans la nuit saisi par la famine. Mais cela ne s'est passé que dans les premiers jours et depuis rien ne nous a manqué.

Adieu, ma bonne chère mère, aime-moi comme je suis, et écris-moi.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1832

CCI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Nantua, 22 janvier 1832.

Il y a quatre jours que je suis ici, ma chère maman. Mon voyage à Célignat, où je suis resté six jours, a réussi à merveille. Tu connais ces lieux, qui sont fort beaux. J'étais là avec les deux Michallet, tous deux gais, sans soucis. Nous nous sommes promenés dans les montagnes à toute heure du jour et de la nuit. Ils m'ont accompagné jusqu'à Nantua en passant par la grotte de Corveziat, dont les cascades étaient superbes et où nous avons passé la moitié du jour.

Francis Corcelles m'écrit, le 11, qu'il vient de recevoir ma brochure [1] et qu'il va l'annoncer dans

[1] *L'Allemagne et la Révolution.* Voyez tome VI, *OEuvres Complètes.*

le *Courrier Français ;* Magnin l'annonce dans *le National.* Si elle n'a paru, comme il semble, que le 10, les journaux n'en pouvaient guère parler avant, et pour moi, je ne m'en inquiète plus. J'ai écrit et dit ce que je voulais, voilà tout.

Je compte partir demain ou après-demain. Les voyages ont toujours été mon salut[1]. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne peux pas rester comme je suis, quoique je sois mieux qu'en partant. Je vous aime et vous embrasse de toute mon âme, et je te remercie profondément de chaque lettre que j'ai reçue de toi.

EDGAR QUINET.

[1] *Voyez* Notes à la fin du volume.

CCII

Bourg, dimanche, 20 mai 1832.

C'est au moment de repartir pour Certines que je t'écris, ma chère maman ; j'aurais mille choses à te dire. Je suis resté à Ouilly deux jours ; là j'ai décidé madame Bruys à laisser partir son fils avec moi. M. Bruys s'en allait lui-même à Lyon, tout inquiet de sa santé et de sa mémoire qu'il perd de plus en plus.

Léon et moi nous sommes allés chez M. de Lamartine à Saint-Point ; il faisait ses préparatifs de départ pour Constantinople. Des électeurs de Cluny sont venus lui offrir leurs voix, et je commence à croire qu'il sera nommé. Du reste, toute son espérance est de faire de Henri V un roi plus libéral que pas un ne l'a été. J'ai trouvé chez lui madame de Cessia avec ses deux filles, bien spirituelles.

J'ai fait le reste du chemin dans la voiture jusqu'à Mâcon, et il y a deux jours que je suis ici ; on m'a délivré mon passe-port sur-le-champ et je suis prêt à partir.

M. Pacoud, qui inspecte toutes les maisons de la ville, m'a promis de s'informer de ce qui pourrait te convenir. Ce matin nous sommes allés, M. Armand et moi, examiner les fonds de Champagne. Il conseille quelques réparations de peu d'importance ; mais comme elles ne peuvent avoir lieu avant l'automne prochain, tu verras si cela en vaut la peine.

Une chose qui me désole, c'est de n'avoir point trouvé ici de lettres de vous. Qu'est devenue mon épreuve de la seconde partie de mon article ? Elle a dû arriver après mon départ ; si vous l'avez, adressez-la-moi chez Blot, à Lyon, rue de Clermont, 24. C'est là que j'ai donné rendez-vous à Léon Bruys.

Hier, j'ai passé la journée à Certines, et j'ai fait pour le vin ce que tu m'as ordonné en ta qualité de *despote ;* j'avais même dit à Claude de vendre du blé, ce qui est maintenant inutile. J'ai trouvé chez le curé de Certines celui de la Tranquillière[1], fort lettré, et qui serait de ton goût si tu le voyais. Les messes[2] de toute la semaine étaient retenues ; le curé de Certines en dira une à votre arrivée.

Cette après-midi, j'ai enfin reçu mes épreuves, je les renverrai de Lyon.

L'article n'est pas assez long ; j'y ajouterai quelque chose en chemin.

[1] L'abbé Gorini.

[2] M. Quinet père venait de mourir en janvier 1832.

Demain matin mercredi, je pars à quatre heures; je serai à midi par le bateau à vapeur à Trévoux, et dans la soirée, si je le peux, à Lyon. Il ne me semble pas que je fasse un voyage; peut-être quand j'aurai passé les Alpes.

Je t'aime comme lorsque j'étais enfant et que tu m'aimais tant!

EDGAR QUINET.

CCIII

Venise, 19 juin 1832.

Depuis que je suis à Venise, ma chère mère, je suis aussi heureux que je peux l'être. La vérité est que je suis amoureux de Venise et de la mer. Je n'y voulais rester que trois ou quatre jours. En voilà six de passés et je ne puis m'en arracher. J'aime tout ici, les pierres, l'eau, le ciel, les femmes. Dès le matin je suis à errer sur les ponts mystérieux et je ne rentre que le soir. Hier, j'ai fait, bien avant dans la nuit, une promenade en gondole. C'est à en mourir de bonheur, si c'était de cela qu'on meurt. J'écris des volumes de notes. Le palais des Doges est l'Alhambra de l'Italie. J'y passe ma vie. Venise a l'originalité de l'Espagne, mais d'une Espagne adoucie et rendue plus belle par sa chute. Enfin, j'en suis fou et je ne puis dire que cela. Je voudrais y rester et y mourir. Certainement j'y reviendrai.

L'autre jour, j'ai été voir le pont d'Arcole[1], qui n'est pas sur la route des voyageurs et que fort

[1] Voyez *Mélanges*, t. VI, *Œuvres Complètes*.

peu de gens visitent. Voici en quelques pages l'impression que j'en ai rapportée. Ces pages iront bien à la *Revue*. Envoie-les sans tarder, toi-même, à Buloz, avec un mot de ta part. Demande-lui s'il les imprimera sans délai. Dans le cas où il en retarderait la publication, je les donnerais au livre des *Cent et un*, à Ladvocat, quai Voltaire. J'avais ajouté à mon article de l'Art en Allemagne, une page à la fin sur le Festin de Balthasar ; ne manque pas, je t'en prie, de me dire si elle a été imprimée.

Si je n'avais pas cet admirable amour de Venise, mon cœur serait bien triste. Mais j'ai des moments ici où je me perds entièrement dans le ravissement de ce climat. J'ai fait une grande étude de l'architecture de Saint-Marc et du palais des Doges. Je dévore dans mon âme toutes ces pierres, comme Saturne, et c'est en effet une nourriture de dieux. Les femmes d'ici sont enivrantes, elles ont une grâce et un sérieux plein de mystère dont rien que leur ville peut donner l'idée. Mon bonheur est de m'égarer dans les rues et le long de ces ponts de marbre. J'ai vu d'admirables tableaux de l'école de Venise, qui me sont bien précieux pour mon poëme. Toute mon ambition comme écrivain serait d'être de cette école. Ce matin, j'ai passé mes heures devant un tableau du jugement dernier, dans la Salle de l'élection des Doges. Ce soir j'irai en gondole au Lido et au couvent Arménien. Ah !

pourquoi est-ce que je ne meurs pas de cette mer, de ce ciel et de mon amour pour tout ce que mes yeux voient?

Après-demain pourtant, nous comptons partir pour Bologne. Je différerai probablement encore d'un jour ou deux [1].

Écris-moi, ma chère mère, à Rome, poste restante.

Tu sais assez ce que ces journées des 5 et 6 juin de Paris m'ont donné à penser! Mais, quoique ces gueules de lion de Venise aient été brisées, ce n'est pourtant pas le lieu de s'expliquer davantage.

Et vous, que m'apprendrez-vous de ce qui vous touche, à mon arrivée à Rome? Je voudrais vous envoyer un peu de ce ciel et de cette vie de poésie qui me console. Je fais ici des provisions pour d'autres jours misérables. Tout mon chagrin sera de partir. Si les événements ne se brusquent pas, je resterai à Rome le plus que je pourrai.

Adieu ma chère maman, adieu ma chère sœur.

EDGAR QUINET.

[1] Voir sur Venise *Merlin l'Enchanteur*, tome I, livre X.

CCIV

Rome, 23 juillet 1832.

Ma chère mère, il m'est impossible de concevoir ce que deviennent mes lettres et pourquoi tu ne m'écris pas un mot de réponse. Depuis deux mois, j'ai reçu une seule lettre de toi, ici, à mon arrivée à Rome, le 11, pendant que Léon en a déjà reçu cinq de sa mère. Je devais d'autant plus m'attendre à quelques lignes de réponse, que je t'avais envoyé un manuscrit pour Buloz à la date de Venise. Il m'est fort important de savoir si ce manuscrit est arrivé et a été envoyé à la *Revue*. Dans huit jours je pars pour Naples, et c'est là que je te prie de m'écrire poste restante. Je suis bien fâché que tu ne m'aies pas adressé ici les deux lettres qui te sont arrivées pour moi de Minna.

J'aurais des manuscrits à t'envoyer; mais tant que ne saurai pas si mes lettres te parviennent, je n'ai de courage à rien t'adresser ; je n'ai de même aucun plaisir à te donner des détails sur mon voyage. Je t'en avais donné sur Venise le 19 ou le

20 juin. Est-ce la police qui a arrêté ma lettre? Pour me renfermer cette fois dans les termes les plus innocents, je te dirai que ma santé est parfaite, que je travaille et que j'écris beaucoup, que j'ai trouvé ici une lettre de Minna et que je suis inconsolable de ton étonnant silence.

Je n'ai pas trouvé à Rome Letellier, mais Michallet qui m'accompagnera à Naples. Il fait chaud, mais cette chaleur est très-supportable et n'est pas étouffante, comme elle l'est quelquefois en France. La Grèce m'a rendu un peu difficile sur l'Italie, et j'aime bien mieux l'Italie moderne, de Raphaël cela s'entend, que celle des Romains. Je suis venu ici par Padoue, Bologne et Florence, où nous nous sommes arrêtés une semaine. De là par Foligno et l'Ombrie. J'ai été enchanté de cette partie des Apennins et de deux petits volcans que je suis allé voir tout seul pendant la nuit, avec un couteau de table dans ma poche. C'est le 11 que je suis arrivé à Rome, et j'y ai fait mon entrée à cheval comme un empereur ou comme un bandit, ce qui n'arrive pas à tous les voyageurs [1].

Le couteau était pour me défendre des brigands qui faisaient, à ce qu'on disait, cuire leurs chaudières à la flamme de l'éruption.

Si le choléra éclatait dans les environs de Cha-

[1] Voir sur cette arrivée à Rome *Merlin l'Enchanteur*, tome I, livre XI.

rolles, écrivez-moi, et je serai immédiatement auprès de vous ; il ne faut que quatre jours d'ici à Marseille.

EDGAR QUINET.

CCV

Rome.

Tu dois avoir reçu depuis longtemps une lettre de moi, ma très-chère mère.

Le séjour de Rome me fait un bien qui m'est absolument nécessaire pour revivre. C'est seulement depuis mon retour ici que je commence à jouir de l'Italie. J'y apprends beaucoup et je serais désespéré d'être obligé de partir avant le mois de mars. Mon ouvrage sera entièrement fini pour ce temps-là ; ce serait une folie que de me mettre en route auparavant et de m'interrompre encore une fois. Le temps que je passe ici est le mieux occupé de ma vie. J'y travaille à recouvrer ma propre nature. Il m'aurait été facile d'écrire dans la *Revue*, mais mon ouvrage serait peu avancé et le calcul aurait été détestable.

Tout me rend ici le repos ; j'ai acquis pour la peinture un sens que je n'avais pas. Ces tableaux font à présent mes délices, et la passion de Raphaël m'est venue à son tour. Mais celle-là est un bonheur royal, et c'est pourtant la seule qui n'ait pas d'amertume.

Je regrette souvent que ce ne soit pas toi qui aies à ma place ces nobles joies. Tant que ces choses resteront au monde, on ne devrait jamais désespérer de soi. Certainement, peu d'hommes sont plus isolés que moi sur la terre. Mais dans mes plus grands malheurs, je n'ai jamais maudit la vie. Je crois que c'est une grande faiblesse que d'en trop médire, et il se forme en moi peu à peu un esprit vraiment religieux, fortifiant, qui m'aide à supporter ce qui brise mon cœur. Mon imagination ne souffre point ici, et c'est énorme ce que j'ai enduré de ce côté dans tout autre pays.

Le climat m'est doux, et si plus rien ne m'aimait, je croirais encore que cette délicieuse nature d'Italie m'aime et m'épargne.

Rien dans ce pays n'émeut et ne touche de la part des hommes ; mais aussi rien ne blesse. La vérité est que je sors d'un trouble si affreux que je redoute toutes choses, et que je ne confie plus mon cœur qu'aux pierres et aux arbres des villas.

L'Italie m'a sauvé. Mais il n'y a pas un mois que je sens son bienfait, et jusqu'à Rome j'avais souffert autant qu'ailleurs.

J'écris des notes sur l'Italie dont je ne ferai usage qu'à mon retour en France.

Je sais aussi ce que j'écrirai après *Ahasvérus*.

Ce sera un livre du *Génie des religions* depuis l'Orient jusqu'à Luther.

Adieu, ma très-chère mère ! Ce ne sont pas les hommes qui consolent ; mais c'est un devoir pour eux de l'essayer et ce devoir sera mon dernier bonheur.

J'ai écrit jeudi dernier une fort longue lettre à ma sœur.

Ecris-moi poste restante, ou au Café Grec, *via dei condotti.*

EDGAR QUINET.

CCVI

Naples, septembre 1832 [1].

Est-ce rancune de la part des populations que je viens de traverser, est-ce facilité à croire ce qu'elles désirent, est-ce hasard, est-ce pressentiment, est-ce tout cela ensemble? ce que je puis affirmer, c'est que depuis que j'ai quitté la frontière, en Suisse, en Piémont, en Lombardie, en Toscane et jusque dans ce royaume de Naples, je n'ai pas trouvé un homme qui ne fît profession de croire à la chute du gouvernement aujourd'hui établi en France. Les raisons étaient différentes, suivant les lieux, la conclusion était partout la même. Si l'on cherche impartialement la pensée qui se trouve au fond de tous les esprits, quand ils regardent notre pays, on verra que c'est une foi immuable dans l'avénement d'une France nouvelle. Ils ne savent pas ce que nous deviendrons, ni ce que nous voulons être ; mais ils savent que nous ne pouvons rester ce que nous sommes ; et cette unanimité est

[1] Feuillet annexé à la lettre précédente.

si grande et proclamée si haut que, quelles que soient les vicissitudes réservées à la France, tout le monde s'y attend et les accepte d'avance.

On a beau semer l'ignominie sur notre sol, personne ne veut croire qu'elle y puisse germer. Il faut ajouter aussi que la velléité de sang que le pouvoir a montrée en juin l'a durement marqué au front et le fait à présent reconnaître de loin. Avant cela on avait au moins l'espérance que ce pouvoir resterait bourgeois jusque dans ses châtiments. Mais quand on l'a vu, lui aussi, essayer de soulever à sa guise cette arme de la mort qui a déjà tant de fois décapité son maître, ce grotesque noviciat n'a pas laissé d'être intolérable. Le titre de la Révolution de juillet avait déjà été altéré par une foule de mains. En quelques mois il était plus vermoulu que d'autres ne le sont après mille ans. Chacun l'avait à son tour effacé avec son encre. Quand ils se sont mis, eux, à vouloir le biffer encore d'un trait de sang, on s'est récrié de toutes parts que les yeux les plus habiles n'y pouvaient plus rien lire ; et le haro est devenu universel. Je me contente de signaler ici cette réprobation générale, comme un fait, qu'il est facile à chacun de constater, car elle n'est plus seulement dans les rois, mais dans les peuples, plus seulement dans les villes, mais dans les campagnes les plus écartées, et véritablement c'est à la fin chose incommode que de respirer par

tout dans l'air tant de haine et de mépris, même pour une cause qui n'est plus la nôtre, une cause ennemie.

EDGAR QUINET.

CCVII

Naples, 6 septembre 1832.

Ma très-chère mère, il y a depuis quelque temps une voix qui me dit continuellement de ne pas t'écrire, puisque mes lettres ne servent qu'à t'affliger de l'accent d'un cœur aussi triste et aussi isolé que le mien. Et pourtant je dois faire un appel à ton attachement pour te dire : la vie que je mène, sans famille, sans affection, m'est devenue absolument intolérable. La moitié des gens qui se donnent la mort ne souffrent pas le quart de ce que je souffre. Si je ne veux pas tomber dans un désespoir incurable, je dois enfin épouser Minna. Tu sais fort bien que je ne ferai jamais rien contre ta volonté, que tu pourrais me pousser au dernier désespoir ; mais que je ne cesserai pas de respecter ce que tu me donneras pour ton irrévocable décision prise avec toi-même.

A présent parlons raison. L'isolement où je suis me tue. Je ne conçois pas que ma constitution ait résisté à une douleur si longue, si continue et si violente; mais voici le moment où je suis convaincu

qu'elle ne peut durer plus longtemps sans briser en moi jusqu'au principe de la vie. Il faut que cet état violent cesse ou que la mort commence. Tu connais le lien formé entre Minna et moi. Quand j'ai quitté la France, je fuyais la douleur qui me rongeait. Notre sentiment mutuel nous entraîne, il a rempli une partie de notre vie au point de rendre notre séparation impossible. Ma très-chère mère, depuis cinq ans que dure cet amour je t'en ai entretenue le moins que j'ai pu, et je peux me rendre cette justice que j'ai dévoré ma douleur, au point qu'elle n'a jamais troublé une heure le repos de mon père.

J'avoue que l'espèce de torture morale sous laquelle je suis plié déformerait entièrement mon caractère, si elle durait. Je te demande donc aujourd'hui, comme un supplicié demande sa grâce, de consentir à mon mariage avec Minna. Je suis certain que ce seul consentement calmerait déjà mon âme et modérerait ma passion, que la résistance et les obstacles ont désespérée.

Il est indispensable que mes tourments cessent ; car pour les travaux d'esprit, il faut le repos du cœur.

Je connais toutes les objections que tu m'as faites, je les ai longtemps pesées ; mais ici, il n'y a pas à choisir. Il faut du courage pour se guérir d'une plaie mortelle, et la mienne me tue. Elle m'aigrit,

elle me désespère, elle me rend injuste, elle me ravit la meilleure partie de mes forces et de moi-même ; et c'est une vraie folie que de persévérer dans un chemin qui mène à toutes les morts. Ta raison est assez haute pour me comprendre. Ce sujet me fait tant de mal à poursuivre que je m'arrêterai ici.

L'air et la vie de Naples me font du bien. Je travaille quand je ne souffre pas trop, et en moins d'un mois j'ai presque fini un acte du *Mystère*[1]. Je vais bientôt commencer le second, qui est le seul qui me reste à écrire. Le plan en est depuis longtemps achevé. Quand je rentrerai en France, le *Mystère* entier sera prêt à paraître.

Je pense beaucoup à madame Bruys. Quel coup pour elle que cette mort de son mari ! Tu sais que j'ai fait partir Léon Bruys par le paquebot à vapeur. Certainement c'est une honnête créature ; mais quelle froideur au fond de ce cœur ! Tant mieux, il en sera si heureux ! et c'est ce que je désire de toute mon âme pour lui.

Ici, je suis logé près du golfe, où je vais me baigner tous les jours. Je fais quelquefois près d'une demi-lieue en mer sans me reposer, en nageant, avec une barque qui m'accompagne.

En arrivant, je suis allé voir une très-belle éruption du Vésuve, au milieu de la nuit. Je suis étonné de toutes les fatigues que je peux supporter. J'ai

[1] *Ahasvérus.*

vu Baïa et le cap Misène de Corinne. Je trouve ici d'excellents chevaux avec lesquels je cours dans les chemins creux des environs jusqu'à ce que, eux et moi, nous soyons rendus de fatigue. C'est mon plus grand bonheur.

J'ai une foule de sujets et de plans, mais je reste fidèle jusqu'à la fin à *Ahasvérus*.

Adieu, ma bonne et chère mère, laisse-moi croire encore à l'amitié que tu m'as tant de fois prouvée dans ma vie.

Tu auras vu une lettre de moi dans le *National* du 15 août.

EDGAR QUINET.

ANNÉES 1834-1835

CCVIII

A mademoiselle Minna Moré[1]

A Grunstadt.

Certines, juin 1834.

Cet été ne se passera pas sans que nous nous revoyions pour toujours.

Notre petite maison est à présent bien propre et rien n'y manque d'essentiel. Nous avons deux chevaux et une voiture avec laquelle nous nous promènerons. L'autre côté de la montagne est fort beau, et il y a un endroit qui ressemble un peu à la situation de Heidelberg, tu verras. Nous avons des arbres et un bois près de l'habitation ; aux deux côtés de la maison il y a deux pavillons avec des colonnes, ce qui en fait une petite re-

[1] Nous ne retrouvons pas une seule lettre d'Edgar Quinet à sa mère, des années 1833 et 1834. Pour compléter les détails biographiques nous détachons encore deux fragments de sa correspondance avec sa fiancée.

traite assez poétique, quoique fort simple et très-humble. Le bas est occupé par des gens de campagne qui sont chez nous de père en fils et nous servent quand nous arrivons seuls par hasard. Les fenêtres du haut donnent sur une galerie, d'où l'on a une vue qui m'a toujours plu. Elle est très-douce, très-reposée et très-champêtre. Les montagnes sont à trois quarts de lieue. Ne te figure rien de semblable aux bords du Rhin, je t'en prie, mais un horizon très-paisible et des sommets bleuâtres qui se perdent au loin, et derrière nous des forêts impénétrables qui nous séparent du monde.

C'est de ta chambre que je t'écris; mon cœur est plein de toi, si tu étais ici je serais le plus heureux des hommes ! mais cela ne peut tarder. Ma mère est parfaitement bien disposée pour toi. Tu trouveras en elle tous les sentiments que tu peux demander. Ma mère approuve beaucoup notre mariage, parce qu'elle voit que tu m'aimes sincèrement ; elle dit elle-même qu'il ne faut pas qu'il soit retardé au delà de quelques mois ; le temps nécessaire pour achever une affaire de Paris qui nous concerne.

Ma mère fera pour toi tout ce qu'elle pourra. Il y aura plusieurs choses qui ne te plairont pas en France, mais il en est de même toutes les fois que l'on quitte son pays, et il n'est donné à personne

sur terre de naître, de vivre et de mourir au même endroit.

Nous serons décidément bien peu riches, et même plutôt pauvres qu'autre chose. Je ne crains pas cela pour moi. Je n'ai jamais redouté que pour toi les difficultés de la vie.

Je suis heureux de t'écrire de cette chambre qui sera la tienne. On a planté sous la fenêtre un arbre qui est pour toi. On a remis aussi du papier neuf dans la maison, pour une fête ; et cette fête, c'est notre éternel amour. Il y a un petit oiseau qui chaque matin avant le jour vient me réveiller, sur ton arbre ; il me donne de tes nouvelles.

Je crois que tu seras bien ici, au moins pendant plusieurs mois de l'année [1]. Il y a un bois au bout du jardin et j'y fais mettre des bancs pour toi. Tu es ma pensée constante ; je ne vois pas un arbre, pas une goutte de pluie, pas un rayon de soleil, pas une fleur sans penser à toi...

Tu me demandes ce que j'écris, je ne veux le dire qu'à toi, et n'en rien dire à personne ; c'est un poëme sur Napoléon, je l'écris en vers.

Encore quelques semaines et je te dirai : je pars !.. Adieu ma Minna, ma *Rachel*.

EDGAR QUINET.

[1] Le projet d'habiter Certines ne se réalisa pas, et Certines fut vendu deux ans après.

CCIX

A mademoiselle Minna Moré

A Grunstadt.

Bourg, 18 juin 1834.

Quoique je n'aie qu'un instant, chère amie, je veux t'écrire. Je retourne ce soir, seul, à Certines. Notre maison est toute meublée et nous l'avons toujours habitée comme elle est. Je crois que tu n'y manqueras de rien de nécessaire. Ma mère et moi, nous l'avons parée pour toi le mieux que nous avons pu. La vue est à présent charmante sur la montagne. Avant-hier, je suis allé me promener à cheval dans un très-bel endroit à une lieue tout au plus de Certines, et qui rappelle un peu Heidelberg. Il y a des montagnes, et une rivière qui ressemble au Neckar. Mais je te dis que Certines n'est pas beau du tout, au contraire. La maison a une longue galerie et deux pavillons avec des arcades. Ma mère en a fait un dessin que nous cherchons et que je t'enverrai. Mais nous aurons bien peu d'argent ; je travaillerai, et tout ce que j'aurai sera pour toi.

Nous aurons aussi l'avenir.

Nous ferons des promenades aux environs dans la montagne. J'ai un bien beau cheval.

A Bourg, il y a une chose qui me plaît, c'est l'église de Brou. C'est un *vœu d'amour*. J'aurais dû certainement être baptisé là. Adieu ! Je te fais un vœu, à toi, chère madone.

EDGAR QUINET.

CCX

A madame Quinet mère

A Charolles.

Bade, 13 janvier 1835.

Voilà, ma chère mère, la première lettre que je t'écris sans souffrir, du plus loin qu'il me souvienne. Je suis marié, Minna est là, auprès de moi ; nous habitons une charmante maison de Bade ; nous avons autour de nous un des plus beaux pays du monde, mon cœur est paisible et heureux, je travaille avec bonheur ; ne sont-ce pas là autant de mots auxquels je n'étais pas accoutumé ? J'ai maintenant tous les éléments nécessaires pour garder le bien-être et le repos de l'âme. Nous avons choisi Bade pour y passer l'hiver parce que c'est un endroit ravissant à habiter, que tout y est préparé et facile pour les étrangers et que rien n'y est cher. Je ne dépense pas les deux tiers de ce que je dépense à Paris pour moi seul. Nous avons à nous toute une maison avec un jardin : en bas trois chambres, ici au second étage j'en ai deux où je

suis parfaitement pour travailler. Aussi j'espère bien avancer mon poëme, qui n'a été interrompu que pendant une quinzaine de jours et que j'ai repris avec une vraie félicité. Enfin je suis dans un état de douceur, d'harmonie et de paix qui m'était à peu près inconnu. Crois, ma chère maman, que lorsque mon cœur n'est pas submergé par la douleur, il est pour toi ce qu'il a été toujours dans ma première jeunesse, et qu'il faut me pardonner beaucoup, parce que j'ai beaucoup souffert.

Il m'est venu une idée, en route, sur Certines, que je veux toujours te dire. Je pense que nous ferions fort bien de ne pas vendre le tout en masse, et de ne commencer d'abord que par les deux domaines ; sans cela, la maison perdrait à la vente toute valeur. Et puis nous pourrions encore y trouver mille sortes de petits agréments que nous regretterions peut-être et très probablement. Ce sacrifice ne nous serait nullement compensé. Réfléchis, ma chère maman, à ce que je dis là, et vois si cela n'a pas un fond de vérité.

En passant à Mannheim, j'ai vu la grande-duchesse Stéphanie, qui m'a fait mille grâces.

Nous aurions pu passer l'hiver à Heidelberg, mais nous sommes ici bien mieux et sans aucune entrave. Berger, que tu connais, m'a promis de venir me voir ; et j'en serai content, quoique nous nous suffisions parfaitement. Adieu, ma bonne et

chère mère, puisse le repos que je sens dans mon cœur arriver jusqu'au tien. Je t'embrasse et je te souhaite une bonne année.

EDGAR QUINET.

CCXI

Strasbourg, 7 avril 1835.

Voilà cinq jours que nous sommes ici, ma chère maman, chez nos excellents amis Levrault. Ce petit voyage nous a fait toutes sortes de bien ; ils sont si bons, si empressés ! Demain soir nous repartons pour Bade.

Je me suis informé de la qualité des eaux de Bade pour ma sœur ; malheureusement on assure qu'elles ne conviennent pas aux nerfs ni à la poitrine. Il n'y a que le beau pays qui lui seul, je crois, la remettrait. Dieu fasse que ces affaires de Certines tournent à bien ! Je te plains des peines que tu as à souffrir pour cette cause. Décidément le pays est trop malsain et je ne m'y fierais plus. Les estimations sont au delà de ce que nous pensions. Tu sais assez que ce n'est pas moi qui ai jamais blâmé mon père dans ses arrangements. Bien au contraire.

Ces quelques jours passés à Strasbourg m'ont tout à fait reposé et je vais me remettre au travail pour finir ce Goliath en vers avec plus d'ardeur que

jamais. Ici on a beaucoup apprécié Minna et tout le monde a été d'une bonté parfaite pour elle. Un jeune poëte nous a envoyé un sonnet dans lequel il dit qu'elle ressemble à Laure de Vaucluse. Il est certain qu'aucune femme ne me convenait si bien qu'elle.

J'ai lu un morceau sur l'Invasion à cet ébourriffé de Berger, il en a pleuré et il a dit qu'il lui semblait revenir d'un enterrement.

Le pauvre Cuvier a perdu sa femme; il a quitté Strasbourg il y a un mois, presque fou de désespoir. Je ne l'ai pas vu.

Adieu, ma bonne et chère mère, écris-nous et aime-nous. Tes lettres nous font grand bien ; mais ne sois plus malade.

EDGAR QUINET.

CCX

Paris, 5 février 1835.

Pardonne-moi et aime-moi, ma chère mère, j'ai voulu t'écrire au moment de la publication de mon livre, et puis cet incendie est venu [1]. Demain je pars, et je t'écrirai au long quand j'aurai revu ma chère Minna. Plus je vis, plus je vénère et chéris ses vertus, qui sont celles d'une sainte. Je remercie le ciel chaque jour de me l'avoir donnée. C'est elle qui a guéri la douleur infinie de mon cœur ; ma vie est toute changée par elle. Mon unique désir est de la rendre heureuse, chaque jour confirme mes sentiments d'amour et de vénération pour elle.

Je suis bien content de l'effet de mon livre. *Ahasvérus* se vend très-bien, et il est déjà question d'une nouvelle édition. Mon libraire est enchanté. Fauriel entre autres a été parfait pour moi. Il est décidé que je le suppléerai à son cours de la Sorbonne et que je finirai par le remplacer. Mes affaires vont bien, quoique cet incendie m'ait fort retardé.

[1] Le poëme de *Napoléon*, imprimé, et brûlé jusqu'au dernier exemplaire dans l'incendie de la rue du Pot-de-fer.

Je te récrirai de Grunstadt. Tout ce que je voulais est fait, et au delà de mes vœux. Je t'embrasse et te chéris, mais je n'ai plus de repos et de sagesse d'esprit que lorsque Minna est près de moi. Je pars aujourd'hui.

EDGAR QUINET.

CCXIII

Bade, 13 avril 1835.

Tes lettres nous sont bien nécessaires, ma chère maman, et je ne sais comment te remercier des bonnes paroles que tu trouves pour Minna ; elles nous rendent tout à fait heureux. La vérité est que je jouis d'un état qui m'était entièrement inconnu ; il me semble que je suis ressuscité d'entre les morts. Car c'est à présent seulement que je peux juger des souffrances inouïes par lesquelles j'ai passé. Je voudrais que ce repos que nous goûtons ici pût s'étendre jusqu'à toi. Minna t'aura dit qu'Augusta est avec nous, et j'en suis charmé pour elle. Augusta avait de grands chagrins de cœur et elle est venue se consoler chez nous. La maison que nous occupons à présent tout entière était louée d'avance à d'autres pour le mois de juin. Ce serait un très-grand regret de la quitter, si nous n'en avions pas trouvé une autre plus charmante encore, à un petit quart de lieue de la ville et où nous passerons tous trois le mois de juin. Je m'accorde ce temps-là pour achever, corriger, et pour

écrire la préface. Après cela je retournerai à Paris. Je vendrai mon manuscrit, et reverrai mes amis et le monde ; cela est indispensable. J'aurai besoin de quelque argent pour ce voyage et cette fin de juin. Voudrais-tu avoir la complaisance, quand tu verras Cochet, de lui prendre pour mon compte douze cents francs, dont j'enverrai le billet dès que tu me préviendras. Tu dois avoir occasion de le voir pour l'affaire de Certines.

Tu as rendu Minna très-heureuse en lui montrant quelque envie de la voir. Tu n'imagines pas le bien que tu nous fais en étant ainsi bonne pour elle. Je n'ai jamais été plus disposé à toute espèce de travail. Je ne redoute pas l'avenir ; je le vaincrai. J'aurais pu faire plusieurs travaux autres que ce poëme, mais j'en ai combattu la tentation à tout propos. Sans cela, je ne serais jamais arrivé à la fin. On ne se figure pas quelle force de volonté est nécessaire pour marcher ainsi dans sa route, sans dévier.

Comment va ma chère sœur ? Je ne peux pas regarder ce beau pays sans penser que sa guérison serait ici.

Madame Bruys ne m'écrit pas. Est-elle donc mécontente de moi ? Cela me désolerait.

Adieu, ma bonne chère maman, laisse-moi espérer que ce bien qui est auprès de moi arrive jusqu'à toi. C'est ce que je souhaite à présent le plus au

monde. Je viens de lire quelques pages de Sainte-Beuve sur madame de Staël, c'est toujours le même barbouillage, que nous détestons de plus en plus.

EDGAR QUINET.

CCXIV

Bade, 30 mai 1835.

C'est au milieu d'un déménagement que je t'écris, chère maman. Je crois t'avoir dit que nous allons passer le mois de juin dans un appartement que nous avons loué dans une maison de campagne, très-près d'ici. Nous trouvons à cela plusieurs avantages, quoique nous fussions parfaitement où nous étions.

Je te plains énormément de cette désagréable situation, qui ne pouvait pas manquer de se prolonger. Mon Dieu, je sais fort bien que tu fais tout ce qu'il y a de mieux à faire. Maintenant c'est la patience qu'il faut pouvoir conserver ; que le dégoût et l'ennui ne te prennent plus à la gorge, et tout finira bien, j'espère.

Voilà mon poëme achevé. Selon mon habitude, je me détache de ce qui est fini et je regarde ailleurs.

J'ai cependant à travailler encore pour tout le mois de juin. Je m'attends à mille sortes d'attaques et je me suis endurci d'avance. Il me semble que

la chose ne me regarde plus. Je quitte avec un peu de regret cette maison. Le temps que j'y ai passé a été le plus calme et le meilleur de ma vie. Mais nous serons à merveille où nous allons. Nos lettres seront toujours adressées à Bade, comme aujourd'hui.

Adieu, ma bonne chère maman. A présent que j'ai fini ce poëme, je me retrouve l'esprit libre, comme si je n'avais rien fait. J'aurai du bonheur à recommencer autre chose.

On me dérange, et je t'écris sans suite. Minna t'écrira de Lichtenthal. Son amie Augusta y vient aussi, et nous en sommes charmés. Ne voudrais-tu pas dire à madame Bruys qu'il faudrait que Léon restât à Paris jusqu'à ce que j'y fusse aussi.

J'ai fait pour M. de Moyria[1] un petit article où il n'est question que de lui et que j'ai envoyé à Faucher pour le *Courrier*.

EDGAR QUINET.

[1] Auteur d'un poëme sur Brou. Edgar Quinet venait de publier *Des Arts de la Renaissance : l'Eglise de Brou.*

ANNÉE 1836

CCXV

A madame Quinet mère

A Charolles.

Heidelberg, 3 mars 1836.

Oui, ma chère maman, nous voilà très-heureux au pied de notre montagne, Minna au milieu de quelques amies dévouées, et moi revenu (le 8 février) de Paris ; de Paris que je n'ai jamais trouvé plus vide et plus désert quoique je n'y aie jamais vu plus de monde, et peut-être à cause de cela. J'ai été content de mes amis, au moins de ceux auxquels je donne ce nom. Les autres ne m'ont pas nui, c'est tout ce que je demande d'eux. Je m'attendais à quelque trahison de Saint-Beuve : il a été doucereux en comparaison de ce que j'imaginais.

Quoi qu'il en soit, le livre se vend et voilà l'important ; les articles de journaux me deviennent presque indifférents. Je ne crois guère ni à leurs

louanges, ni à leurs critiques; au reste je serai très-attaqué par les *Débats*, c'est chose convenue, je le sais, et vengé par le *Journal de Paris*, un pauvre vengeur! Le vieux M. Bertin lance contre moi un de ses sublimes faiseurs; ainsi prépare-toi à voir passer un de ces jours la flèche empoisonnée. Mais je doute qu'elle m'atteigne, et franchement je m'en moque.

Le traducteur d'*Ahasvérus* ne se décourage pas; il m'a écrit pour que je l'autorise à traduire aussi mes rimes. J'ai appris, il y a quelque temps, que la *Grèce moderne* avait été traduite en russe et publiée à Moscou. J'ai tant désiré voir de mes yeux la Moscowa et le Kremlin! Je voudrais bien avoir fait le voyage à la place de mon livre.

Adieu, ma bonne chère mère, écris-nous et aime Minna, qui est si parfaite! Si tes sentiments pour moi déclinent, reporte-les tous sur elle et je ne me plaindrai pas. Mais je suis bien sûr que tu m'aimes et que tu es excellente pour moi.

EDGAR QUINET.

CCXVI

Heidelberg, au *Hoernchen*, 12 avril 1836.

Bonjour, ma chère mère. Il y a un temps infini que nous n'avons aucune nouvelle de toi. Je ne sais si tu es à Charolles, à Ouilly, ou à Bourg. Pourquoi nous abandonnes-tu ainsi ? J'ai plusieurs journaux et revues à t'envoyer, quand je saurai où tu es. Nous avons ici une petite maison à la campagne, toute pour nous. Nous sommes aussi bien qu'à Lichtenthal, ce qui semblait impossible.

Je travaille depuis mon retour pour la *Revue des Deux-Mondes* avec qui je suis trop en retard. J'écris à présent toutes mes Notes sur l'Italie [1], ce qui m'amuse assez. Je vais d'abord achever ces Notes, après quoi je me remettrai à un travail de longue haleine. J'en ai plusieurs en tête.

Je suis toujours au mieux avec miss Clarke, et dans les termes d'une vraie et inébranlable amitié.

Bien loin de regretter M. Guizot, je suis charmé de sa retraite.

Je connais trop ses allures de Gascon. Un autre

[1] *Allemagne et Italie*, tome VI, *OEuvres Complètes*.

ira uniment ; on sait au moins où l'on en est, chose impossible à connaître avec ces ténébreux doctrinaires.

J'espère que tu auras eu le plaisir de voir Fénéon, ton Benjamin. Dis-moi, seras-tu un peu bien dans cette maison, près du pont ? Pour moi, je redouterais la rivière voisine. Donne-nous de bonnes nouvelles, et pense que c'est là tout ce qu'il nous faut pour être heureux.

EDGAR QUINET.

Tu fais bien de vendre mon pauvre cheval, j'y avais aussi pensé.

CCXVII

Heidelberg, le 13 mai 1836.

Tu vois, ma chère mere, comme les cadeaux ont été reçus avec bonheur; je veux aussi te remercier de ne m'avoir pas oublié. La clef de montre est charmante; tu sais depuis longtemps si j'aime cette tasse antique; enfin, nous sommes tous deux ici très-heureux et c'est toi qui en es cause.

Si on se décide à vendre Certines, cela me donnerait, j'espère, quelque avance et je pourrais alors écrire un livre à ma fantaisie et à mon choix. A présent j'hésite à me jeter dans un ouvrage de longue haleine avant d'avoir les vivres assurés pendant ce temps de travail. Je te promets d'écrire un jour et bientôt un livre comme tu l'entends; mais il faut bien se dire que, dans une vie d'homme, on ne peut pas toujours rester dans les proportions d'un roman. J'admets toutes tes réflexions pour justes et je t'en remercie.

Tout mon travail, aujourd'hui, consiste à arriver à la simplicité et à la clarté: il faut avoir traversé les divers systèmes de nos temps pour parvenir à

ce point avec maturité ; aussi je ne me repens pas d'avoir passé par une époque de nuages.

Je ne connais pas le nom de ce vieux comte qui m'a écrit sur la *Grèce* ; il était illisible. Ce n'est pas quatre-vingts, mais quatre-vingt-dix ans qu'il avait au moment de m'écrire.

Adieu, ma bonne chère mère, je te chéris de toutes mes forces.

EDGAR QUINET.

CCXVIII

Heidelberg, 6 août 1836.

Te voilà donc enfin à Charolles, ma chère mère; je suis heureux de penser que ma sœur et toi vous êtes ensemble! Malgré cela, il y a eu certainement bien des impressions et des souvenirs tristes dans ce retour. Je comprends là-dessus tout ce que tu pourrais dire. Je vois d'avance que rien ne remplacera pour toi madame Leduc. Quand se réunira-t-on? Hélas! que tout est dispersé! Les livres et ceux qui les aiment te manqueront aussi. J'ai dit à Buloz de t'envoyer les *Revues* dans lesquelles j'écris, mais peut-être tardera-t-il.

L'Allemagne, j'entends celle des livres, ne me plaît plus du tout: elle se corrompt et veut contrefaire J. Janin.

La lourde danse de ces hippopotames m'impatiente; tout ce qui charmait madame de Staël disparaît chaque jour: la frivolité française y pénètre sans aucune de ses grâces. Mais le monde tout entier est aujourd'hui passablement laid; et le bon

marché et la facilité de la vie sont dans ce pays-ci des avantages incomparables.

J'aurais à recommencer ma vie, qu'en ce qui a dépendu de moi, je ne la referais pas autrement.

Tout ce que j'ai fait, je suis charmé de l'avoir fait. Je n'ai jamais eu de regret que des choses auxquelles il m'a fallu renoncer; jamais, jamais de celles que j'ai faites. Cette manière d'être inaltérable m'a été donnée en compensation de beaucoup d'autres dispositions qui devaient me faire cruellement souffrir. Je n'ai jamais eu de demi-désirs, pas même sur les plus petites choses. Comme j'ai toujours été certain de ma volonté, aucun des résultats que son accomplissement devait entraîner ne m'a fait revenir sur ce que j'avais une fois voulu et désiré. Ou j'avais prévu ces résultats, ou ils se sont trouvés n'être rien, à côté de la satisfaction que j'ai éprouvée à accomplir ma volonté.

Bien entendu qu'il ne s'agit que du bien ou du mal que je pouvais me faire à moi-même. En un mot, je n'ai jamais connu le regret. Je réponds cela à ce que tu dis de ma nature absolue.

As-tu les *Essais* sur la littérature anglaise de M. de Châteaubriand? Il y cite des vers de *Napoléon*; je lui en aurais su plus de gré si, selon son usage, il ne convoquait le ban et l'arrière-ban de la *Jeune France*, comme autrefois dans ses *Études*

historiques. N'importe, il y eut un temps où cette citation m'aurait fait pâmer de joie. Que sont devenus les temps d'évanouissement pour un mot et un sourire?

J'écris la continuation des poëtes épiques, une description de *Waterloo* et des vers. A propos de l'Italie, j'ai été obligé de tout écrire de mémoire: mes Notes de voyage sont restées à Bourg, je pense. Les travaux rompus me sont un bon exercice, cependant je m'en dispenserais quelque temps avec plaisir.

Deux peintres ont fait chacun un recueil de gravures des scènes d'Ahasvérus. J'espère les avoir bientôt et te les envoyer. L'un des peintres est le très-fameux Ary Scheffer. Je voudrais bien avoir aussi la copie des bas-reliefs par la fille de notre auguste souverain; je te les donnerais; on me les avait promis.

Adieu, ma chère mère, écris-nous ; tes lettres sont une partie de notre bien; dis-nous que ta mélancolie n'a pas duré et que ce cruel ennemi est vaincu, au moins pour un moment. Je voudrais que tu lises cette Italie à cause de quelques lignes sur Certines qui sont au commencement.

Je connaissais Armand Carrel, et je l'ai bien regretté, car c'était un caractère, chose rare. Le parti républicain est avec lui dans le cercueil : il ressuscitera, mais il lui faut du temps!

J'avais passé avec Carrel ma dernière soirée de Paris. J'avais dîné avec lui. C'est le dernier homme que j'ai vu.

EDGAR QUINET.

CCXIX

Heidelberg, 25 septembre 1836.

J'ai bien de la peine, ma chère mère, à ne pas trouver fort sage la lettre d'affaires. Il est vrai que, dans l'éloignement où je suis, il me serait très-difficile de juger exactement de la question ; je ne puis que m'en remettre à vos lumières. Si l'acheteur dont vous parlez pouvait arriver de soixante-cinq à soixante-dix mille francs, mon avis est qu'il faudrait accepter ; mais cet avis est subordonné au tien.

Les avantages que présenterait une enchère dans notre pays ne me sont pas non plus suffisamment connus. Ne courrait-on pas le risque de subir par là de mauvais payements? C'est une observation que vous ferez naturellement vous-mêmes.

Ce qui me semble indubitable, c'est qu'il y a une foule de désavantages attachés à cette vente, si on la laisse traîner trop longtemps; il faut donc avoir le courage d'en finir.

Je tiens à conserver de l'ameublement les vieux portraits de Ligueurs, les petits tableaux, les fusils

et l'épée de mon père, ma carabine, les livres et de petits outils et ustensiles que tu choisiras toi-même.

Je voudrais savoir à combien a été portée l'estimation de la maison et du jardin. Si l'on vendait par enchère ou en divisant, ne pourrions-nous pas garder la maison ?

Ma chère mère, il m'en coûte beaucoup de dire adieu pour toujours à Certines. J'aimerais mieux que cette séparation se fît brusquement que lentement.

Les cruelles nouvelles que tu m'as données de Henri m'ont bien frappé. Je lui ai écrit ce que je sentais ; mais que peut-on dire sur un aussi grand malheur? on ne peut que le partager.

Décidément, je me suis brouillé avec le germanisme dans un article qui paraîtra le 15 octobre.

Adieu encore, ma très-bonne et très-chère mère. Voici un vent bien froid pour ton voyage ; nous pensons à toi, et nous te plaignons ; rassure-nous par une aimable lettre.

Depuis que cette lettre est commencée j'en ai reçu une nouvelle de toi, encore meilleure et plus charmante que l'autre. Je te remercie bien tendrement de ton approbation : la tienne passera oujours avant toutes les autres.

Je suis obligé de continuer ces articles sérieux

sur l'*Histoire de la Poésie*, parce que bien des gens n'estiment que le côté grave ; il faut avoir plusieurs cordes à son arc. Je réunirai plus tard ces articles en un volume, et ce sera ce que l'on appelle un travail d'érudition. Mais mon goût est comme le tien, et ce n'est qu'à mon corps défendant que j'achève d'abord cette *Histoire de la Poésie*.

Puisque l'affaire de Certines est finie, je fermerai mon cœur et je n'en parlerai plus. Chaque mot sur ce sujet serait trop amer : nous l'avons voulu, voilà la réponse à toutes les questions. Ne parlons pas de l'irrévocable. Du moins c'est là ce que je m'efforce de faire. Nous n'avons pas eu le choix ; encore une fois, il faut se taire.

Ma consolation, c'est de savoir que tes inquiétudes et tes peines, de ce côté, sont à leur terme. J'ai partagé de loin toutes tes angoisses.

Si aujourd'hui, comme je l'espère, tu es mieux, ne manque pas de me le dire.

Tous tes récits m'ont bien ému. Le départ de Certines est encore trop nouveau, je n'en puis parler !...

EDGAR QUINET.

P.-S. — Les Allemands n'ont point vu de trop mauvais œil ce que j'ai dit contre l'Allemagne. L'article a été traduit dans deux journaux et nul-

lement combattu. Ainsi ce que j'ai dit n'est que trop vrai. Le critique qui met Racine chez l'épicier est William Schlegel : il a écrit dans ce sens une brochure sur la *Phèdre*.

CCXX

Heidelberg, 28 décembre 1836.

Cette lettre, ma bonne chère mère, t'arrivera, je l'espère, au jour de l'an : elle te porte les vœux les plus ardents que j'aie jamais faits pour toi.

Ces jours me rappellent les premiers bonheurs de ma vie, et c'est à toi que je les ai dus. Cette année qui vient de finir a été plus difficile pour toi que pour nous. Tu as pris pour ta part toutes les rudes journées. La vente de Certines est pour nous une grande époque, et personne de nous n'a pu te secourir. De mon côté, pourtant, j'ai travaillé et je vois que peu à peu tout travail porte son fruit.

Ce que tu me dis du *Combat du poëte* [1] m'est bien précieux. Il est surtout impossible de mieux pénétrer mes intentions. Tu vas recevoir l'*Epopée française* qui paraît le 1er janvier. C'est la suite de cette *Histoire de la Poésie* que je réunirai plus tard en un volume. Pour moi, ce n'est que par esprit de sagesse que je poursuis ces sortes de recherches. Cela ne peut être très-brillant : j'aimerais mieux

[1] Voyez *Mélanges*, t. VI, *OEuvres Complètes*.

faire des poésies, mais pourtant ces morceaux réussissent et je continue.

Ma levée de bouclier contre l'Allemagne m'a plutôt fait des amis que des ennemis. Ce réquisitoire a été traduit deux fois. *La Gazette d'Augsbourg* a fait amende honorable à la France en cette occasion.

Enfin cette campagne n'a eu que de bons résultats.

Avant-hier j'ai passé la moitié de la journée à Mannheim avec la princesse Stéphanie de Bade, chez laquelle j'ai dîné. C'est une femme très-remarquable par le bon sens et les grâces. Elle nous avait invités à passer l'été chez elle, à la campagne, près de Fribourg. Je la crois très-piquée des négligences des fils de Louis-Philippe pour sa très-aimable, très-naturelle et très-spirituelle fille Marie. Nous sommes toujours intarissables sur nos souvenirs d'Italie.

Je crois que ce progrès que tu reconnais en moi vient beaucoup de l'équilibre et du repos de mon cœur. Ni pour le caractère, ni pour le talent, il ne faut pas souffrir outre mesure.

Voici la nuit qui arrive, et pourtant je voudrais bien écrire à ma sœur. Remercie-la de sa sympathie pour le *Poëte combattant*.

Il me semble hors nature d'être séparés dans les premières heures de l'année. Jouissez bien l'une de l'autre, mes très-chères, et pensez à

moi tel que vous m'aimiez autrefois. Ah! les années m'ont bien peu changé : je vous ai aimées, je vous aime, et je vous aimerai.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1837

CCXXI

A madame Quinet mère

à Charolles.

Heidelberg, 6 mars 1837.

Bonjour, ma chère maman ; ta lettre était bien aimable et je t'en remercie de toute mon âme. La grippe m'a laissé très-bête ; je souhaite fort que vous n'ayez pas cette ridicule affection. Nous voilà pourtant parfaitement rétablis, à l'intelligence près qui laisse encore, de mon côté, fort à désirer.

J'ai reçu ces jours derniers le journal nouveau le *Monde*, de M. de Lamennais, qui me presse beaucoup de coopérer à son radicalisme. La vérité est que le discours que je viens de lire de M. de Lamartine, sur le jury de Strasbourg, est bien fait pour raviver et réveiller en moi la fureur politique. Rien à mon gré, n'est plus plat que ce discours

social. J'aurais bien envie de t'envoyer l'immense lettre que je viens de recevoir de Francisque Corcelles : elle est charmante comme toutes les siennes et t'amuserait certainement. Il conclut pour ce qu'il appelle une *démocratie aristocratique.* Cela ressemble bien à la *monarchie républicaine* de son illustre aïeul. De tout cela, je conclus à mon tour que la France est aujourd'hui une effroyable Babel, et que bien fin serait le prophète qui devinerait au juste comment cela finira. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le reste du monde n'est pas *sur les roses*, et que l'Allemagne, par exemple, s'aplatit et s'affaisse chaque jour. J'en serais rudement dégoûté, si ce n'était ma chère Minna. Et puis où aller, dans notre position de fortune ?

Vous direz peut-être : Charolles, et je suis assez tenté de le croire tant que vous y serez toutes deux.

En *dernière analyse*, comme disait mon grand-père, je fuis de plus en plus l'esprit tudesque.

Comme agrément, vous savez ce qu'il est; comme utilité sociale, il mène droit à Metternich. Voilà de quoi je me suis aperçu à temps. Adieu, ma chère et très-chère mère. Un autre jour je t'écrirai mieux.

EDGAR QUINET.

CCXXII

Heidelberg, 7 avril 1837.

Ta lettre nous a consternés, ma bonne et chère mère ; j'avais une foule de mauvais pressentiments qui se sont trouvés bien réalisés. Ton accablement d'esprit surtout me fait peur, mais je l'ai ressenti aussi un moment pour ma part, c'est l'effet de la grippe. L'idée de nous réunir à Paris me paraît excellente. J'ai le projet d'y aller dès que j'aurai un livre à publier, c'est-à-dire vers le milieu de l'automne. Je verrai alors de mes yeux ce qui est praticable. Cette réunion à Paris me semble tout à fait dans notre destinée. Assurément Heidelberg vaut mieux qu'un carrefour de procureurs, mais pourtant je ne peux pas songer à y rester. La *Revue des Deux-Mondes*, le *Monde* de M. de Lamennais sont à mes ordres, si je le voulais ; enfin cette suppléance de M. Fauriel dépend aussi à peu près de moi : la question est de savoir jusqu'à quel point tout cela peut se concilier. C'est ce que je verrai de près sur les lieux. Je vais pendant quelque temps me taire dans la *Revue*, jusqu'à ce que

j'aie achevé un ouvrage déjà commencé. Cela pourra me prendre cinq à six mois.

Adieu, ma bonne mère.

EDGAR QUINET.

On nous annonce la visite de MM. Berger et de Marmier.

CXXIII

Heidelberg, avril 1837.

Minna t'a raconté ma liaison avec le général Dembinski. Ces âmes fortes m'attirent; il m'a promis de revenir au mois de juillet, et nous devons un jour, tôt ou tard, écrire ensemble quelque chose sur la Pologne. C'est un héros, qui eût pu sauver le pays. Relis, si tu en as l'occasion, tout ce qui le concerne, et surtout sa retraite de Lithuanie, que je sais, Dieu merci, par cœur. Il a au plus haut point le génie de son art et une fièvre de gloire qu'ont seuls connue les jeunes généraux de la Révolution française. Il est parti hier matin et va me manquer beaucoup. J'ai sa Campagne écrite par lui-même; je te la donnerai quand je pourrai.

Après trois semaines de stupidité, à la suite de la grippe, je suis sur pieds, corps et âme.

Je ne me lasse point de chercher la clarté et la lumière. Dans quelles ténèbres j'ai vécu, et de quelles nébuleuses j'ai marché entouré! Je cherche le terrain solide et j'abandonne les nuages. Toutes les lettres que je reçois sont pleines de ce change-

ment, qui n'a échappé à personne. C'est depuis mon voyage en Grèce que j'ai eu le goût de la lumière, mais je ne savais où la trouver. La vérité est qu'on ne se développe pas en un jour.

Pourquoi vivre, si la vie ne devait vous rien apprendre? Je ne suis point encore où je veux arriver, mais je n'en suis pas loin.

D'ailleurs je n'ai jamais eu plus de courage qu'aujourd'hui. Les difficultés ne m'effraient pas et surtout ne me lassent pas : c'est de cela que je vis.

Tu as vu dans les journaux la mort de M. Baudot. Voici une lettre pour Oscar, dont je ne sais pas l'adresse. Il s'agit de la publication des *Mémoires* de M. Baudot, dont j'ai promis de me charger[1]. Mais ces enfants de la Montagne ne les auront-ils pas brûlés déjà? Nous verrons ce qu'ils répondront. Adieu, ma chère mère, je désire passionnément avoir de bonnes nouvelles de vous.

EDGAR QUINET.

1 *Mémoires inédits* du conventionnel Baudot, légués à Edgar Quinet. Voyez *la Révolution*, fin du livre XX et ch. II du livre XXI.

CCXXIV

Heidelberg, juillet 1837.

Où es-tu, ma chère maman? Je pense que tes voyages sont finis et que tu es auprès de ma sœur. Nous avons eu ici des fêtes et j'en ai écrit à Dargaud en le priant de te renvoyer ma lettre. Je suis très-occupé d'un nouvel ouvrage d'imagination, et pour la première fois de ma vie je suis content de moi.

Il s'agit de toucher au fond de la vie humaine, d'être à la fois correct et audacieux, classique dans la forme et très-neuf dans les idées et les sentiments, clair surtout; il s'agit d'enfermer tout un monde dans un cercle lumineux. Il faut se proposer toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, pour en atteindre quelques-unes. Mon sujet est par lui-même fort beau; il est d'ailleurs très-religieux. Jamais je n'ai écrit avec plus de facilité; mais je ne publierai pas, que je ne sois content de chaque mot. Il ne faut pas qu'il reste un mot qui n'appartienne pas à la saine langue. Je me sens, avec une félicité intérieure, ramené à ces pensées; je

fais ma paix avec le ciel, sans la moindre ombre de mysticisme. Je dis adieu à la littérature du désespoir.

Jusqu'à présent le besoin de lutter m'occupait presque tout entier ; je luttais avec tout, avec la langue, avec l'art, avec la tradition, avec moi-même. Aujourd'hui pour la première fois je vis d'harmonie au lieu de vivre de combats et je suis heureux dans mes pensées. Il est possible que cet état nouveau tienne principalement à mon sujet ; je crois aussi avoir quelque part à ce changement, et que cet état survivra à la crise poétique. Autant *Ahasvérus* poussait au désespoir, autant son successeur doit ramener la céleste paix. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici encore d'étranges et divines douleurs, mais elles conduisent à l'immuable repos, elles finissent par là, différence bien grande. Je passe de l'héroïsme et de la lutte contre l'impossible au sentiment de la providence, du démon à l'archange, d'*Ahasvérus* à..... (permets-moi de ne pas dire le nom, qui est d'ailleurs fort beau et qui vous crève les yeux). Il ne faut pas s'attendre à du roman, mais aux graves pensées qu'inspirent les émotions religieuses. C'est la lutte de Dieu et de l'homme : tout n'est-il pas contenu là-dedans ? Je veux pouvoir relire cela dans toutes les dispositions de ma vie et y puiser sans cesse l'immortelle espérance. Arrive ensuite ce que pourra. Plus tard, je passerai au

roman et, l'âge survenant, à l'histoire, à la philosophie, à la prose. Pendant que j'ai du sang dans les veines, je m'attache à la poésie. Je pourrai toujours revenir à la prose quand je voudrai ; et la philosophie sera mes *Invalides*.

Malgré toute ma religion, je pressens pourtant que le Pape me mettra à l'index ; mais j'imagine qu'il s'y mettra bientôt lui-même.

J'ai relu dans ces derniers mois presque tous les classiques grecs et annoté et commenté tout ce qui a quelque importance dans la langue française du dix-septième et du dix-huitième siècle. Mes yeux s'ouvrent peu à peu et j'aperçois une lumière inconnue. Pourquoi vivre si ce n'est pour se développer soi-même ?

Tes projets de Paris sont trop conformes à tout ce que je désire, pour que je ne les trouve pas excellents. Mon œuvre achevée, je profiterai de l'occasion pour aller voir comment ils peuvent se réaliser. Adieu, ma chère mère, je t'aime comme je peux aimer.

EDGAR QUINET.

J'ai reçu ces jours-ci une charmante petite contrefaçon de *Napoléon* faite en Belgique.

CCXXV

Heidelberg, 1er août 1837.

Il avait été décidé entre nous, ma chère maman, que je t'écrirais pendant mon voyage, et je suis le grand coupable qu'il faut seul condamner. La vie errante, le besoin de tout voir, l'agitation de la route, enfin le poëte Uhland et la Forêt-Noire, voilà mes seules excuses que je te donne pour ce qu'elles valent.

J'avais terminé à peu près mon ouvrage ; avant de le revoir et de le corriger, j'ai voulu me donner une dizaine de jours de vacances. Mardi, il y a de cela précisément deux semaines, je suis parti pour Stuttgard, qui est à trente lieues d'ici. J'y suis arrivé le soir même; j'ai été reçu à merveille par un poëte de l'ancienne espèce, G. Schwab, excellent homme, très-célèbre dans ce pays et qui vaut encore mieux que sa renommée. Il m'a fait connaître à table, selon l'usage, la fleur des esprits du Wurtemberg, qui passe bien à tort pour être la Béotie de l'Allemagne, car c'est là que Schiller est né.

L'atelier très-fameux du sculpteur Danecker m'a

rappelé mes belles journées d'Italie. Ce qui ne m'a pas moins charmé a été la vue du sculpteur lui-même, aimable vieillard de quatre-vingts ans, dont le génie radote par moment, qui aime ses statues comme ses enfants, et qui achève aujourd'hui, avec ses mains octogénaires, un marbre qu'il a ébauché à dix-sept ans.

Croirais-tu qu'il a oublié le nom de Napoléon [1], dont il voulait me parler? il ne put jamais le retrouver.

De Stuttgard, j'allai à Tubingue, qui n'a pas une beaucoup plus brillante apparence que Charolles. Avec cela, ce petit coin renferme une université, plusieurs hommes éminents et entr'autres Uhland, le plus grand poëte qui reste à l'Allemagne.

Il a l'air d'un professeur ; mais sur cette figure grave et sillonnée on voit un charmant sourire qui m'a rappelé celui de l'excellent et séduisant Manzoni. Il va sans dire qu'il y a entre l'Allemand et l'Italien la différence de la gaucherie tudesque du savant à la grâce enchanteresse du grand seigneur milanais.

Je demandai à Uhland pourquoi il ne composait plus de poésies ? Il me répondit avec la modestie d'un autre temps qu'il ne se sentait plus de l'inspiration et qu'il croyait inutile de la provoquer. J'aurais pu lui répondre qu'il est bien des gens de

[1] Voyez *Esprit Nouveau*, p. 279. Dentu éditeur, 1875.

notre connaissance que cette raison n'arrête nullement.

Au bout d'une heure, je le quittai, charmé de lui ; il m'a promis de venir me voir bientôt, et comme sa maison de Tubingue a vue sur le Neckar, qui passe à sa porte, en regardant de ma fenêtre la rivière, je pense naturellement à lui.

De Tubingue je fis une longue tournée dans la Forêt-Noire, qui n'est pas du tout un bois ténébreux, comme tu pourrais le croire, mais un beau et riche pays de montagnes mêlé seulement de hautes futaies de sapins. La vallée de la Mourgue est surtout très-célèbre. Je la trouvai encore au-dessus de sa renommée. Le temps, qui avait été très-pluvieux, s'éclaircit et je pus suivre la rivière à pied pendant la plus belle partie de son cours jusqu'à Gernsbach, à deux lieues de Bade. Cela me rappelle mon premier et divin voyage à pied autour du lac de Genève.

Enfin, je revis Bade et ces deux charmantes maisons que nous avons habitées. Je passai là deux jours au milieu des principaux fashionables du faubourg Saint-Germain, qui pourtant ne me gâtèrent point ces forêts. Le neuvième jour après mon départ, je rentrai comme il avait été convenu entre nous, à Heidelberg. Et ce qu'il faut noter de cette excursion, c'est que notre gîte me parut plus aimable encore au retour d'un voyage qui pourtant

ne m'avait laissé que d'heureuses et douces impressions.

Je retrouvai en arrivant madame Arconati, que j'avais vue une seule fois avant mon départ, car elle arrivait tout nouvellement d'Italie.

Madame Arconati est l'amie intime de miss Clarke, et très-liée aussi avec Manzoni. Son mari est aussi aimable qu'elle, c'est-à-dire qu'il l'est extrêmement. Ils appartiennent à l'une des plus grandes et des plus riches familles d'Italie ; avec cela, ils sont d'une simplicité parfaite. Ces Italiens ne sont jamais médiocres ni dans le bien, ni dans le mal. M. Arconati est proscrit depuis quatorze ans. On ne peut avoir une plus noble manière de supporter l'exil. Nous les avons eus déjà deux fois chez nous, ils nous seront d'une immense ressource de société et d'amitié. Madame Arconati, toute bonne Italienne qu'elle est, a des cheveux blonds et l'air anglais, mais avec un mélange de grâce incomparable. M. Arconati est petit et d'une véritable descendance romaine. Je m'entends à merveille avec eux. Le Neckar seulement nous sépare et nous pouvons nous voir de nos fenêtres. Le ciel nous a envoyé ces charmants voisins.

Ils ont avec eux, en qualité d'ami, un des écrivains les plus distingués de l'Italie, proscrit aussi, M. Berchet, dont le nom est français, dont j'avais beaucoup entendu parler en Lombardie, et qui est tout à fait

digne de ses hôtes. Il rédigeait le *Conciliateur* avec Silvio Pellico. Je ne sais comment il échappa au Spielberg. Tant le poëte que ses hôtes, c'est une bonne fortune de les avoir si près de nous.

Il faudrait un trop long discours pour expliquer le sujet du poëme que je viens de finir et que je corrige. Je crains que sur le titre seulement tu n'en prennes une idée inexacte. Voilà ma seule raison pour en avoir fait un mystère. Je suis sûr que tu éprouveras un grand désappointement en sachant qu'il s'agit d'un Prométhée dont le vautour déchire le cœur.

Ce qu'il y a de vrai cependant, c'est que j'ai trouvé dans l'histoire de ce Titan une place pour toutes les principales souffrances, angoisses, espérances, chimères de ma propre vie. Je veux que ce soit là ce combat que chacun porte en soi, car chaque homme a son propre Caucase.

De plus, toutes les pensées religieuses qui travaillent notre temps, les doutes, les révoltes, la lutte avec le Dieu invisible, entrent dans ce sujet. Je te prie en grâce de ne porter d'avance aucun jugement sur la manière dont je l'ai traité, car c'est là ce que je voulais éviter en taisant ce nom qui, je le crains, t'effarouchera et te glacera.

Je ne le dis qu'à *toi;* garde-moi le secret. J'étais las des truands du moyen âge que l'on a tant pro-

digués. Les beaux modèles grecs m'ont ravi en quittant ces difformités. Te rappelles-tu ce que tu me disais de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère ? Voilà les impressions dans lesquelles je me suis arrêté depuis cet hiver : après les monstres, j'ai visité les dieux.

Vers le mois d'octobre, j'aurai fini entièrement ; je pense que je te mènerai ma chère Minna.

Je vous quitterai pour aller livrer ma bataille à Paris ; je verrai l'état des choses, je jugerai de ce qu'il y a à faire pour s'y s'établir. En un mot, ce voyage est indispensable, quel que soit l'avenir.

Adieu, ma bonne et chère maman, puisse cette lettre te donner une minute de contentement, c'est tout ce que je désire. Je vois que l'avenir n'est jamais si difficile qu'on se l'imagine. En approchant, les obstacles diminuent, et à la fin on les traverse tant bien que mal. On laisse un peu de sa laine aux buissons, mais on n'y reste pas empêtré. C'est là la grande affaire.

On dit que les poëtes sont des gens d'illusion. Je trouve que rien n'est plus faux : plus on a d'imagination, plus on approche de la vérité. Il n'y a que l'imagination naissante qui se plaise aux fantômes. Quant à moi, je ne renie pas une seule de mes illusions passées, je les ai toutes trouvées vraies, excepté peut-être mon infatuation de Cousin. Là, il faut le confesser, je suis tombé dans le

piége, mais pas plus de six mois. Sous le héros, j'ai entrevu de bonne heure l'arlequin. Pourtant, ça a été une erreur ; il fallait voir cela du premier coup d'œil. Mais il avait le jeu fin ! Bien d'autres s'y sont trompés et sont morts dans l'erreur.

Adieu, tes lettres sont charmantes. Dargaud m'écrit que tu es plus spirituelle que jamais, cela va sans dire.

Nous avons eu dans ces derniers temps un plaisir tout nouveau pour moi : ça a été d'entendre la magnifique musique d'orgue du fameux Sébastien Bach.

EDGAR QUINET.

CCXXVI

Heidelberg, 18 octobre 1837.

Nous sommes décidés à partir, ma chère mère, dès que tes lettres seront arrivées et nos préparatifs terminés, c'est-à-dire dans les premiers jours de novembre. C'est un de ces temps où il faut se rapprocher et se revoir. Mon intention était de te laisser ma chère Minna et de repartir promptement pour aller publier mon volume que je te dédie [1].

La maladie de ma sœur, et une lettre par laquelle elle me prie de l'accompagner à Nice, paraissent devoir changer ces résolutions. Je suis certainement très-décidé à faire pour ma sœur tout ce qu'elle désirera ; si elle voulait, Minna pourrait l'accompagner d'abord, et moi j'irais la rejoindre et la reprendre aussi vite que mes affaires me le permettraient. Je crois que, par ses parfaits sentiments et par son heureux naturel, Minna ne peut que vous faire du bien. Ma sœur trouverait en elle une amie entièrement dévouée. Écris-moi donc sur-

[1] Prométhée.

le-champ et dis-moi si tu désires que nous partions tous deux.

Enfin, comptez sur nous, mes chères amies.

EDGAR QUINET.

CCXXVII

A madame Quinet mère[1]

A Nice.

Paris, 22 novembre 1837. Hôtel d'Angleterre, rue des Colombiers.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit, mes bonnes chères amies ? Je pense que vous avez les mêmes raisons que moi et que le voyage en est la cause. Trois heures après vous avoir dit adieu, j'étais dans la malle-poste. Le 16 j'arrivai ici, à cinq heures du matin ; je suis descendu à mon ancien hôtel d'Angleterre. Pendant le chemin j'ai bien souffert pour vous, surtout pour ma sœur, de ce vent froid qui a commencé à souffler dès que vous êtes parties.

Me voilà établi ; presque toutes mes visites sont faites, nous commençons dès demain l'impression de *Prométhée*. Il sera publié par l'éditeur d'*Ahasvérus*. Nous comptons en avoir fini très-vite. Je jette là un terrible défi à cette société et je n'espère guère un succès immédiat.

[1] Madame Quinet mère passa l'hiver de 1837 à 1838 à Nice, avec sa fille et sa belle-fille.

Jamais les esprits n'ont été plus abattus et plus languissants qu'aujourd'hui. Quelle masse inerte et sordide ! Comment atteindre la pensée de ces gens ? Enfin quelques âmes encore vivantes dans ce désert m'entendront peut-être, et je mets ma force dans l'avenir ; arrive ce que pourra ! Je parle à des sourds et à des aveugles, mais je le sais d'avance. Chacun se tient casematé dans son petit coin, ne voit personne et médit du genre humain. Voilà dans quel état j'ai trouvé tous mes amis. Deux hommes sont restés à leur poste et conformes à eux-mêmes : M. de Lamennais, la plume à la main, et mon pauvre général Dembinski, qui se débat et se ronge dans l'oisiveté comme un lion dans sa cage. Fauriel est vieilli et glacé par l'Institut. Pourtant il est toujours prêt à m'obliger, si je le demandais. J'ai été très-content de Michelet. Le reste me semble cruellement vide.

Je suis bien décidé à ne pas me laisser glacer par l'âge, par cette société moribonde : je me fais le cœur d'airain, ils ne mordront pas sur moi. C'est pour vous que je garde ma tendresse et mon âme. J'observe tout ce monde, je le vois sans m'étonner ni m'indigner vainement, je ne le crains pas ; je sens ma position, à son égard, très-bonne.

Miss Clarke est restée ou est devenue une amie fidèle, une espèce de parente. Avant-hier, j'ai dîné chez madame de V.... bonne personne au fond,

mais pincée et mignarde. Lerminier y était ; joyeux camarade, mais l'égoïsme même.

Mon cher Francisque Corcelles, que j'ai retrouvé aussi, est bien différent. C'est la droiture même. Mais quelle impossibilité d'agir dans un sens ou dans un autre ! Magnin est dans la grande bibliothèque royale. Assurément il est né homme d'esprit et d'assez de cœur, mais le voilà terriblement rata tiné. Vous voyez que Paris me produit le même effet qu'à vous Charolles. La plupart des hommes dont je parle n'ont remplacé par rien la jeunesse qui s'en va. Léon Faucher se dit mon ami dévoué, à toute épreuve ; il paraît heureux avec sa jolie petite femme polonaise. Il est fâcheux que cette vie de journaliste le dévoue à des illusions d'amour-propre sans bornes. Je ne tarirais pas si je voulais parler de la déchéance ; elle est dans l'air qu'on respire : la vie morale est perdue.

Sans nul doute cet état passera ; mais je vous dis ce qui est aujourd'hui. D'ailleurs je n'éprouve de cette nullité aucune amertume trop grande ; de loin, je prévoyais tout ce que je touche à présent.

Dites-moi vite où vous êtes. Mon Dieu, que mon cœur vous suit !

Je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

EDGAR QUINET.

CCXXVIII

Paris, novembre 1837.

Mes chères amies, *Prométhée* s'imprime; la première partie est déjà fort avancée. On a été retardé quelques jours parce qu'on a voulu y employer des caractères tous beaux et qui n'étaient pas encore fondus. Samedi dernier, j'ai fait, après en avoir été fort prié, une lecture de la troisième partie de notre cher Titan, chez madame Récamier. Elle était étendue à ma droite sur un canapé, toujours belle et parée, mais ne pouvant plus parler que du bout des lèvres. Au coin de la cheminée, M. de Chateaubriand, autre débris non moins magnifique; une nièce de madame Récamier, et les deux intimes, Ballanche et Ampère, y étaient aussi. De plus, il y avait un autre personnage qui semblait là, entre ces belles ruines, comme les nains noirs dans les tableaux de Rubens. D'une société aussi noblement composée, je m'attendais bien à des galanteries qui, en effet, ne m'ont pas manqué. La seule chose qui m'ait touché a été d'apprendre, depuis, que M. de Chateau-

briand a dit en mon absence qu'il est convaincu que ce *Prométhée* est le meilleur de mes ouvrages. Madame Récamier a paru suffisamment saisie, édifiée, et le lecteur a dû se retirer satisfait d'encens et de fumée. Miss Clarke avait été écartée du conciliabule, vu son attitude capricieuse et fantasque qui dérange toute harmonie.

Du reste, jamais le monde n'a été plus froid, plus morne et plus aride. Les trompettes du jugement dernier auraient de la peine à réveiller ce public. Je sais que je frappe sur un mort ; je le sais et ne m'en afflige nullement, pour mon compte. A la fin, les hommes, c'est-à-dire les livres seront jugés, et les boucs seront séparés des brebis, au nombre desquelles je me range hardiment.

Combien je vous ai regrettées, mes chères amies, mardi dernier, à la cérémonie funèbre du général Damrémont ! Quelle belle et grande musique funèbre ! Toi, ma chère Minna, tu aurais pensé à la fête dans le château d'Heidelberg. J'étais placé sous le dôme et très-près du sarcophage ; je n'ai pas perdu un son, ni un effet. C'est jusqu'à présent le seul plaisir véritable que j'aie trouvé ici.

Le sculpteur David veut faire pour vous mon portrait en bronze.

Il y a quelques jours, j'ai reçu la visite du beau-frère de madame Arconati : il m'apportait une

aimable lettre d'elle, toute pleine de bons sentiments et d'espérance de nous revoir.

Sa sœur, que l'on dit sa parfaite image, est ici, je ne l'ai point encore vue. Madame A.... vous reste bien fidèle et beaucoup plus qu'à ses augustes princesses, dont elle me paraît de plus en plus dégoûtée. Aussi, avec ses idées d'indépendance, que peut-elle faire dans cette galère ?

J'ai vu pour la seconde fois madame de V..., j'en ai été plus content. Au premier coup d'œil, ces jeunes femmes ne sont que maniérées et minaudières ; mais elles trouvent moyen de cacher quelquefois de solides qualités sous des passions *papillonnes*, comme disait Fourier.

Miss Clarke est certainement une bonne et sincère amie, mais que de petits préjugés ! Elle figurerait à merveille dans un conte fantastique de Hoffmann. La voilà, pour le moment, éperdument amoureuse d'un petit affreux chat noir, qu'elle embrasse toute la journée sur la bouche, dans son salon, en s'écriant chaque fois : Adorable créature, va !...

La princesse Belgiojoso est encore à Versailles, je ne l'ai point vue.

Cette société, quelle qu'elle soit, ne peut presque plus me faire souffrir. Je lui ai du moins ôté tout droit sur mon cœur. Je la regarde, je l'observe, mais mon âme n'y est plus attachée par des liens formés de sang et de pleurs, comme autrefois. Si

vous pouviez savoir combien la vie ici est artificielle et combien les vrais sentiments y tiennent peu de place ! Ils sont heureux ainsi ! Tant mieux pour eux. Mais nous, qui ne leur ressemblons pas, gardons éternellement la folie de l'amour.

Adieu, ce que je vois ici ne vaut pas les flots de votre mer de Nice. Que faites-vous toute la journée ? Respirer et regarder la mer : c'est l'occupation des dieux.

EDGAR QUINET.

CCXXIX

Paris, 23 décembre 1837.

Bonjour, ma bonne et parfaite mère. Que je suis désolé que vous ne m'ayez pas raconté plus tôt l'histoire de la bourse perdue à Saint-Marcellin. Ma pauvre Minna a vécu, je pense, dans une perpétuelle affliction. La vue de la mer lui a été gâtée, c'est là mon seul et unique regret; je vais lui envoyer une lettre de change par l'un des premiers courriers. Dis-lui que je n'éprouve de cette perte d'argent en elle-même pas le moindre chagrin. Dis-lui que je la supplie de ne plus songer à sa mésaventure. Tout ce que je lui demande, ainsi qu'à ma sœur, c'est d'être heureuses et sereines.

Ma chère mère, tu me crois beaucoup plus affligé que je ne le suis de l'aspect de dissolution qui se trouve ici en toutes choses. J'observe cet état sans me laisser du tout atteindre par le marasme public. Pour ce qui me regarde, ce temps d'imbécillité politique n'est pas si contraire qu'il semble aux œuvres de pure imagination. Les passions sont mortes, l'esprit, dans une certaine sphère, n'en a

que plus de liberté. Ainsi ne m'épargne plus, comme tu viens de faire.

Prométhée est déjà annoncé dans les journaux; il dépendrait de moi de marcher plus vite, mais je corrige avec beaucoup de soin. Je dois dire que tous ceux qui en connaissent quelque chose en sont très-sérieusement contents.

Jeudi dernier, j'ai fait la connaissance du fameux poëte polonais Mickiewicz. On ne peut pas avoir l'air plus gracieux et plus sauvage à la fois. Il est bien remarquable par l'élévation, morale surtout, à ce qu'il me semble. Je le crois un peu mystique, mais du mysticisme qui convient à une belle et grande nature. Il a l'air jeune et parfaitement naturel, ce qui, dans ce temps-ci, n'est pas la règle. Nous devons nous revoir souvent. Il est irrité contre la France. Mais, bon Dieu! en ce moment quel Polonais ne le serait pas ?

Tu sais que je me croyais brouillé avec Henri Heine: point du tout. Hier il est entré chez moi avec son sourire judaïque le plus doucereux : « On dit que vous êtes furieux contre moi? — Oh! cela est vrai, dit-il en riant; mais je viens vous demander un service. »

Le service consiste à relire une traduction d'une partie de ses poésies. Mickiewicz et Heine, voilà certainement deux antipodes les plus distants l'un de l'autre: c'est l'ange et le démon.

Il y a quelques jours, j'ai vu chez madame Récamier M. de Mulinen, qui m'a infiniment (c'est le mot) invité à ses soirées diplomatiques. Depuis lors, j'ai appris qu'il vient d'être révoqué de son poste d'ambassadeur. Il perd du coup soixante mille francs de rente, et reste avec Reboul sur les bras : voilà qui est un peu plus sérieux que la bourse de Saint-Marcellin.

Il n'est pas de voyage où il n'arrive quelque chose de semblable. Le même accident m'advint autrefois, en allant en Morée, et je ne m'en suis pas affligé plus que je ne veux que vous vous en affligiez aujourd'hui.

M. de Lamartine est arrivé avec un redoublement de diplomatie, je ne l'ai pas encore vu.

N'ayez aucune agitation sur ce qui me concerne, ma situation est aussi bonne que je puis le désirer.

Adieu, mes toutes belles et toutes bonnes. Cette lettre vous arrivera aux approches du jour de l'an. Je vous souhaite la *bonne année*. Elle sera certainement bonne. Amusez-vous, réjouissez-vous.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1838

CCXXX

A madame Quinet mère

A Nice.

Paris, le 14 janvier 1838.

Ma bonne et chère mère, je pense bien sérieuse-
ment à vous, depuis ce froid menaçant du 10 jan-
vier ; avez-vous pris vos précautions pour vous
en garantir ? Pourquoi m'écris-tu de si infiniment
petites lettres ? J'espère t'envoyer *Prométhée* dans
es premiers jours de février. Mes épreuves sont
revues par Fauriel, Planche et Michelet ; je ne
veux rien négliger pour que ce soit là un ouvrage
digne de toi. Quant au volume de fragments réunis,
ls seront certainement revus de fond en comble.

Augustine a fait ces jours-ci une visite à sa
ousine, qui prétend être désespérée de ne pouvoir
à lui rendre : le résultat de cette sentimentale
tiquette a été de causer une peine affreuse à la

pauvre Augustine. Il faut convenir que la princesse Belgiojoso entend autrement ses devoirs du monde. Un de ses amis politiques, réfugié comme elle, lui déclara, l'année dernière, qu'il était amoureux de sa femme de chambre. Elle lui dit qu'i eût à y penser de nouveau. Sur la réponse de l'amant que ses réflexions étaient faites depuis longtemps, elle lui répliqua : Eh bien, épousez-la !

Le mariage se fit en effet. La princesse a dans sa maison les deux mariés et elle est venue à bou d'imposer à tout le monde sa propre femme de chambre, qui depuis ce temps dîne à sa table e ne quitte plus son salon. N'y a-t-il pas là quelqu courage?

Adieu, ma bonne et parfaite mère. Je pense vous sans relâche. Puissiez-vous échapper à c froid qui me gèle les mains. Je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur et je te remercie de t bonté charmante pour ma bonne Minna.

EDGAR QUINET.

CCXXXI

Paris, janvier 1838.

Il y a trop longtemps que je ne vous ai écrit, mes chères amies, et pourtant je pense sans cesse à vous. Ne croyez pas que je m'amuse beaucoup ; il ne tiendrait qu'à moi d'avoir le cœur très-triste, si je ne prenais cette société pour ce qu'elle est. Je continue à la regarder, en m'efforçant de retenir mes colères et mes antipathies. C'est vous, mes amies, qui m'avez rendu possible l'état de tranquillité dans lequel je continue jusqu'à présent à me maintenir. Cette semaine-ci, j'ai assisté plusieurs fois aux séances de la Chambre des députés. J'y ai trouvé beaucoup de prétentions et point de passions sincères. L'ambition personnelle de M. Thiers est la seule chose qui m'ait causé quelque émotion. Au moins était-ce là un sentiment véritable.

La fameuse soirée de la princesse Belgiojoso a été ce que l'on attendait. Il y avait six cents personnes. Mais la *principessa* était décidément la plus belle. Puisque vous m'interrogez sur son costume, sachez qu'elle avait une robe de velours à queue,

et sur la tête un petit béret de velours. J'ai bien remarqué cela à cause de vous. Tout ce qu'il y a de plus fashionable à Paris était dans son cortége. Du reste, c'était une foule qui se coudoyait et roulait sur elle-même. Il n'y avait d'autre plaisir que de se regarder les uns les autres. C'est dans ce brouhaha que j'ai vu madame Guiccioli, que Byron et Léon Bruys, son successeur légitime, ont suffisamment célébrée. Quoique ce souvenir de Léon Bruys fît sur moi l'effet d'un coup de poing reçu sur la tête au milieu d'un concert de Beethoven, et quoique l'on m'eût dit beaucoup de mal de la dame, je n'ai pu m'empêcher de la trouver fort belle. C'est une tête de statue, blonde, avec de belles boucles tombantes, les yeux bleus, les traits grands. Le côté fâcheux est la taille, qui est trop petite et trop ramassée, quoique très-souple et très-abandonnée. On voulait me présenter à elle. J'ai mieux aimé la bien regarder à mon aise. Quant à ma chère miss, comme vous l'appelez, je dois avouer qu'elle faisait une triste figure, quoique très-aimée et très-considérée des gens réfléchis. Je crois fortement qu'elle avait une robe de soie brune, avec ses cheveux crépus et embrouillés à l'ordinaire. Elle est heureuse de ne pas se douter de sa figure : elle se glisse, elle court, elle s'arrête, elle s'expose au milieu des charmantes têtes dont les salles sont pleines, avec

un repos de conscience et une imperturbable assurance; elle n'en aurait pas davantage quand elle aurait la tête de Vénus en personne. A peine si j'osais pour ma part la regarder; mais, Dieu merci, elle ne s'aperçoit de rien.

La fête se donnait le samedi; madame Belgiojoso me pria à dîner pour le mardi suivant, et ce jour-là on fut presque seul. Après dîner, madame Belgiojoso et sa sœur firent une délicieuse musique avec cinq ou six artistes. On joua des morceaux de Schubert. Dieu sait si j'eus là l'occasion de penser à ma chère et bonne et éternellement aimée Minna, dont tout le monde, d'ailleurs, me parle en tous lieux.

Le *comédien* était là; il vint à moi et me prit la main avec une effusion de tendresse intarissable. Quel Tartufe!

Mon ami X..... est arrivé; je l'ai déjà vu deux ou trois fois; il apporte une traduction de psaumes sur laquelle j'ai voulu lui faire quelques humbles observations; mais il est si parfaitement convaincu que c'est là un chef-d'œuvre sans tache, que ce serait folie que de revenir là-dessus. Il a la même manie que ma chère miss; aussi veux-je les associer. Du reste, je suis très-charmé de le voir, de l'avoir; son cœur et son esprit surtout sont dans d'aimables proportions.

De tout ce que je vous raconte, concluez, mes

chères amies, que rien ne me plaît que vous, que tout ce que je vois est aride et dépouillé auprès de nos douces heures passées ensemble.

Je crois fermement que je pourrai vous envoyer mon *Prométhée;* mes amis en sont aussi contents que vous. L'impression, qui a été retardée quelque peu par le jour de l'an, avance maintenant. Ma préface paraîtra dans le premier numéro de la *Revue des Deux-Mondes.*

Le livre sera publié au commencement de février.

Un de mes amis, que j'estime beaucoup et qui me convient, Pierre Leroux, fondateur de l'ancien journal le *Globe*, se décide à aller passer cette année à Heidelberg. Je l'y retrouverai ; il sera pour moi d'une grande ressource, et même un de ses adeptes en philosophie l'y suivra.

Dans l'*Album*, de l'Ain, on a fait une lithographie de notre pauvre maison de Certines.

Je vous écris par un froid de 15 degrés. Tout gèle dans les appartements. Heureusement pour moi j'ai un poêle et un tapis dans ma chambre.

J'ai profité des derniers bons jours pour faire une course à Versailles. C'est un pêle-mêle de mauvais tableaux dont l'effet général est néanmoins frappant. Le temps m'a manqué pour voir la salle des portraits qui est la plus intéressante.

Avant-hier, j'ai vu ici le musée espagnol, vraie peinture d'inquisition. Je ne suis allé encore qu'une seule fois au théâtre, et c'était à une mauvaise pièce, jouée par de pires acteurs, *Caligula*.

Adieu encore, que tout cela est vide sans vous! Que le monde me séduit peu! Qu'il est toujours semblable, sans âme, sans vérité. Je le vois sans l'aimer. Je le quitterai sans le regretter.

EDGAR QUINET.

CCXXXII

Paris, 29 janvier 1838.

L'inquiétude où je suis tombé par le retard de vos lettres fait que je n'aurai rien à vous raconter. Ce silence de vingt et un jours a fini par me rendre très-malheureux. Je ne pouvais plus prendre de plaisir à rien ; l'agitation s'est jetée sur mes nerfs et puis sur mes dents, qui m'ont fait beaucoup souffrir. Dans cet état de malaise intérieur, j'ai cessé de sortir, et telle est l'indifférence du monde que vous pouvez le quitter et y rentrer à l'heure où vous voulez sans nul inconvénient. Je n'ai pas revu madame Belgiojoso. Ce temps a été pour moi vide, triste, inquiet ; je n'en tiens point de compte. Je vous conjure de ne plus rester si longtemps sans m'écrire : mon cœur et ma tête s'allument et je deviens franchement malheureux. *Prométhée* touche à sa fin ; il n'y a pas encore deux mois que l'impression est commencée ; nous avions mis, pour celle de *Napoléon*, octobre, novembre, décembre, sans compter la réimpression, qui nous a pris janvier et une partie de février. Je n'au-

rai pas besoin de rester ici pour la publication de mes articles séparés, elle pourra se faire sans moi.

Mon séjour à Paris n'est pas aussi délicieux que vous le croyez. Il ne tiendrait qu'à moi de retomber dans ces tristesses sans bornes que le monde m'a si souvent inspirées. Ce que l'aperçois me console d'avance d'habiter hors de Paris, jusqu'au temps où nous pourrons nous y établir d'une manière assurée. Je reverrai avec enchantement le *Hoernchen* de Heidelberg, quand le moment arrivera.

Pour une soirée passée dans un de ces salons monotones dont je suis déjà las, combien d'autres passées tout seul, au coin de mon poêle, à penser à vous et à notre avenir! C'est dans un de ces moments de triste langueur que j'ai reçu une visite qui m'a pourtant fait grand plaisir, c'est celle de notre ami Saint-Germain; il est décidément marié. Il est venu ici pour quelques affaires, sans sa femme. Malheureusement il est logé à l'autre bout de la ville et nous n'avons pu encore nous retrouver. Je suis allé une seule fois chez M. de Lamartine, un jour de réunion. Rien ne m'a paru plus raide et plus composé que ce salon poétique et diplomatique. J'ai vu une fois la sœur de madame Arconati; cette aimable et gracieuse dame, qui vous plairait presque autant que sa

sœur, a fait un mariage selon son cœur : M. de Colegno (son mari) et elle, n'ont rien qu'un imperceptible appartement. Ce sont les seules gens qui m'ont paru heureux depuis que je suis ici. Colegno est l'honneur même, et bien digne d'être allié à madame Arconati ; elle demande toujours de vos nouvelles.

Si vous avez froid à Nice, n'oubliez pas qu'il y a ici 14 degrés et que le dégel n'a commencé qu'hier. Malgré mon poêle, ma carafe d'eau gelait tout entière, comme un bloc, sur ma cheminée, à côté de moi, pendant la nuit. C'est aussi ce froid qui m'a causé pour vous une si grande inquiétude, et vos lettres ne la calment pas tout entière.

Adieu, chères amies, aimez-moi.

EDGAR QUINET.

CCXXXIII

Paris, lundi, 11 février 1838, 4 heures du soir.

Je vis dans une perpétuelle attente de vos lettres.

Ne pourriez-vous pas, l'une après l'autre, m'écrire tous les huit jours, ne fût-ce qu'un mot ? Autrement je languis ; je sens une souffrance sourde et continuelle.

Depuis que votre petite lettre a donné une goutte d'eau à ma soif, je me suis remis à voir du monde. La préface de *Prométhée* a paru le 1er février dans la *Revue des Deux-Mondes*.

L'effet en a été excellent ; même les plus orthodoxes l'ont approuvée.

L'impression sera achevée cette semaine, et le livre pourra être publié vers le commencement de l'autre ; de tous côtés me viennent des bruits favorables. Mais attendons la fin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous me tenez tellement rigueur, que toutes mes inquiétudes sont du côté de Nice. *Bellissime donne, non mi lasciate cosi senza nessuna voce di amore! per Dio, ve ne prego.*

Lundi dernier, j'ai dîné chez M. de Schonen, avec Cousin, Odilon Barrot et M. Letronne.

J'ai été confondu de l'aspect de Cousin. Qu'est devenue la pâleur mystique du pythagoricien ? Il a tout juste le profil effilé d'un premier clerc, agencé sur la taille flexible d'un Arlequin de Bergame. Du reste, charmant pour moi en toute occasion, et passionné d'avance pour *Prométhée*. Il sait parfaitement le cas que je fais de lui et n'en est que plus adorable en toutes rencontres. J'ai peu à dire d'Odilon Barrot, dont la figure est sincère et honnête, ce qui devient une grande singularité. Il a certainement la bonne conscience de l'orateur, mais à quoi cela mène-t-il, quand la politique est effrontément réduite à la plus vile intrigue ?

Avant-hier, j'ai reçu à l'improviste la visite du beau Léon, qui arrive tout parfumé d'Ouilly ; il prétend ne vouloir rester ici que dix jours, mais c'est assurément une fiction. X..... est plus coquet, plus huilé, plus lustré que jamais. Il promène de lieux en lieux ses psaumes ou son roman, suivant le caractère auquel il s'adresse.

Ce pays serait charmant si vous y étiez, mais, sans vous, il se trouve bien vide.

Voici ma semaine : le mardi, musique chez madame Belgiojoso ; mercredi, chez madame Hoche ; jeudi, chez miss Clarke ; vendredi, chez Odilon Barrot (je n'y suis point encore allé) ; le samedi, en-

core la *principessa* ou M. de Lamartine, que je fréquente peu, aimant moins que jamais l'intrigue sentimentale ; enfin, le dimanche, madame Récamier ; c'est ma meilleure soirée. On y voit tous les Corcelles, qui sont les meilleurs et les plus simples gens du monde. Les Lasteyrie y viennent par alliance ; madame de Rœderer est la sœur de mon cher Francisque de Corcelles. Tout ce monde-là me parle sans cesse de vous. Mais, sans vous, que cette vie est fausse ! Que j'ai envie de vous revoir. Je ne vous écris que pour vous supplier de m'écrire, car je ne vois rien, je n'écoute rien, si je n'ai le cœur tranquille.

Aimez-moi et dites-le-moi. *Sorella mia*, *Minna*, *meine Liebe*, ma chère et tendre mère, soyez heureuses, mais écrivez-moi plus souvent.

On imprime aujourd'hui la page où *Prométhée* t'est dédié. C'est celle qui me sera toujours la plus chère.

EDGAR QUINET.

CCXXXIV

Paris, février 1838.

Depuis que vos lettres sont arrivées, mes chères amies, quoiqu'elles m'aient paru un peu tristes et qu'ainsi elles ne m'aient pas fait tout le bien que j'en espérais, j'ai recommencé à voir quelque monde. Mercredi dernier, j'ai dîné chez la veuve du général Hoche. Cette très-respectable et très-aimable dame a perdu son illustre mari n'ayant encore que 19 ans. Elle n'a point voulu se remarier. Elle ne vit que du souvenir de Hoche. Sa maison est remplie de cette grande mémoire. Après le dîner beaucoup de personnes sont venues : les hommes étaient pour la plupart d'anciens officiers généraux qui avaient servi sous les ordres de Hoche. Le buste du général est au milieu du salon.

On aurait pu se croire dans une réunion de l'an 1796. Cette fidélité à ce beau passé m'a charmé. C'est le seul salon auquel j'aie trouvé un caractère décidé. Si nous habitions Paris, nous irions souvent chez madame Hoche. Hier nous avons bu à vos

santés chez madame A... Michelet y était aussi. Elle se rappelle tendrement à votre souvenir, elle a l'air d'être de plus en plus ennuyée de ses augustes hôtes.

Il faut songer à nous revoir ; quels sont vos plans de retour ? je passe deux fois par jour à l'imprimerie : dans huit jours tout sera fini.

Je suis las de la sécheresse et de la misère dorée qui m'entoure. Pourquoi être né, si ce n'est pour aspirer plus haut ?

Adieu, à demain !

EDGAR QUINET.

CCXXXV

Paris, 1er mars 1838.

Prométhée est entièrement fini, mais je n'aurai d'exemplaires brochés que samedi soir. Je mettrai le vôtre à la poste dimanche, si cela se peut, ou au plus tard lundi. Le soin infini que j'ai mis à cette impression, qui m'a souvent impatienté, a été cause de ce long retard. Assurément il ne manquera pas de gens pour m'attaquer, mais d'autres aussi me défendront, et ce sont là des batailles qui ne se décident pas en un jour.

Dans tous les cas, j'ai exprimé quelques-unes des pensées les plus chères à mon cœur et cela me suffirait déjà. Si cette poésie parle à votre âme, si elle trouve quelque écho profond en vous, mes bonnes chères amies, je suis sûr qu'après moi il restera quelque chose de *Prométhée*. C'est ma profession de foi, et le signe de mon espérance dans la vie à venir.

Madame Arconati est enfin arrivée. Je l'ai déjà vue deux fois, d'abord chez sa sœur madame de Collegno, ensuite chez ma *chère miss;* elle n'a-

vait pas encore de logement pour me recevoir chez elle. Nous n'avons pas tari sur la maladie de ma sœur, elle a l'air de vous aimer tendrement et me charge de vous le dire de mille manières. Combien elle est supérieure à la plupart des femmes que je connais; même les plus aimables perdent à être vues à côté d'elle, car son amabilité est gracieuse et profonde en même temps, et je pense aussi que c'est sa parfaite élévation qui fait son plus grand charme. Nous avons renouvelé notre rendez-vous à Heidelberg ; elle compte toujours y être le 1er mai. Son mari est excellent comme toujours. Son fils et M. Berchet sont à Édimbourg, mais ils ne tarderont pas à revenir.

Quand mon livre sera décidément lancé, j'attendrai encore ici quelque temps, et je pense que je partirai ensuite pour Nice, car le mois de mai me semble trop loin pour patienter.

Albert de Saint-Germain est reparti brusquement, sur la nouvelle d'une maladie de sa femme.

Il nous invite à passer quelques jours chez lui.

Deux ou trois personnes veulent faire mon portrait. Vendredi dernier j'ai dîné chez la princesse Belgiojoso avec une société d'hommes seulement. Les convives étaient Cousin, Mignet, Ballanche, Fauriel et le prétendu baron d'Eckstein. J'aime bien mieux les concerts de musique que ces concerts d'esprit. Demain je vais en-

tendre, à l'Institut, une lecture faite par M. de Talleyrand en personne. Hier je suis entré un moment à l'ouverture du salon de peinture ; mais la foule était si grande que je n'ai rien pu distinguer ; je dois y retourner aujourd'hui.

Écrivez, écrivez !

EDGAR QUINET.

CCXXXVI

Paris, 23 mars 1838.

Bonjour, mes chères amies, le temps approche où nous allons nous revoir. Si vous partez, comme je l'espère, au mois d'avril, je pense qu'il faudra faire un grand effort sur moi-même et vous attendre à Lyon.

Nous pourrions nous y rencontrer le 20 ou le 21 ; mais si, à mon grand regret, vous restez jusque fin d'avril, alors j'irai jusqu'à Nice pour ne pas attendre le sixième mois. Ma résolution dépendra de votre réponse.

Mon portrait est fini. Je crois que vous le trouverez très-ressemblant. Le sculpteur David a fait un médaillon de mon profil, en bronze, que j'emporterai aussi. Madame A....., que je vois moins souvent que je ne voudrais, vous fait des amitiés sans nombre. C'est par elle que j'ai eu l'autre jour une loge pour un concert du Conservatoire. J'ai entendu la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. J'ai pleuré d'admiration et de saisissement, et aussi en pensant que vous n'étiez pas à côté de moi.

Il y a une dizaine de jours, je suis allé à la campagne, à une lieue d'ici, voir mes deux amis solitaires, Jean Reynaud et Pierre Leroux. Par malheur, il a plu toute la journée, ce qui ne nous a pas empêché de nous promener pendant cinq ou six heures. Ils sont dans l'enchantement de *Promé thée*. Leroux va partir pour Heidelberg. Avant hier, j'ai écrit à Massmann pour le lui recommander.

Hier, j'ai joui pour vous d'un rayon de soleil. Nous sommes de ce côté bien plus maltraités que vous. J'ai vu plusieurs fois l'exposition des tableaux ; il n'y a rien qui saisisse et attire fortement ; mais dans l'atelier d'Ary Scheffer j'ai vu un tableau très-beau de Marguerite voyant pour la première fois Faust. Le peintre a prétendu que j'ai justement la figure qu'il voulait donner à son héros. Mais alors ce serait un Faust qui ne cesserait jamais d'aimer sa Marguerite, et qui ne la quittera jamais pour la *ronde des sorcières*.

Mes amitiés tendres à ma chère sœur.

EDGAR QUINET.

CCXXXVII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Ile Jarre, près Strasbourg, 16 août 1838.

Voici, ma chère maman, une nouvelle circonstance où j'ai besoin de tes conseils : l'Université de Strasbourg veut absolument me garder comme professeur. Du moins, voici ce qui arrive : un vieux professeur de la Faculté donne sa démission. Lui, le recteur et tous les autres professeurs m'offrent avec les plus grandes instances de me choisir pour le remplacer. Cette élection n'aurait besoin que d'être confirmée par le ministre. Entre Strasbourg et Lyon, lequel faut-il choisir ? voilà mon embarras. Cette ville-ci a certainement de bien plus grandes ressources que Lyon. D'une autre part, la chaire de Lyon est une fondation nouvelle, il sera peut-être permis d'y avoir plus de liberté.

« Ou Brutus ou César, lequel vaut-il mieux être ? »

J'aurais ici le voisinage de l'Allemagne, ses avantages, qui sont grands, et ses inconvénients aussi.

A Lyon je trouverais les misères de l'industrie, et peut-être aussi un apprentissage nécessaire à faire avec des goûts encore incultes.

J'ai ici les inconvénients du spiritualisme, là-bas ceux du matérialisme. Je ne parle pas de ton voisinage de Lyon, ni de celui des parents de Minna, à Strasbourg. Je cherche à considérer en stoïcien les choses d'une manière plus désintéressée.

En un mot, ne voulant pas rester plus de deux ans dans une Faculté de province, où vaut-il mieux s'engager? Où emploierai-je mieux mon temps? où me sera-t-il plus facile de faire quelques progrès? En faisant de la philosophie pour le peuple ouvrier lyonnais, je ferais des progrès en clarté. A Strasbourg, je trouverais des sympathies plus faciles, mais j'aurais le patois alsacien : mon embarras est grand.

L'empressement des professeurs de ce pays m'a bien touché. C'est certainement ce qui pouvait m'arriver de plus honorable. Il n'en est aucun qui ne fasse de cette affaire la sienne. Au milieu de tant de raisons opposées, que choisir, que décider? je vais y penser.

Cette licence n'a été qu'un amusement. Soixante-quinze francs, voilà toute la dépense, et quant à celle de l'esprit, elle est dans la même proportion.

Nous partons ce soir même, accablés des prévenances de tout le monde. Avant-hier nous avons

vu madame Lacombe, mais comme nous sommes à la campagne, à un quart d'heure de la ville, nous la voyons moins que nous ne voudrions.

Adieu, chère mère, je t'écris à la hâte : ce soir, à sept heures, nous recommençons notre voyage. Minna te récrira de Heidelberg, elle est fort bien et fort contente. Et ma sœur ?

EDGAR QUINET.

ANNÉES 1839-1840

CCXXXVIII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris, septembre 1839, hôtel d'Angleterre, rue Jacob.

Lundi dernier, j'ai vu M. Villemain, ma bonne chère mère ; il m'a proposé de créer pour moi une chaire *d'histoire et de littérature grecque*. J'ai répondu que j'accepterais cette proposition, mais que je regretterais le titre de la chaire que j'avais à Lyon.

Il m'a dit en me quittant : « Réfléchissez si vos répugnances sont plus grandes que vos tentations. »

J'ai réfléchi, et je suis décidé. Il m'est évident que Villemain aurait lui-même une grande répugnance à réaliser le projet de son prédécesseur, qu'il veut au moins avoir le mérite d'une création, que la littérature grecque est d'accord avec sa na-

ture d'esprit, que les littératures étrangères lui font peur, et qu'en supposant qu'il cédât à mes représentations, il exécuterait de fort mauvaise grâce un projet qui ne lui plairait pas. Par toutes ces raisons, je suis déterminé à lui déclarer que j'accepte la chaire de littérature grecque. Son amour-propre est intéressé à faire quelque chose de son invention, je ne le contrarierai pas pour cela. S'il n'est pas plus changeant que la feuille, l'affaire doit être conclue sans retour.

Ce sera certainement un surcroît d'embarras pour moi de me remettre au grec, mais au bout du compte je ne l'ai pas négligé et je ne reculerai pas devant les difficultés de ce genre. Je me suis mûrement consulté et je me crois assez préparé.

D'ailleurs tout consiste à être nommé à Paris ; les hommes passent, et je ferai plus tard ce que je voudrai de ma chaire ; je ne m'enterrerai pas à tout jamais dans le grec.

Villemain a insisté sur les droits que j'avais à devenir Grec, sur ce « charmant voyage en Grèce qu'aimait tant sa pauvre mère, sur *Prométhée*, sur mon travail sur Homère. » Il a mis à tout cela l'air d'un homme qui veut sincèrement ce qu'il propose.

Les apparences sont si bonnes, que je me promets de me cacher pour jamais dans les bois, dans le cas où tout ceci ne serait qu'un jeu. Alors j'irai

vivre avec les serpents et les couleuvres, et tout sera dit pour moi.

Augustin Thierry s'écriait hier: « Il faut de toute nécessité créer une chaire pour M. Quinet. » Alors quelqu'un reprit : « On n'en fera rien, on est jaloux de Quinet. »

Voilà le pour et le contre, le blanc et le noir. Dans quelques jours, nous saurons ce qui sortira de tout cela. J'en suis au fond assez peu ému, étant sûr désormais qu'ils pourront bien me retarder, mais non m'arrêter.

Ils ne peuvent plus me supprimer.

Madame A... me racontait, qu'après ma nomination [1] le roi a dit à M. de Salvandy : « Vous faites là une belle nomination ! Vous venez de nommer un républicain. »

J'ai appris que madame Arconati est plongée dans le plus affreux désespoir ; elle a perdu son fils Carletto, qui est mort d'une fièvre maligne dans son château de Gosbeck. Elle doit être dans les Pyrénées...

Adieu, ma bonne et chère mère, je t'écris à la hâte, peut-être enverras-tu ma lettre à Minna. Je vous embrasse et vous regrette.

EDGAR QUINET.

J'ai été fort heureux de rencontrer encore Ra-

[1] A la faculté de Lyon.

vaisson, qui ne part qu'après-demain pour Heidelberg. Le succès de mon cours s'est répandu ici plus que je ne pensais ; mais tout le monde est d'avis que je ne dois pas recommencer une autre année à Lyon[1].

Michelet est à Dieppe avec sa fille, madame Belgiojoso en Angleterre avec miss Clarke ; les Corcelles sont en voyage ; je suis dans le désert. Je ne verrai pas même mademoiselle Rachel, qui a la fièvre scarlatine.

[1] Il la recommença pourtant et ne quitta Lyon que l'automne de 1840.

CCXXXIX

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris, samedi 21 septembre 1839.

Ma bonne et chère mère, je sors de chez M. Villemain. « Je suis décidé, lui ai-je dit en entrant. Je me suis consulté, et je suis déterminé pour la chaire de littérature grecque. — Vous avez raison, m'a-t-il répondu. Moi aussi je suis décidé. J'en ferai la proposition au Conseil d'instruction publique (Cousin en fait partie). Il est possible que je trouve des obstacles et des oppositions. Je passerai outre et vous pourrez commencer votre cours ici au mois d'avril. Vous serez de l'Institut, et je serai heureux d'avoir obligé un homme de talent, car ils sont rares. »

Voilà les propres paroles de M. Villemain. Et comme je lui disais que personne à Lyon ne serait étonné de me voir nommé à Paris, il répondit : « Mais personne ici non plus n'en sera étonné. »

Je lui disais aussi que je regrettais que M. Sauzet ne fût pas à Paris pour lui parler de ses im-

pressions sur mon cours de Lyon. « Je n'en ai pas besoin, me dit-il. Je ne suis pas grand complimenteur, mais je vous ai toujours tenu pour un homme d'un grand talent. »

Il est revenu sur madame de Staël, sur l'Allemagne dont j'avais su me dégager, sur mon *Discours d'ouverture* dont il m'a demandé un exemplaire; je lui ai dit encore : « Mais puisque nous en sommes là, je vais commencer à me préparer. — Faites-le, » m'a-t-il répondu. Puis, comme je me levais, il m'a pris à bras le corps et m'a accompagné de la manière la plus gracieuse jusqu'à l'extrême porte.

Voilà, ma chère mère, où j'en suis. Je vais me remettre au grec; si je ne connaissais pas ma volonté, je pourrais être effrayé. Mais je n'ai pas peur, j'acquerrai ce qui me manque.

Adieu, ma bonne et chère mère; adieu, ma chère sœur. Je ne me réjouirais pas d'arriver ici, si je ne pensais vous y voir sous mon toit. Sans cela je regretterais Lyon.

On me dit qu'ici les cours sont abandonnés. Fauriel a six auditeurs. Un autre, qu'on loue beaucoup, en a vingt, c'est le maximum.

Ce n'est pas la chaire de Fauriel qui sera doublée, ce sera celle de M. Boissonnade. Il gardera la grammaire et la langue. J'aurai pour moi l'histoire de la civilisation et du génie grec.

Adieu, je vous embrasse. Veux-tu envoyer cette lettre à Minna ? je lui ai écrit hier.

EDGAR QUINET.

J'ai diné hier avec M. de Lamennais et Didier ; tous deux se lamentent au même degré. Ce soir je verrai madame Récamier dans le salon même occupé jadis par miss Clarke ; j'ai déjà vu M. de Chateaubriand.

CCXL

Paris, octobre 1839.

Je suis bien près de mon départ ; dans quelques jours j'irai vous rejoindre. Il n'est rien survenu de nouveau dans mes affaires ; il faut consentir à attendre jusqu'au mois de février ; mais tout semble décidé, autant que peuvent l'être les choses humaines.

Qui croirait combien il faut d'efforts pour donner raison, en France, au droit, à la justice !

Mon voyage était bien nécessaire, et je n'ai pas perdu mon temps, mais je n'ai eu aucun plaisir,

On m'a montré ces jours-ci deux longs et excellents articles sur mon cours dans la *Gazette d'Augsbourg*. Je rédige mon cours, mais tout travail me coûte en ce moment.

Peut-être verrai-je ce soir madame Sand. Peut-être irai-je aux Italiens entendre *Othello*, peut-

etre ne sortirai-je pas. Adieu, je vais vous revoir. Nous serons encore heureux à Lyon et je me ris de la méchanceté des hommes.

EDGAR QUINET.

CCXLI

A monsieur ***

A Strasbourg.

Lyon, 1839 [1].

Cher ami, vous venez de faire un pas important en rentrant dans votre liberté morale. Désormais quelle que soit votre détermination, elle vou appartiendra; et pour supporter l'avenir avec joie il faut véritablement le faire de ses mains. A quel danger vous venez d'échapper ! Représentez vous que vous soyez entré dans les ordres, san vous sentir prêtre par le cœur, sans vocation, san libre arbitre, cette idée ne vous fait-elle pas trem bler ? Rien de ce que vous me dites ne m'étonne rappelez-vous que je n'étais pas fort loin de sou çonner la vérité, toute la vérité !

Partout, défiez-vous de l'esprit de secte. commence par s'abuser lui-même. Ce gen d'esprit n'est pas seulement dans les gens d'

[1] Nous ne retrouvons que cette seule lettre datée de Ly en 1839 ; elle est adressée à un jeune ami.

glise. Vous le trouverez parmi les philosophes, parmi les sceptiques, parmi les hommes du monde. Il prend tous les costumes. Vous avez une conscience droite, qu'aucun des sophismes moraux de notre temps n'a encore atteinte. Prenez-la pour guide.

C'est elle qui vous avertira des poisons cachés dans les fleurs. Ne repoussez pas votre raison. Dieu ne vous l'a-t-il pas donnée comme un œil de l'âme, pour vous conduire? N'écoutez pas ceux qui vous disent de fermer les yeux, ils sont fourbes ou bien eux-mêmes égarés.

Attachez-vous, comme vous le dites, à la *grande Eglise*, c'est-à-dire à celle dans laquelle se réunissent toutes les créatures qui marchent dans le droit chemin de la vérité, de la beauté et de la liberté ; car c'est là le chemin qui mène à Dieu. Un jour nous nous rencontrerons tous, je l'espère, au bord de cet océan de vérité et de lumière. Quant à ces eaux stagnantes qui veulent se faire passer pour le grand océan, ne vous y arrêtez pas ! On n'y respire que la mort.

Adieu, cher ami, je vous suis de mes vœux. Aimez-moi comme je vous aime.

EDGAR QUINET.

CCXLII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Saint-Bonnet (près de Lyon), 9 août 1840.

Ce matin, dimanche, ma chère mère, j'ai reçu ta lettre de vendredi ; je pensais bien que la convalescence de ma sœur ne serait pas sans des mauvaises journées ; voilà pourquoi j'aurais voulu rester encore près de toi.

On me dit de toutes parts qu'il est très-facile de se loger à Charbonnière, qu'un médecin y va deux fois par semaine, que le séjour est très-doux, qu'il y a beaucoup d'ombrage et de verdure. Nous irons reconnaître les lieux mardi prochain, je pense, et dimanche nous attendrons ma sœur à Lyon. J'imagine qu'il sera bon d'y voir un médecin ; il ne faudra pas manquer d'avoir quelques notes de M. Pézérat. Vendredi dernier les bateaux à vapeur allaient encore. Je profite d'une occasion pour t'envoyer ce mot en toute hâte. On m'avait trompé en me disant que l'on ne s'arrêtait pas à Beaujeu. On devait s'y arrêter trois heures et demie. Heu-

reusement j'ai trouvé un petit chariot de poste qui porte les lettres et j'ai pu venir coucher à la Croisée. Le lendemain j'étais à sept heures à Villefranche et à quatre heures à Saint-Bonnet. Mille souvenirs aux deux anges gardiens. Que ma sœur ne se décourage pas, ces mauvais jours vont passer. Je suis triste de ne plus être auprès d'elle. Si je puis te faire quelque bien, appelle-moi encore. Adieu. Minna et sa sœur vont bien, t'aiment et te regrettent.

EDGAR QUINET.

CCXLIII

Lyon, août 1840.

Ma sœur est arrivée hier, ma chère maman ; je suis allé à sa rencontre vers le bateau à vapeur ; mais il est venu ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire, et c'est en rentrant à l'hôtel de Provence que j'ai trouvé ma sœur dans sa chambre, point fatiguée, et charmée de son voyage. Elle a beaucoup gagné pour ses forces, et a voulu aller à pied à ses deux consultations. Nous avons pour ce soir une excellente loge pour voir Rachel dans Camille des *Horaces*. Nous y serons tous les cinq. On joue d'abord le *Tartufe ;* les *Horaces* commencent à huit heures et demie ; c'est à cette heure-là que j'y mènerai ma sœur et Minna. Hier j'ai conduit Henri aux Italiens ; nous avons vu mademoiselle Rachel dans sa loge.

Sur le bateau, se trouvait madame Dorval ; Madame*** n'a pu s'empêcher de lier conversation avec elle, l'abordant par ces mots : « N'est-ce pas *Ketty Bell ?* » Madame Dorval l'a prise par la main, et elles se sont quittées charmées l'une de l'autre.

M. Sauzet est à Saint-Vallier. Minna s'est fortifiée à la campagne; Marie Moré est restée sur sa montagne à Saint-Bonnet; toutes deux te remercient de tes bontés innombrables et te récriront. La caisse a été ouverte, et nous y avons tous trouvé notre part. Pour moi, je suis affligé de voir que tu te dépouilles pour nous.

L'ange gardien consent, à nos vives instances, à ne pas nous quitter encore. J'ai obtenu qu'on renvoyât les chevaux à Mâcon; on est beaucoup mieux à l'hôtel des Ambassadeurs. Tâche donc de retrouver la paix. Comment te remettras-tu de ton accablement? Adieu, chère mère; ranime-toi, je pense sans cesse à toi.

EDGAR QUINET.

Jeudi 20 août. — Il faut que tu saches, pour te rassurer, que ma sœur a vu mademoiselle Rachel dans les *Horaces*, qu'elle en a été charmée au delà de toute expression; c'est un des plus grands plaisirs qu'elle ait éprouvés dans sa vie. Il est vrai que mademoiselle Rachel a été supérieure à elle-même et qu'elle s'est évanouie au moment où on l'a redemandée.

CCXLIV

A madame Quinet mère

A Charolles.

Lyon, 21 septembre 1840.

Voici la lettre de Buloz sur mon article politique [1]. Il ne dit pas la vérité ; car rien n'est plus logique que ce raisonnement : « La situation est mauvaise ; donc il en faut sortir. » Je pense que ses engagements l'empêchent de parler haut. Je lui ai répondu sans aigreur, lui laissant toute liberté. Petetin est chargé d'imprimer séparément si la *Revue* ne se décide pas.

Point de nouvelles de Fortoul. Ravaisson m'écrit que Fauriel a été malade et que voilà pourquoi il ne m'a pas répondu.

Nous vendons nos meubles, nous ne gardons que la commode, le canapé et la glace. Minna se prépare à partir vers la fin de la semaine ; je partirai quelques jours plus tard. Ne veux-tu pas que nous fassions ensemble notre voyage de Paris? Pour obliger ma tante, j'irai à cette noce d'Henri

[1] 1815 et 1840.

Rozat; ce qui m'a décidé, c'est que tu y viendras toi-même. Irons-nous à Rheims ou à Romorantin? je ne sais lequel.

Madame Lafarge nous fait tourner la tête, nous n'en dormons plus. J'ai bien de la peine à ne pas la croire coupable.

Adieu, ma chère et bonne mère. Je respire depuis que je sais que tu vas quitter Charolles. Aime-moi et sois contente de moi.

EDGAR QUINET.

CCXLV

Paris, septembre 1840.

Me voici arrivé, ma chère mère, depuis hier sept heures. De bonne heure je suis allé chez Petetin. Il avait, de la veille, l'épreuve de ma brochure [1]. Le libraire Paulin est allé lui-même chez Buloz, qui s'est enfin décidé à remettre l'épreuve. Je corrigerai aujourd'hui, demain on tirera, après-demain on publiera. Je n'ai vu encore que Petetin et madame Didier. Tout me fait penser que nous touchons à une grande duperie. Le roi ne veut pas la guerre, elle n'aura pas lieu. On a peur de l'opinion plus que de l'ennemi. Voilà mon impression. Dans quelques jours je n'aurai plus de doute. Petetin pense que ma brochure est la vérité même, il m'a promis de la faire reproduire.

Je suis descendu à l'hôtel de Hombourg, rue des Bons-Enfants. Adieu, ma bonne et chère mère, adieu, ma sœur, n'ayez aucune inquiétude sur mon compte. Je suis bien en moi-même, voilà l'important.

EDGAR QUINET.

[1] 1815 et 1840.

CCXLVI

Paris, 14 octobre 1840.

Hier, ma chère maman, j'ai passé la soirée avec ma tante; c'étaient les derniers moments avant de quitter l'appartement de la rue Royale. Elle te désire, elle te demande, elle n'a qu'une seule crainte pour toi, c'est l'ennui de Saint-Lô.

Ma brochure paraît aujourd'hui, elle doit te parvenir par le même courrier que cette lettre; je dresse les listes des personnes auxquelles je l'envoie. Tous mes pressentiments sont aujourd'hui presque des certitudes. X... m'a avoué que sa position seule de commissaire royal l'a empêché d'imprimer. Au fond il est de mon avis. C'est aussi celui du duc d'Orléans, qui joue ici son rôle de dauphin et à qui l'on attribue ce joli mot : « Mieux vaut mourir dans le Rhin que dans le ruisseau. »

Le roi a bien été, tant qu'on a agité la question d'armement. Depuis qu'il faut agir, il est déterminé à ne pas bouger. Le ministère a déjà offert deux fois sa démission. Il fait semblant de couvrir

la couronne ; ses journaux le couvrent à leur tour. Au fond de tout cela, il n'y a que faiblesse et ruine.

Je vais écrire un appel, un *Avertissement* aux Chambres [1]. J'écrirai comme je parlerais devant elles. Il est impossible d'espérer dans ces Chambres et cependant voilà tout ce qui reste ; le ministère ruse, faiblit, atermoie. Faucher, qui écrit son journal dans le cabinet de M. Thiers, m'avouait hier que l'on ne pouvait compter que sur un désastre sur mer ; qu'à la moindre équipée nous serions bloqués dans nos ports. Voilà la pensée du ministère par son organe le plus guerroyant ! Quelle affreuse et infâme comédie ! Tout le plan de campagne consisterait, après de longues délibérations, à s'enfermer dans les ports de la Provence et à tenter de conserver nos communications avec Alger. C'est là le plan convenu et le secret du ministère. Il vient d'envoyer en Angleterre une nouvelle note secrète. Il ne demande plus la Syrie, ni le pachalik d'Acre, il ne tient plus à aucune délimitation. Il demande seulement que Méhémet Ali soit reconnu comme *principe*. C'est là le mot. On se retranche dans le sophisme. Les journaux du ministère se gardent bien de dire un mot de tout ceci. Les autres n'en savent rien. Nous sommes de plus en plus plongés dans le mensonge. Rien ne peut dépeindre la froideur, la division,

[1] *Avertissement au pays.*

la torpeur de ce moment! Les Chambres, quand elles seraient de feu, se glaceraient en arrivant.

Je cherche un logement ; on me parle d'un charmant quartier neuf entre Tivoli et Montmartre. Je vais le voir. J'ai cherché à ranimer quelques personnes, Petetin, le libraire Paulin. Nous essayons de fonder une publication de combat pendant les quatre mois qui vont décider de tout; mais elle me paraît presque impossible. Nous parlons du pays! Il n'y a que des coteries.

Fortoul est ici ; il est menacé de la poitrine, il ne s'intéresse plus à rien. C'est là le plus mauvais signe.

Comment est ma chère sœur, si aimable et que j'aime encore plus depuis sa maladie? Adieu, mes très-chères et très-bonnes. Je suis bien, je rentre dans ma véritable vie. Ne vous inquiétez pas de moi. Adieu.

EDGAR QUINET.

CCXLVII

Paris, 24 octobre 1840.

Ma brochure a eu beaucoup plus d'effet que je ne pouvais espérer, ma chère mère. Elle a réuni pour un moment l'opinion des journaux les plus opposés : le *Siècle*, le *National*, le *Courrier*, la *Revue de Paris*, le *Commerce*. Ce n'est pas là un résultat sans importance, car il est peut-être le seul exemple dans ce genre, en ce temps-ci. Les carlistes et les conservateurs enragés n'en diront probablement rien; je sais que l'un des rédacteurs politiques des *Débats* a déclaré qu'il approuvait cette brochure dans son for intérieur, ce qui ne l'empêche pas de pousser chaque matin à une politique absolument opposée. De toutes parts me reviennent — je n'ose plus dire après Dargaud « les plus vives sympathies », — mais des témoignages d'assentiment. Ce qui vaut encore mieux que les paroles, c'est que l'ouvrage, tout petit qu'il est, se vend bien, et le libraire, encouragé par ce succès, m'offre de faire lui-même les frais d'une espèce de revue politique. Reste à trouver les écrivains.

Je vais écrire mon *Avertissement au pays*. Le temps perdu à chercher un appartement ne m'a pas permis de m'en occuper encore. D'ailleurs, on parle d'une prorogation des Chambres, j'arriverai donc en temps opportun. Il faut remarquer que je n'ai pas eu un mot à changer dans ma brochure et qu'elle est aujourd'hui tout aussi juste dans chaque détail qu'elle l'était au moment où je l'écrivais.

J'ai toujours pensé que nous n'aurions pas la guerre. Le roi l'a rendue impossible. Mais le jeu commence à devenir bien sérieux pour lui. Il sue chaque matin de manière à mouiller trois chemises et est tout pleurant après chaque discussion.

Je tiens ce détail de C..., M. Thiers prétend avec ses amis que Louis-Philippe fait en se levant la prière comme il suit : « Mon Dieu, accordez-moi la platitude quotidienne. »

Tu vois par là l'opinion de ses ministres. Après le coup de carabine, son premier mot a été : « Eh bien, monsieur Jaubert, il ne s'agit plus d'un discours belliqueux. »

A quoi M. Jaubert a gracieusement répondu : « Sire, il me semble convenable de parler après comme on eût parlé avant. »

Enfin le discours de la couronne est arrivé. C'est M. de Rémusat qui l'avait écrit et qui le lisait. Le roi ricanait fréquemment, et finit par

dire : « Donnez-moi cette jolie petite écriture, j'aurai bien des choses à y biffer. » Là-dessus, il sortit un moment et rentra avec un discours de sa grosse écriture qu'il avait préparé. Il le lut à son tour. Rémusat et les autres déclarent que c'était « un langage *ventre à terre*, incroyable de bassesse. » Il n'y eut qu'une voix pour dire qu'on ne pouvait le recevoir. Nouveaux pleurnichements de Sa Majesté, le tout suivi de l'offre de démission du ministère ; voilà l'histoire très-véritable.

Louis-Philippe est aux abois. Le duc d'Orléans joue un double rôle. Tout cela finira mal. Peut-être escamoteront-ils encore cette fois l'affaire, mais elle reparaîtra bientôt. Dans une réunion de la gauche dynastique, Odilon Barrot a conclu que tout ceci semblait marcher à une abdication.

M. X..., le receveur général, qui est type à sa manière, est lui-même ébranlé et trouve que Louis-Philippe est un pâtissier. Je reçois une lettre du colonel H..., qui commande l'artillerie de Strasbourg. Son opinion, à lui, est que le gouvernement trahit et a toujours trahi. Si l'armée en vient là, les choses iront vite. Je crois néanmoins qu'elles se replâtreront pour quelque temps. La Chambre va s'enivrer de paroles ; au milieu de ce bruit, on oubliera que les faits marchent.

Voilà près de dix jours que je viens d'employer à me loger ; enfin j'y suis parvenu. Aux environs

du Luxembourg une charmante maison entre cour et jardin, un petit second étage, un appartement délicieux, au midi, parqueté, élégant, qui n'a encore servi à personne, avec des arbres sous toutes les fenêtres, puis un omnibus à la porte, qui va dans toutes les directions. C'est une merveille. Et il ne me coûte presque pas plus cher que celui de Lyon. J'ai une chambre de plus et je pourrai très-bien t'y loger. Je compte y coucher ce soir : rue Montparnasse, 4 bis. Mes effets de Lyon y sont déjà déposés, sans nulle avarie. J'ai d'excellentes lettres de Minna, elle fait avec sa famille de petits voyages sur le Rhin et semble fort heureuse.

Michelet, que je n'ai pu encore voir, approuve complétement 1815 et 1840, c'est son père qui me l'a raconté. A revoir à samedi.

EDGAR QUINET.

CCXLVIII

Paris, 29 octobre 1840, rue Montparnasse, 4 bis.

Tu me pardonneras, ma chère maman, de t'écrire à la hâte. Je me souviens que je ne t'ai rien dit de la *rotonde;* il est possible que maintenant les places soient moins rares et que tu sois dans l'intérieur. Le principal inconvénient de la rotonde consiste en ce que l'on est assis comme dans un char à bancs. La compagnie n'est pas merveilleuse et cependant il y a pis, j'y ai vu des dames fort convenables. Le grand avantage est de ne passer qu'une nuit, ce qui rachète tout le reste. Enfin il faut espérer que tu auras une place d'intérieur, si la voiture n'est pas remplie de Lyon. Il me semble inutile de retenir ta place depuis Charolles. Tu pourrais choisir à Moulins et partir à ton heure. Restes-y deux jours jusqu'à ce que tu aies une place convenable. Je suis effrayé de penser que tu veuilles te rembarquer ensuite pour Romorantin.

Mon appartement se meuble peu à peu ; je pourrai déjà t'y recevoir. Quant à ma brochure, voici

ce que me disait ce matin Paulin, le libraire qui l'a publiée : « C'est un succès inouï en pareille matière. Je n'ai rien vu de pareil depuis dix ans. »

La vérité est qu'il a tout vendu ; nous allons faire la seconde édition. Ce succès, dont je ne puis douter, m'encourage fort, et la voie des brochures politiques est un nouveau chemin qui s'ouvre à moi. Tu as vu que le *National* a déclaré que ses abonnés lui avaient demandé de citer en entier ma brochure et qu'il l'a reproduite en effet. C'est une nouvelle corde dont je me servirai à la première occasion.

Le libraire Charpentier me propose de publier mon Cours dans sa collection ; nous terminerons notre arrangement cette semaine. Je suis encore bien en l'air et je t'écris dans la chambre de madame Cornu, c'est-à-dire au milieu d'une conversation qui me dérange.

Le roi a appris à toute sa famille à pleurer devant ses ministres, en temps convenable. C'est ce que X... me racontait hier. Tu avais bien raison de penser que les députés une fois arrivés ici se décomposaient et se réduisaient à rien. C..... qui était passable le premier jour, n'est déjà plus qu'une ombre, l'ombre de C..... Ainsi des autres.

Adieu, ma bonne chère mère. Ici tout est morne et misérable. Chacun se prépare pour un grand coup imprévu, qui pourra bien se faire attendre

encore. Cependant on croit la dynastie perdue. Pour moi je crains que le duc d'Orléans ne rajeunisse la mystification.

EDGAR QUINET.

CCXLIX

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris, 31 octobre 1840.

Je suis très-heureux, ma chère mère, que tu te décides à partir sans plus de retard. Il serait imprudent d'attendre les froids ; tu auras le temps de bien te reposer avant ta nouvelle expédition. Je n'ai point trouvé encore de grands défauts à cet appartement, et il a de charmants dehors ; seulement, je voudrais que Minna y fût déjà pour te mieux recevoir.

Je vais m'informer de l'heure d'arrivée des voitures Laffitte et Caillard, certainement je t'attendrai dans la cour. Arme-toi de toute manière contre ce froid. Voilà de beaux jours d'automne qui reviennent, si au moins ils pouvaient se prolonger pendant ton voyage ! Adieu et à revoir, ma très-bonne et très-parfaite mère ! Que Dieu te protége, qu'il t'envoie le soleil, que j'ai maintenant dans ma chambre, qui sera la tienne.

Les journaux étrangers ont déjà annoncé ma brochure [1]. La *Gazette d'Augsbourg* en vante « l'éloquence, le beau et noble langage. » Un préfet des frontières a fait un rapport à M. de Rémusat sur le grand effet qu'elle a produit à l'étranger. X... tient ce détail du chef de cabinet.

Buloz disait que je serais seul de mon avis ; j'ai eu au contraire presque tout le monde pour moi ; il l'avoue maintenant.

Nous n'aurons pas la guerre, le roi ne la veut pas ; il pourra bien s'en repentir.

Je n'ai pas revu Fanny Geoffroy Saint-Hilaire, mais bien sa mère et son pauvre père, qui devient aveugle. Il n'est d'ailleurs pas triste.

Adieu, je t'aime et je t'embrasse.

EDGAR QUINET.

1815 et 1840.

CCL

A madame Quinet mère

A Saint-Lô.

Paris, 2 décembre 1840.

Ma brochure est fort avancée [1], ma chère mère; elle sera, je crois, très-calme dans la forme. Personne ne veut rien céder, ni la couronne, ni la bourgeoisie, ni la démocratie ; je place mes avertissements à toutes trois dans un seul.

Madame A... vient de m'envoyer deux billets pour voir défiler le cortége du haut de la terrasse des Tuileries. Pourquoi Minna n'est-elle pas ici pour cette grande journée ! Hier je me suis promené vers l'Arc de l'Etoile et aux Invalides ; tout est pavoisé, orné de trophées et de statues. M. Guizot ne pourra pas empêcher la cérémonie d'être grande. J'ai dîné et passé la soirée chez les excellents Geoffroy Saint-Hilaire.

Tu as vu que le pourvoi de madame Lafarge a été rejeté. Je crois que l'opinion du château est pour beaucoup dans ce dénouement ; ils ne lui ont pas pardonné d'avoir eu Raspail pour elle.

[1] *Avertissement au pays.*

Voici miss Clarke qui m'écrit de sa rue du Bac ; elle me demande des billets pour la cérémonie, ce qui prouve une grande liberté d'esprit ; elle m'apprend en même temps qu'elle est ici depuis plusieurs jours. Nous allons commencer à imprimer mon Cours [1]. Le même libraire publiera dans deux mois une nouvelle édition d'*Ahasvérus*.

A l'instant même je reçois deux billets pour la nef des Invalides, c'est encore madame A... qui me les envoie ; il est comme impossible d'en obtenir, je vais en offrir un à madame de Vingy. Combien je voudrais que tu fusses avec moi ! Adieu, continue de m'aimer ; tu me manques en toutes choses et à toute heure.

EDGAR QUINET.

Je viens d'écrire pour ma seconde édition un petit *Discours aux Allemands ;* je n'attaque pas, je me défends. Nos journaux ont déjà publié à profusion cette préface, qui a ici vraiment un grand succès. Le docteur Wirth m'avait attaqué, cette réponse vient donc bien à propos. J'ai été surtout très âpre contre ce nouveau ministère. On ne peut l'accueillir plus durement.

[1] *Génie des Religions.*

ANNÉE 1841

CCLI

A madame Quinet mère

A Saint-Lô.

Paris, 4 mars 1841.

Ma bonne et chère mère, nous t'attendons impatiemment ; ma chambre est à tes ordres, je serai à merveille au salon, et voici précisément la saison où je m'y serais réfugié.

J'espère que, de ton côté, tu ne seras pas trop mal avec un bon calorifère ou la cheminée, si tu l'aimes mieux. Écris-nous, dis-moi exactement le jour de ton arrivée.

Voici un *Siècle* du 2 mars dans lequel tu trouveras un mot sur la seconde édition de ma brochure.

Il y a quelques jours, je rencontrai M. de Chateaubriand, qui me dit qu'il croyait savoir positivement que Villemain créait une chaire pour moi.

Je ne sais d'où vient ce bruit; mais j'y attache peu d'importance.

Ton conseil sur les auditeurs et sur M. de Salvandy est certainement excellent; j'en profiterai sans aucun doute.

Adieu, ma chère mère, remercie en mon nom ma tante des paisibles journées que tu as passées auprès d'elle, prie-la de me garder une bonne pensée. Mais reviens et promets-nous de ne pas nous quitter trop tôt. Je t'embrasse de tout mon cœur.

EDGAR QUINET.

CCLII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris, 23 avril 1841.

Tu penses bien, ma chère mère, que je t'ai suivie pendant tout le voyage. La pluie a dû te retarder, je crains que la nuit n'ait été bien froide. Enfin te voilà à Moulins, pour vingt-quatre heures. Je jouis de ton repos, mais cette longue route encore jusqu'à Charolles ! Il m'est difficile de te dire quel vide ton départ nous laisse. Je ne me console que par la pensée de ma sœur, à qui tu es si nécessaire. Ce doit être pour toi un sentiment bien doux, que celui de tout le bien que tu nous as fait. En te quittant à sept heures par cette triste et fine pluie, je me suis abrité sous le Palais-Royal ; j'ai vu ensuite Berchet, qui m'a donné des nouvelles de madame Arconati.

De là, je suis allé à l'Exposition. J'avais besoin de toutes les distractions possibles. En rentrant à une heure j'ai trouvé tout mon établissement : table, chaise, paravent dans ta chambre,

et je t'écris de cette fenêtre où tu aimais à t'asseoir. Hier, de bonne heure, j'ai dû aller à mon imprimerie au fond du Marais.

Nos projets de musique s'exécuteront certainement et je te promets de nouveau de m'occuper d'un violon. Tu comprends que nous parlons de toi, sans relâche. Hélas ! je m'étais si bien accoutumé à te revoir ! Ma chère sœur ! je jouis d'avance de toute sa joie.

Il est bien certain que je ne me consolerais pas de ton départ, si tu ne devais bientôt revenir. Maintenant que j'ai repris ma liberté, tu n'es plus jà et je te cherche de chambre en chambre. Promets-moi de revenir dans la première quinzaine du mois d'août. Tu ne te figures pas à quel point e te regrette.

EDGAR QUINET.

CCLIII

Paris, 28 mai 1841.

Tu ne m'accuseras jamais plus que je ne m'accuse moi-même, ma chère mère. Tu ne penseras pas que ta lettre si triste ne m'ait fait la plu grande peine du monde. Faut-il te dire combien tu me manques, chaque jour, chaque heure ? Cela ne servirait qu'à nous affaiblir réciproquement, et il y a longtemps que j'ai appris à redouter ces premières atteintes de regret ; ma consolation est de penser que tu reviendras. Ma sœur et toi vous êtes pour beaucoup dans tout ce que je peux attendre de l'avenir. Je ne fais pas un projet où vous ne soyez pour la moitié.

Je suis heureux d'être à Paris, par ce sentiment que je n'attends rien et que je vois de mes yeux qu'il n'y a rien à attendre dans les affaires publiques. Aussi je ne me morfonds pas d'impatience et de doute comme je faisais de loin, je trouve la paix dans l'absence complète d'illusions ; je ne demande que de me maintenir dans l'état d'esprit où ie suis

Villemain a créé en effet deux chaires au collége de France, l'une pour la littérature germanique, l'autre pour la littérature du Midi. Je ne rencontre personne qui ne me dise : « Eh bien ! vous voilà nommé ! que choisissez-vous, du Midi ou du Nord ? » Malgré tout cela, je n'ai guère plus de foi qu'au commencement, et cet état s'accorde fort bien avec mon peu de désir. Tu verras bientôt que la nouvelle couardise du ministère m'autorise plus que jamais à cette circonspection.

J'étais invité à dîner hier chez Villemain. Je n'ai pu m'empêcher d'y aller. Michelet avait reçu la même invitation pour réponse à une lettre où il remerciait le ministre de ma nomination qu'il avait déjà apprise. En entrant au salon, je vois Villemain qui s'élance vers moi et m'enlace dans ses bras : « Parlez-moi de vos travaux, de votre talent, etc., etc. Vous vous êtes occupé des littératures du Midi ; j'ai une raison pour les préférer pour vous au Nord. J'ai enfin le moyen de vous retenir à Paris. Mais ne vous reverrai-je pas un de ces matins ? »

Ma réponse était bien facile : Je suis à vos ordres.

Après le dîner qui dura fort longtemps, au milieu d'une trentaine de députés affamés, je racontai à Michelet la conversation que je venais d'avoir. Je lui dis qu'il me paraissait qu'on recu-

lait déjà, que le Midi me conviendrait peut-être autant que le Nord, mais que cette retraite me semblait un piége, puisque dans les littératures germaniques je n'aurais aucun concurrent, que pour le Midi il en fourmillerait. Je ne voulais pas qu'il allât s'en expliquer avec Villemain. Il y alla pourtant. Devinez, si vous le pouvez, tous tant que vous êtes, par quelle raison le Nord m'est interdit. Voyons, essayez. Voici la doctrine du ministère : « Quant à la littérature germanique, il est impossible de nommer M. Quinet *parce qu'il a pris couleur sur la question des frontières du Rhin.* »

Ce sont leurs propres paroles. Je n'y change rien. Voici ce que M. Villemain a ajouté : « Moi, je ne le puis ; mais s'il accepte le Midi, c'est une affaire faite, décidée. J'y suis résolu, les députés ne me feront rien. »

Au moment où je partais, M. Villemain vint vers moi et m'accompagnant jusqu'à la porte : « J'ai besoin de vous revoir pour causer avec vous. Que la conversation que j'ai eue avec M. Michelet reste entre nous, je vous en prie. »

Il me semble qu'il a là-dessus toute raison et je te communique à cet égard sa prière. Il est certain que puisqu'ils sont arrivés à ce point qu'une « couleur sur la frontière du Rhin » (même dans l'histoire des *Niebelungen*) soit pour eux un si

grand épouvantail, ils sont décidément fort à plaindre. Si ce mot était connu, il serait aussi humiliant pour le pays que pour eux-mêmes.

Ainsi, il est bien entendu que je ne serai pas nommé professeur de littérature germanique, non pas à cause de mes opinions dans les affaires intérieures, mais parce que cela pourrait déplaire à l'ombre du vieux Blücher. Comment sentir autre chose que de la pitié pour de pareilles gens ? On est désarmé.

Je crains de n'avoir qu'occasions de dégoût dans ces colloques. Aussi les éviterai-je de mon mieux. On m'a promené de la littérature grecque à la littérature germanique, puis au Midi. C'est assez voyager du septentrion au sud. Je ne peux me tenir trop roide au milieu de ces funambules. Si l'article que je voulais écrire sur Berchet était déjà imprimé, il est évident que le Midi me serait interdit comme le nord. On me laissera toujours les Esquimaux, j'espère ; ils n'ont point encore d'ambassadeurs, les malheureux !

Tu sais que nous avons fait de la musique, et que sur tes injonctions je me suis remis au violon, dont je me trouve fort bien. Lucien est ici depuis dix jours, malheureusement sans Virginie ; toujours excellemment honnête et de grand sens. Nous l'aimons beaucoup et nous nous rappelons nos belles journées de Nantua.

Nous retournerons ensemble à Versailles, mais je crains ce retour sans toi. Blanc Saint-Bonnet est ici, avec ses trois volumes qui vont paraître. C'est toujours la figure du Christ avant le baptême, comme tu disais. Laprade aussi vient d'arriver, avec un nouveau poëme. J'espère lui avoir trouvé un éditeur ; c'est un moment bien important pour lui. Je ferai tout ce que je pourrai pour le servir.

Mon livre continue et s'accroît à mesure, cependant j'entrevois la fin. J'aurais pu paraître plus vite ; mais c'est un sujet trop grand pour le brusquer. Et que font deux mois de plus ? J'y travaille beaucoup et sans m'en détourner.

Michelet trouve que tu as *terriblement d'esprit*. C'est son mot.

Le pauvre Fortoul, harcelé, partagé, désespéré dans les mains de Villemain, vient cependant de partir pour Toulouse, où il est chargé du cours provisoirement. Villemain achevait sa lettre par ces mots : « Je vous invite, monsieur, à vous préparer à de nouvelles épreuves pour l'agrégation. »

Qu'as-tu dit des fameuses lettres ? On prétend que le secrétaire d'ambassade à Londres a répondu : « Elles ne sont pas de la Contemporaine, mais du *Contemporain.* »

Adieu, chère mère, parle-moi de ton logement. Je t'embrasse de tout mon cœur.

EDGAR QUINET.

CCLV

Paris, 30 juillet 1841.

Ma chère mère, ils se sont décidés. Voici un mot de Xavier Marmier qui m'écrit que l'ordonnance est faite et va être présentée à la signature du roi. Comme l'affaire a été discutée dans le conseil, il faut la considérer comme terminée. Tu sais assez que j'ai suivi dans tout ceci ma manière, n'ayant fait aucun mouvement d'aucun genre pour influer sur le résultat.

Cinq mois de cours dans l'année, sept mois de vacances, une position inamovible, la plus haute qui existe dans cette carrière et la plus indépendante, voilà les avantages. Que de gens seraient souverainement heureux d'obtenir après une longue sollicitation ce qui m'arrive sans que je m'en doute. Ce qui me plaît dans ce bonheur, c'est l'espérance que cette situation vous attirera à Paris. Vous avoir ici sous mon toit, voilà le comble de mes vœux. Quand je cherche où j'en suis avec moi-même, c'est toujours à cette idée que je reviens. Ne m'ôtez pas cette espérance. . . . .

Voici une lettre qui m'arrive à l'instant : la

signature est donnée. Tout est fini. Il faut reconnaître que M. Villemain s'est conduit à merveille. L'intérêt sincère qu'il me témoigne par là me touche autant que le résultat. Comme je n'ai fait aucun pas, manifesté aucun désir, que Villemain m'a dit en toutes lettres que tout s'accomplirait sans que ma « susceptibilité, ma délicatesse politique eussent à souffrir en rien », je ne vois pas pourquoi je ne serais pas très-touché de cette marque d'intérêt. Il est si rare aujourd'hui d'être content des hommes. Ce que je pressentais dans la déception à laquelle je m'étais préparé, c'était la mauvaise influence que ces expériences exercent sur le jugement. Je pense bien que M. Villemain désirait ma nomination ; mais il a eu des difficultés, des luttes à soutenir: il faut lui savoir doublement gré de sa sincérité.

Les littératures néo-latines sont un titre avec lequel on a pleine liberté. Elles comprennent tout le Midi, l'Italie, l'Espagne, la France, et comme on peut les comparer au Nord et que d'ailleurs l'enseignement du collége de France est très-peu exigeant sur les limites, en résumé cette chaire s'ouvre à tout.

Je m'attendais si peu au résultat que je n'ai jamais voulu encore penser même à un projet de cours. Hélas, combien j'aurais besoin de te voir et de causer de tout cela avec toi !

Il est donc vrai que tout n'est pas déception ; que travailler, penser solitairement mène à quelque chose, aux yeux du monde ; que l'esprit sincère n'est pas toujours dupe, et qu'il est d'autres voies que l'intrigue dans les arrangements d'ici-bas ! Pourquoi mon père n'est-il plus là ? Qui eût mieux que lui joui de cette nouvelle !

Tu sais le nom de la plupart de mes collègues : Letronne, Thénard, Biot, Burnouf, sans parler de Michelet, de Mickiewicz. Enfin, on ne déroge pas en passant par cette compagnie.

Tu auras compris que si je ne t'écrivais pas, c'était dans l'attente d'un dénoûment. Dis-moi que cette nomination vous fait quelque plaisir pour vous-mêmes; j'ai besoin de l'entendre.

Minna est contente. Hier, nous sommes allés dans une foule épouvantable voir l'illumination et le feu d'artifice. Minna n'en a pas été effrayée, elle a prétendu qu'il y a une foule aussi serrée au marché de Grunstadt.

Adieu, mes très-chères et très-bonnes.

EDGAR QUINET.

CCLV

Paris, septembre 1841.

Non, ma bonne mère, il ne nous est rien arrivé depuis ma dernière lettre, si ce n'est une foule de visites, félicitations, lettres qui, tout en me faisant grand plaisir, m'ont pris beaucoup de temps. Ma nomination a été parfaitement accueillie de tout le monde. Il n'est personne de mes amis qui ne s'en réjouisse vivement ; les journaux, le *Courrier français*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes* ont été aussi fort bien ; enfin nous n'avons que de bonnes nouvelles à te donner. J'ai revu M. Villemain ; il m'a dit que ma nomination le rendait heureux, et que c'était l'action dont il se félicitait le plus dans tout son ministère.

Ces dernières semaines ont été vraiment dévorées par les détails ; outre que j'achève mon second volume [1], ce qui est une chose plus sérieuse qu'il ne semble. Je croyais d'abord n'avoir qu'un seul volume ; c'est le double que j'aurai écrit cette année.

[1] *Génie des Religions.*

Le projet de rendez-vous avec les Lucien et ma tante Destaillades me séduit terriblement ; je ne peux me décider à y renoncer. Quelques jours passés à se revoir seraient si bien employés.

Si je ne t'en ai pas écrit immédiatement, ce n'est pas faute d'y penser beaucoup ; il faudrait me prévenir d'avance, et quand même ils ne viendraient pas, ne pourrais-je pas partir tout seul ?

J'oubliais de te dire qu'on ne se lasse pas de me féliciter de ne plus appartenir à l'université. Je n'ai aucune espèce de supérieur, excepté le ministre. Michelet a été parfait dans toute cette affaire. Il y a mis même trop de zèle, en complimentant d'avance le ministre sur ma nomination, lorsqu'elle était loin d'être décidée.

Voici une lettre de madame de Vingy, pauvre âme errante qui nous reste bien fidèle. Elle est rayonnante de bonheur depuis que le capitaine a tué un ou deux Bédouins.

Nous avons formé pour demain, s'il fait beau, le projet d'une partie à Versailles pour les grandes eaux.

T'ai-je dit que les journaux allemands ont indignement, abominablement traité la *Marseillaise de la Paix ?* Il valait bien la peine de leur faire tant d'avances. Il est certain qu'ils ont été beaucoup moins mal pour moi.

Je ne sais où t'envoyer cette lettre. Je voudrais

que tu pusses dire à madame Bruys que je viens, au milieu de mille autres occupations, d'écrire tant bien que mal la préface que demandait son protégé, M. Trullard, pour une traduction d'un ouvrage de Kant sur la *Religion dans les limites de la raison.* Si tu te souciais jamais de feuilleter ce livre, je l'ai à tes ordres. Si l'on n'a plus besoin de Strauss et que l'on trouve une occasion pour le renvoyer, il me sera peut-être utile.

Combien j'aurais été heureux de faire avec toi le petit voyage chez madame Bruys !

Adieu, ma bonne mère ; la santé de Minna est redevenue excellente depuis que nous avons un semblant d'été. Dis-nous vite que tu es rassurée et contente.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1842

CCLVI

Paris, mercredi, 9 février 1842.

Tu sais à l'heure qu'il est, ma chère maman, que la bataille est gagnée, aussi complétement que possible. J'ai été interrompu *huit fois par des applaudissements, des bravos prolongés*, comme le constate le sténographe qui a recueilli mon discours. Je suis arrivé à pied, par la boue. Je sentais que j'avais quatre-vingt-dix chances pour moi sur cent. Je me suis arrêté en chemin pour regarder un journal ; quelqu'un qui m'eût vu passer ne m'eût pas, je crois, trouvé l'air préoccupé. J'arrive dans la cour du Collége de France. On avait fait du feu dans la salle d'attente. Je voyais de là ceux qui arrivaient ; enfin à une heure et dix minutes le *familier* vint me chercher. Il ouvre la porte devant moi. J'entre. La salle était comble. On dit que j'étais très-pâle. Cependant je ne sentais pas cette pâleur au dedans. Je monte à cette chaire. Je reste

debout, en laissant sur la chaise un papier de la grandeur de celui-ci, qui était toute la ressource que j'avais voulu me conserver.

Je regarde en face mon auditoire, et enfin je commence :

« Messieurs, ce n'est pas sans quelque émotion que j'entre dans cette chaire où m'appelle la bienveillance de l'illustre écrivain dont le nom et les souvenirs sont si vivants dans vos esprits ; bienveillance qui m'impose des devoirs d'autant plus grands que, n'ayant rien pu faire pour la provoquer, j'ai fait très-peu pour la mériter, etc. «

L'attention est très-grande. Au tiers du discours un *applaudissement unanime*. Je reprends. La sympathie est évidente. J'avais ménagé pour le commencement dès idées très-reposées, très-calmes, et conservé ce qui devait être vif pour la dernière partie; j'arrive à ce point :

« Est-il bien vrai, comme on me le répète chaque jour à l'oreille, que je n'aie affaire ici qu'à des peuples éteints ?.... Non, non, s'ils sont las, ils se reposeront ; s'ils sont assis, ils se relèveront ; s'ils sont morts, ils ressusciteront. » *Applaudissements bravos étourdissants.*

Dès ce moment, jusqu'à la fin qui était encore bien éloignée, la suite a été un dialogue entre l'orateur et les applaudissements de l'auditoire.

J'avais gardé ce mot pour le dernier :

« Dans leurs âpres imaginations, je les ai souvent entendus dire (les peuples du Nord) que la France liée à la Révolution ressemble à ce Mazeppa entraîné loin des routes frayées par le cheval que sa main ne peut régir. Plus d'un vautour le suit et convoite d'avance sa dépouille... Cela est vrai peut-être... Seulement il fallait ajouter qu'au moment où tout semblait perdu, c'est alors qu'il se relève au bruit des acclamations de ceux qui l'ont fait roi ! »

Tonnerre d'applaudissements, comme disent les Anglais.

Ce qui m'a fait surtout plaisir en cela, c'est que, passé les premiers mots, j'ai senti en parlant une tranquillité intérieure que je n'ai jamais éprouvée à Lyon. Je me fiais à mon auditoire. Tout le monde a remarqué ce calme.

En sortant, Mickiewicz est venu se jeter dans mes bras. Magnin, Ampère, qui connaissent le métier, étaient charmés.

Là-dessus arrive ma tante tout en larmes.

L'effet avait été unanime, il n'y avait aucun moyen d'en douter. Il n'y a que Dargaud qui ait manqué au poste ; car j'avais une ceinture d'au moins cinquante amis, je crois. Pour moi, je n'ai vu, ni distingué personne. M. et madame Cornu hors d'eux-mêmes ; enfin une telle unanimité que je n'ai rien vu de semblable.

L'affaire, dès le commencement, a été si peu douteuse que j'aurais voulu que tu fusses là.

J'avais deux sténographes du *Moniteur* qui m'ont rapporté le soir mon discours, mot pour mot. Il paraîtra le 15 dans la *Revue des Deux-Mondes*, je pense, avec quelques mots de Magnin en tête ; je me réserve une centaine d'exemplaires pour les donner.

Le jour était d'ailleurs très-beau, très-doux, le ciel de très-bon augure.

Adieu, ma bonne chère mère.

EDGAR QUINET.

CCLVII

Paris, avril 1842.

Ma très-chère mère, tu es trop bonne de ne pas me gronder d'avoir laissé passer si longtemps sans t'écrire. J'ai profité de mes vacances de Pâques pour courir un peu et me distraire deux ou trois jours avant de reprendre mon cours.

Je ne sais si tu as vu, il y a une dizaine de jours, une petite lettre de moi, pour relever une citation fabriquée par les petits fanatiques de l'*Union catholique*. Le lendemain ces gens se sont frappé la poitrine, ils ont reconnu le délit avec componction : « Le fait est, disent-ils, qu'il y a eu erreur de typographie. » Tout le monde a trouvé ici que j'avais bien fait de les prendre ainsi au piége.

J'ai reçu une excellente lettre de M. de Lacretelle. Je te la garde ou te l'enverrai si tu la désires. Voici un numéro de la *Presse* que tu n'auras peut-être pas vu encore.

Je pensais au contraire devoir être attaqué dans ce journal. J'avais écrit quelque chose sur la po-

lémique religieuse entre les journaux ultramontains et l'Université. X..... a peur de l'Eglise, de l'éclectisme et encore d'autre chose. Tu vois à quel degré de lâcheté morale, religieuse et métaphysique on est descendu. Je suis bien convaincu que le parti prêtre est soutenu par le Château. C'est là ce qui leur donne cette insolence.

Adieu, ma bonne mère, écris-moi, aime-moi.

EDGAR QUINET.

Ma sœur est dans une véritable renaissance. Il n'est plus question ni de fièvre, ni de rechute; je ne l'ai jamais vue plus sereine, plus accessible à toute joie : jusqu'à présent ses plus grandes impressions ont été la Vénus de Milo et les Invalides.

CCLVIII

Paris... 1842.

Il faut que tu me pardonnes ce long silence, ma chère mère ; j'aurais voulu te remercier de tes bontés, te parler de ma sœur, de notre satisfaction à tous ; j'ai eu beaucoup de choses à faire et j'ai compté sur ton indulgence.

Tu sais que j'avais reçu une invitation à passer la soirée chez la duchesse d'Orléans. C'était hier. L'invitation était pour neuf heures, j'arrivai à dix heures et demie, ne me souciant pas d'être des premiers. On me fait entrer dans un magnifique salon tendu de velours, au milieu d'un éclat éblouissant. Les trois quarts du salon étaient occupés par les dames. Il y avait seulement une trentaine d'hommes réunis du côté par lequel j'entrais ; mes voisins les plus proches étaient M. Molé et M. Thiers. De l'autre côté les principaux chanteurs italiens. Chopin était au piano, après lui la Grisi, puis Lablache. A la fin de chaque morceau, je voyais au milieu des dames un homme assis en habit marron, une énorme cravate blanche, ap-

plaudir, lui, tout seul. C'était le roi, qui avait à sa droite Christine, et à sa gauche la reine.

Après le chant de Lablache, il se leva et toutes les dames avec lui. Il partit, on se dissipa. Je vis le duc d'Orléans donner le bras à la reine Christine dont la figure est très-commune.

Il était plus de onze heures. Je songeais à partir aussi ; mais le secrétaire des commandements vint à moi, il me dit qu'il était spécialement chargé de me retenir et me pria d'attendre un peu. Un instant après, je vis s'approcher de moi une dame d'une taille très-noble, d'une physionomie très-douce et très-sensible. Partout je l'aurais remarquée; et à ce moment je la trouvai charmante. C'était la duchesse d'Orléans. Je vais te répéter en toutes lettres ce qu'elle me dit, parce que je sais combien tu aimes cette fidélité d'historien. Il était d'ailleurs impossible d'avoir un air plus sincère, plus pénétré, au point que, voyant ces beaux yeux de si près, je fus moi-même très-touché : « Combien je suis heureuse de faire la connaissance d'un homme que j'ai tant admiré de loin ! Car cette connaissance est faite depuis longtemps. Que cet Ahasvérus m'avait déjà émue en Allemagne ! Et maintenant, que je voudrais être homme pour aller vous entendre à votre Cours ! Ne puis-je pas espérer de faire la connaissance de madame Quinet ? Je le désire beaucoup. Consentira-t-elle à venir me

voir ? Voudrez-vous l'accompagner? Nous pourrons causer alors mieux qu'on ne le fait dans un salon. Je ne vous dis pas adieu, mais plutôt au revoir. »

C'est le résumé d'une conversation, sans la grâce, le naturel et l'air pénétré.

Le duc d'Orléans rentra ; en le rencontrant dans la mêlée, elle lui dit un mot. Il vint aussitôt droit à moi, et m'emmena dans un endroit où nous étions presque seuls, quoique de là on fût vu de tout le monde. Voici à son tour ses paroles (tu suppléeras les miennes) : « Vous avez foi en la France. J'ai été frappé du profond sentiment national qui vit dans tout ce que vous avez écrit. Mais les *Cosmopolites* nous perdent. Ils émoussent, ils énervent tout. Malheureusement le pays leur prête souvent la main. L'année dernière il a été bien faible, quand il y avait du danger ; il y a eu dans l'armée moins d'engagements volontaires et plus de rétractés qu'en aucune autre circonstance.

« Vous avez bien raison, la grande question pour nous c'est celle des frontières, c'est le besoin de se relever.

« Au lieu de tant parler des victoires de l'Empire, je voudrais que l'on instituât des fêtes funèbres commémoratives de Waterloo, pour obliger ce pays à s'en souvenir et à tout réparer. Au lieu de cela, on parle, on perd le sentiment de l'action. On fait

dans les Chambres de la musique, comme nous venons d'en faire, mais voilà tout. Le mal fait du progrès. L'ouvrier ne s'occupe plus de la République ; il ne songe plus qu'au salaire, il veut monter au second étage. Tout le monde veut jouir. Personne ne veut faire crédit à la patrie.

« Si je me suis occupé de l'armée, ce n'est pas que je veuille jouer au soldat; je crois être au-dessus de cela. Mais c'est que je pense que c'est là encore que se trouve la tradition de l'honneur du pays. Il ne faut pas tomber ; il ne faut pas ruiner comme Samson nos ennemis en périssant nous-mêmes. Il faut les détruire et vivre. Quand nous serions acculés à Bayonne, il faut être décidé à reprendre tout le reste.

« Pendant que les autres amollissent tout, vous êtes le clairon. Ne désespérons pas. — Il n'a fallu que douze apôtres pour sauver le monde. — C'est vrai ; et vous êtes le meilleur et le premier de tous. »

Cette conversation, comme tu peux en juger, fut très-longue. L'avenir montrera ce qu'elle avait de vrai. Le duc d'Orléans parle avec beaucoup de facilité, d'élégance, de convenance ; seulement, je voudrais à tout cela une physionomie plus expressive. Ce sourire habituel de la Cour ne va pas à toutes choses.

Adieu, ma très-chère maman. Hélas ! combien je

te regrette ici! rien n'est complet sans toi. Je t'aime et je t'embrasse. Minna est toute florissante.

EDGAR QUINET.

CCLIX

Paris, mercredi, juillet 1842.

Il est bien vrai, ma très-chère mère, j'aurais dû t'écrire sur-le-champ, j'en ai eu la pensée. Le besoin d'en apprendre quelque chose de plus que n'en disaient les journaux m'a fait perdre deux ou trois jours. Hier, madame A... est venue voir Minna ; j'étais sorti, mais j'ai su par elle de nouveaux détails. Pendant la première heure, toute la famille rassemblée autour du lit n'avait pas de grandes inquiétudes. Le pouls était bon et l'on n'avait trouvé de fracture nulle part. On croyait qu'il ne s'agissait que d'un simple évanouissement. C'est madame A... qui a annoncé la première l'événement à la princesse Clémentine à Neuilly. Elle ne lui a parlé que d'une fracture à l'épaule. Elles sont parties toutes deux. Le roi, la reine nu-tête, les avaient devancés. Il est bien frappant que le prince, quelques jours auparavant, avait dit, moitié riant, en demandant je ne sais quoi : « Faites-moi ce plaisir ; *je ne vivrai pas longtemps.* » La reine se confond de douleur. On

dîne à côté de la chapelle ardente. Il est bien évident que tout se tourne vers le duc de Nemours. Il surpasse tous les autres en signes extérieurs de regrets ; on se demande pourquoi il fait paraître plus de douleur que les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le public il existe une foule de préventions contre lui. Madame A..., et c'est là aussi l'opinion de la cour, pense que la duchesse d'Orléans est depuis longtemps fort malade et qu'elle est pour ainsi dire condamnée. Peut-être exagère-t-on son mal, pour éloigner d'elle plus sûrement encore la régence. Elle doit se trouver dans un affreux isolement. Les chefs des Chambres, voyant que l'on ne veut plus d'elle au château pour la régence, s'éloignent d'elle dès les commencements, pour se ménager d'avance avec le futur régent. L'opinion de Buloz est qu'elle seule peut sauver la dynastie, que la royauté représentée par une femme et deux enfants, véritablement irresponsables, eût été le contre-poids de ce règne de douze ans. — Ce qui ne l'empêche pas de publier tout le contraire dans la *Revue;* et ce qu'il fait, tous les hommes d'affaires le feront.

Le duc de Nemours aura la volonté du père et héritera de tous les soupçons accumulés. Il ne peut se sauver qu'en achevant la dissolution des partis et des hommes. Jusqu'à présent, il a été fort opposé à la Révolution. Il est possible aussi qu'en

continuant dans cette voie d'impopularité, il attache à lui la haine des partis qui mettraient leur espérance sur les enfants, et ainsi, il servirait de plastron à la couronne. Toutes les chances sont rouvertes , la monarchie fort affaiblie et l'avenir plus obscur que jamais.

Un malheur et un mauvais augure pour l'avenir de ces deux enfants, c'est de penser qu'ils vont recevoir le baptême des mains d'un homme aussi universellement exécré que M. Guizot.

Je serais parti plus tôt si je ne désirais rester ici pendant ces débats sur la régence, ou du moins en voir le commencement. Nous sommes tous convoqués pour demain aux Tuileries à la réception du roi. Adieu, ma bonne chère mère; désires-tu un peu me revoir ? Pour moi, après cette année qui a été si sérieuse, c'est une nécessité de me retrouver auprès de toi.

Minna va bien et vous fait ses amitiés.

EDGAR QUINET.

CCLX

Paris, 19 août 1842.

Ma chère mère, tu penses bien que je ne suis pas resté un jour de plus dans l'attente de cette discussion illusoire. Il est impossible de rien se figurer de plus honteux, ni de plus cynique. Je n'ai pas même cherché à assister à une seule séance. Ce qui m'a retenu, c'est tout simplement cette chaleur fabuleuse qui nous a condamnés à une immobilité presque complète. Minna est cependant partie mardi, et j'ai déjà une lettre d'elle, de Metz; elle a été accueillie à bras ouverts par les excellents H... Elle a dû repartir hier et arriver aujourd'hui à Grunstadt. Pour moi, grâce à la concurrence des collégiens en vacances et de ce troupeau de députés, il m'a été impossible de trouver une place avant mardi matin dans la diligence des Victoires. J'arriverai dans la journée de mercredi à Moulins et le lendemain jeudi à Charolles. La chaleur diminue, les nuages arrivent et je peux raisonnablement compter sur un air respirable pour la semaine prochaine.

Comment aurez-vous supporté ce soleil du Sénégal ?

Minna m'écrit que Paris est plus brûlant à l'ombre que le pays qu'elle traverse au soleil.

Tu sais si je me réjouis de vous revoir. Peut-être pourrais-je louer dans ton voisinage une chambre, un *retiro* quelconque, dans l'un des pavillons ou colombiers abandonnés. Je passerais là quelques heures de la matinée.

J'ai quelque chose à écrire qui irait bien dans l'un de ces pigeonniers. N'est-ce pas là que M. Desserteaux avait son parquet? Si le pigeonnier est vide, je m'en empare.

Madame de Vingy s'enveloppe plus que jamais de crêpes depuis la mort du duc d'Orléans; elle me donnera une lettre pour toi. D'ailleurs tout le monde est absent, excepté les Cornu qui m'ont envoyé hier, dans un beau cadre doré et de la part de la princesse Joséphine de Bade, le portrait lithographié de cette charmante femme.

J'ai reçu une nouvelle lettre de Letellier qui commence et finit ainsi : « Cher frère et autrefois ami !... Hélas ! êtes-vous catholique ? »

Adieu, ma chère maman, à revoir.

EDGAR QUINET.

CCLXI

A madame Quinet mère

A Charolles.

Grunstadt, 26 septembre 1842.

Il me semble, ma chère mère, qu'il y a très-longtemps que je t'ai quittée. Quand tu auras lu cette lettre, tu comprendras que j'ai eu à peine un moment pour écrire.

Je ne te dis rien de mon voyage à Châlons, où je suis arrivé à trois heures. Le temps était superbe. J'ai dû attendre jusqu'au soir, à neuf heures, la voiture pour Mulhouse. J'avais la première place, et ces deux nuits au clair de lune, le long du Doubs, ont été charmantes; ce pays était tout nouveau pour moi et j'en ai bien joui. A huit heures du matin, je suis arrivé à Mulhouse, où j'ai eu le temps de me promener. A neuf heures, je suis reparti par le chemin de fer ; ce trajet est vraiment magnifique. En trois heures, on passe au pied de la ligne des montagnes des Vosges, on traverse cette riche Alsace, et l'on se trouve jeté, sans la moindre fatigue, à la porte de Strasbourg.

Madame Levrault était seule ; je suis resté à l'hôtel, malgré son insistance. J'ai passé à Strasbourg la fin de la journée de vendredi et tout le samedi. Dimanche matin, je me suis embarqué sur le bateau à vapeur, au milieu de la ville, à six heures. Les brouillards du Rhin nous ont fait perdre à l'ancre une heure au milieu des sables. Enfin me voici à Grunstadt avec Minna.

Hier, je comptais à table, sous la présidence de Marie Moré, tant grands que petits, vingt-deux personnes. Et c'est là l'ordinaire depuis un mois. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tout se passe à merveille, que l'on est deux fois par jour à cette table, sans compter le déjeuner, le café, le thé, qui ne cessent pas, et que la nourriture est très-bonne, tout parfaitement propre, chacun avec des verres de cristal colorié et taillé.

Comme tout ce monde ne suffit pas, il y a de plus deux peintres qui peignent les grands, les petits. Deux professeurs de l'université d'Erlangen viennent encore d'arriver, puis la fille de Roth ; et tout cela est bien reçu, bien logé, parfaitement hébergé ; en vérité je n'y comprends rien. Si tu as eu de l'estime pour Marie Moré, tu en aurais maintenant bien davantage avec tout ce peuple à nourrir (et elle le nourrit parfaitement bien). Elle trouve encore le temps de faire faire son portrait par les artistes à sa suite. Les por-

traits des sœurs mortes ornent les murailles. Celui de Julia est entouré d'un lierre vert qui croît dans l'appartement. Cette vue ne les trouble pas.

Le père s'est laissé croître la barbe qui est toute blanche ; il a vraiment l'air fort respectable, à cette grande table, en face de sa fille Marie. Pour nous, nous logeons chez Dittmar.

Mon projet est de repartir dans quelques jours, de manière à être à Paris dans les premiers jours d'octobre. Je suis très-content d'être venu ; je me serais reproché de n'avoir pas suivi ce mouvement. Minna te prie d'ouvrir la lettre que tu as reçue pour moi, cette lettre était en grande partie aussi pour toi.

Hier on a bu à ta santé, à ce banquet perpétuel. Adieu ; ta lettre m'a été bien précieuse. J'ai été parfaitement près de ma chère mère ; mon désir sincère et vif, c'est de me retrouver sous son toit. Tu as été si bonne ! Adieu.

EDGAR QUINET.

ANNÉES 1843-1845

A madame Quinet mère

A Charolles.

CCLXII

Paris, 29 février 1843.

Ma chère maman, le carnaval nous donne un congé d'une semaine, et j'en profite pour te demander pardon de ce long silence.

Je me suis accoutumé à parler sans presque aucune note, sans rien écrire d'avance ; le discours est moins brillant, mais peut-être plus naturel. Mon auditoire ne fait pas de différence entre ces deux procédés. Je conserve des notes suffisantes pour rédiger plus tard un ouvrage dans l'intervalle de mes cours.

Un moyen assuré de succès, sans se donner aucune peine, serait de *singer le vrai catholique*, car la réaction nous pousse là. Jamais l'intolérance et le papisme n'ont été plus à la mode. A travers les

diffusions de Pierre Leroux, tu auras reconnu les fraudes et tours de passe-passe de Cousin. Ces escroqueries dévoilées ne lui ont nui en rien. Tout au contraire. Tous les mensonges se tiennent ; le monde a pris fait et cause pour lui. Leroux, qui a fait toucher du doigt le voleur, n'est qu'un « homme sans usage, qui ne respecte aucune situation. »

J'ai écrit sur-le-champ à M. de Lamartine pour le féliciter de son discours. Il m'a répondu un mot gracieux que je t'enverrai. Il m'est impossible de m'intéresser le moins de monde à un changement de ministère. La comédie sera renouvelée, voilà tout. C'est ce que l'on commence à sentir.

Tu sais que la duchesse d'Orléans m'a fait demander si je voudrais me charger de l'éducation du comte de Paris. Je lui suis naturellement reconnaissant de cette première pensée, mais il va sans dire que je ne conviens nullement à cette vie de dépendance. Entre les grands parents et la mère la situation ne serait pas tenable. On se défie de plus en plus des bonnes intentions de cette pauvre femme. La scission a beaucoup augmenté, et j'en juge par les relations de madame A... et de la duchesse d'E... qui ont presque cessé de se voir après avoir été liées intimement.

Ce qu'il faut pour cette éducation *libérale*, c'est un serviteur aveugle et plat, autant que le siècle

pourra le fournir. Avec cela beaucoup de piété, pour sanctifier la morale du grand-père.

Ma tante est incomparablement mieux que l'année dernière et d'une bonté parfaite pour nous, grands et petits. Je m'attache chaque jour davantage à elle. Je viens de lui remettre le dernier livre de M. de Lamennais qu'elle se charge de t'envoyer ; j'y joindrai la fin de *l'Oblat* et d'un autre roman dont tu n'as que le commencement dans tes revues. Je ne reçois plus la *Revue indépendante* depuis que j'ai refusé de m'y jeter tête baissée sans savoir ce qu'ils veulent faire, ni quelle sorte d'indépendance on peut y avoir.

Minna t'aura raconté notre visite à madame Récamier. Nous étions invités le lendemain à un bal d'enfants où mademoiselle Rachel a dansé un galop avec un collégien. Mais cette visite faite nous sommes restés chez nous. Dans un monde qui est tout art, nous avons voulu ne pas être trop naïfs, et ne pas avoir l'air trop avides d'invitations.

J'ai revu là M. de Chateaubriand, de plus en plus drapé. Pour se mettre au ton de la réaction catholique, il écrit la vie de Rancé, de la Trappe. Évidemment, c'est pour s'encapuchonner en finissant.

Dis à ma sœur que madame Arconati lui est restée très-fidèle. Vous savez que nous avons une chambre de plus dont la fenêtre donne sur le

jardin. Vous pourriez donc vous trouver toutes deux à la fois auprès de nous. La chambre qui donne sur la cour t'était désagréable à cause du bruit, ma chère mère ; tu aurais un silence absolu dans cette autre du jardin.

J'ai rencontré M. de L... au dîner de M. Villemain. Il a été d'abord fort embarrassé avec moi, dans un salon ministériel, comme s'il avait craint de se compromettre devant son seigneur et maître. J'ai cru quelque temps qu'il ne me reconnaissait pas ; la vérité est qu'il me reconnaissait très-bien. Heureusement M. Villemain est arrivé à moi et a dit à haute voix, en parlant de mon discours d'ouverture, qu'il en était jaloux pour la Sorbonne, etc. Alors M. de L... a vu qu'il pouvait sans danger m'avouer pour une ancienne connaissance ; il est devenu charmant, expansif, et a fini par un hymne en ton honneur et gloire.

Je ne te dis rien des tristes semaines que nous avons passées sous le coup de la nouvelle de Grunstadt ! J'ai dû faire mon cours, sachant cette mort du père, devant Minna qui ne la savait pas ! C'est une des choses qui m'ont le plus coûté. Enfin les lettres de ses sœurs, l'arrivée de son frère ont eu une influence fortifiante sur elle. Que je me suis félicité d'avoir fait ce voyage ! C'eût été un regret éternel pour moi d'y avoir manqué.

Au milieu des difficultés de la vie, le sentimen

d'avoir ton approbation fait ma principale force. Je doute que j'eusse le courage de beaucoup de choses, si je ne m'appuyais sur cette idée. Il est certain que depuis que ma situation est devenue meilleure aux yeux du monde, j'ai moins de soucis, mais aussi moins de satisfactions intérieures. Personne ne comprend cela mieux que toi. Il faut accorder beaucoup à la société pour en obtenir quelque chose; voilà comment elle entend l'échange.

Adieu, ma chère mère, ma chère sœur, dites-vous toujours que ma pauvre maison vous attend. C... est toujours le même cœur; il était l'autre jour à mon cours sur Raphaël. X... vient de passer à l'opposition avec son seigneur, cela va sans dire; il va vous envoyer sa nouvelle profession de foi; il trouve moyen de pêcher en trois ou quatre pages dans le catholicisme, dans les conservateurs, dans l'opposition. Sa brochure est imprimée, mais par prudence il la publiera après la discussion. Tout cela est un peu ridicule.

Je vous aime et vous embrasse; à revoir!

EDGAR QUINET.

CCLXIII

A monsieur ***

Paris, 15 juillet 1843 [1].

Au milieu de la mêlée, je n'ai pu vous répondre. Hier j'ai achevé d'imprimer mes leçons [2] qu paraissent avec celles de Michelet.

Prenez garde de ne pas vous décourager... N vous étonnez pas de ce chaos qui pèse sur vous c'est la marque d'une création intérieure. Prene pour la France la foi qui vous manque ; plongez vous dans cet esprit de lumière. Jamais vous n lui sacrifierez trop.

Figurez-vous cet abîme de philosophie allemand éclairé par le soleil de Bordeaux, par celui d Montaigne. Voilà à quoi il faut tendre ; mais pou Dieu, ne reniez pas votre pays; c'est encore l *terre Sainte !* Et le mot d'ordre partira encore un fois d'ici... Remerciez le ciel d'être né sous ce

[1] Nous possédons si peu de lettres du temps du Collège d France, que nous sommes heureux d'avoir retrouvé celle-c adressée à un jeune ami alors très-engoué de l'esprit ge manique.

[2] *Les Jésuites.*

astre, dans ce moment, dans ce peuple toujours prêt à tous les miracles sociaux. Allons, prophète de peu de foi, ceignez vos reins. On est las de tout ce qui s'est fait et dit depuis douze ans. Cette comédie honteuse touche à sa fin. Travaillez et aidez à la vie nouvelle. Les hommes nouveaux, inconnus, ont toutes les chances par cela seul qu'ils sont inconnus et que tous les autres se sont plus ou moins déshonorés.

Venez donc, âme mystique et mondaine, remplacer tous ces morts.

Adieu, très-cher ami. J'assiste au débrouillement de votre être. Rien n'est plus douloureux que ce premier chaos. Encore une fois, jetez sur ce monstre la lumière de l'esprit français. Vous vous verrez, vous vous mesurerez et vous serez sauvé.

Je vous aime.

EDGAR QUINET.

CCLXV

A madame Quinet mère

A Charolles.

Avignon, 31 octobre 1843

Ma chère mère je suis resté du 25 au 29 à Lyon. J'y ai retrouvé de vrais amis, entre autres Laprade. Casimir est une des âmes les plus charmantes que je connaisse ; j'ai revu aussi avec infiniment de plaisir M. Nichet, brillant et universel comme toujours. Les Lucien aussi ont paru, mais seulement le troisième jour. Ils s'étaient arrêtés à Bourg.

Virginie ne peut pas ne pas être gracieuse, mais il lui manquait l'élan surnaturel de Nantua.

Combien j'ai pensé à toi en m'embarquant le 29 à cinq heures du matin ! Le temps était brumeux en partant, mais le soleil s'est montré en approchant de Vienne. Je ne connaissais pas les bords du Rhône ; la pluie n'a commencé que tard et n'a pas gâté cette journée ; le soir à cinq heures nous étions à Avignon. J'ai couché au Palais-Royal, à l'hôtel du maréchal Brune. Hier

matin nous étions sur la route de Vaucluse. J'ai visité la vallée, la source. Je suis monté sur les ruines du vieux château. Ce paysage a dépassé de beaucoup ce que j'attendais et j'en ai joui parfaitement. Il faisait du vent, mais un beau soleil, un ciel bleu et le soir en revenant une brillante lune. Vaucluse m'a beaucoup donné à penser, c'est une admirable thébaïde.

Aujourd'hui j'ai vu de haut en bas le palais des Papes : une forteresse flanquée de cachots, des salles d'inquisition, d'inquisiteurs noirs peints sur les murailles, de soupiraux pour interroger les condamnés, de chaudières pour la torture, etc. Le néo-catholicisme fait là une atroce figure. Le pape vivait là entouré de geôles et de fourneaux pour l'hérésie. J'approche de l'Espagne.

Demain 1er novembre je pars pour Arles, Nîmes, Toulouse. Mon oncle Destaillades est toute la journée dans un grand fauteuil, au coin du feu, sans ouvrir la bouche. Il vient d'être très-malade; il est encore fort abattu, fort inquiet. Quelle triste vieillesse! avec tant de choses qui pouvaient la rendre belle!

D'ailleurs bon, accueillant, quand on peut lui glisser un mot dans l'oreille ; car cette maladie a complété la surdité.

Je commence sous les meilleurs auspices : Vaucluse m'a charmé pour longtemps. A Bayonne

j'espère trouver une lettre de vous, poste restante. Si Minna est partie de Charolles, envoie-lui cette lettre ; je lui écrirai directement dès que je m'arrêterai.

Adieu encore.

EDGAR QUINET.

CCLXV

Bayonne, 8 novembre 1843.

Chères amies, avant-hier je suis arrivé à Bayonne; point de lettre de vous, ni de personne. Cela est triste. Depuis Avignon, j'ai vu Arles, Nîmes, le pont du Gard, Toulouse, le Languedoc, le Béarn.

La pluie m'a poursuivi à torrents jusqu'à Toulouse. Depuis, il fait beau. J'ai passé hier une partie de la journée près d'ici, à Biarritz, au bord de ce même océan où nous étions il y a quelques semaines. A onze heures (il en est huit et demie) je pars décidément pour l'Espagne; j'ai pris ma place dans le coupé de ce que l'on appelle la malle-poste, qui est une diligence servie par les maîtres de poste. Demain soir, je serai à Burgos, capitale de la Vieille-Castille. Je m'y arrêterai un jour ou deux, et je repartirai directement pour Madrid où je séjournerai.

Le beau temps est revenu; le ciel est bleu comme au printemps. Ces pluies de Provence qui ont emporté derrière moi deux ou trois ponts, ne m'ont pas contrarié; j'ai eu des éclairs de beaux

jours pour voir les choses importantes. Hier, en allant à la mer, j'ai vu les Pyrénées que je vais traverser ce soir. Je pense à vous.

Mes amitiés à tous ! J'aurais voulu emporter avec moi une lettre de Bayonne; j'ai reçu à Avignon celle de Michelet. Adieu ! adieu !

EDGAR QUINET.

CCLXVI

Madrid, 19 novembre 1843.

Chères amies, me voici à Madrid. Je vous écris de tous les endroits où je m'arrête, mais je ne trouve nulle part de lettres, ni à Bayonne, ni ici ; je pense que vos lettres auront été mal adressées. Je suis venu ici par la route de Burgos. Les jours précédents, la voiture avait été attaquée; pour moi, j'ai passé fort heureusement, sans voir l'ombre d'un brigand. Il fait un soleil magnifique, mais très-froid, et aucun moyen de se chauffer. Je ne perds pas un instant; du matin au soir, je vais, je viens, tout m'instruit, tout m'intéresse. Je suis les séances des Cortès, et j'ai la joie de comprendre fort bien les discussions. Les personnes pour qui j'avais des lettres m'introduisent partout et sont ici toutes-puissantes.

Quel bonheur c'eût été de visiter avec vous le musée qui est éblouissant! De là, j'ai suivi la foule qui allait sous les fenêtres de la jeune reine. Les femmes de Madrid sont au-dessus de toutes les peintures ; les meilleurs peintres espagnols les ont

calomniées ; avec cela, elles me semblent n'avoir aucune coquetterie. En Italie, je ne voyais que les monuments; ici le peuple m'intéresse au delà de tout ce que je peux dire. A voir toutes ces figures brillantes et radieuses, on ne se figurerait jamais qu'on vit au milieu d'une révolution, et que pas une voiture ne peut sortir de Madrid sans être escortée.

La petite reine reçoit avec beaucoup d'indifférence ces marques de l'idolâtrie publique. Je ne peux lui pardonner de porter un chapeau anglais dans un pays où la mantille et le voile sont possibles.

Ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt de cette vie de Madrid, c'est qu'aux portes se trouve le désert, la barbarie, le danger. Du reste, je ne peux assez vanter la politesse, la complaisance de ce peuple que l'on dit frénétique. Tout le monde, grand et petit, est pauvre et supporte avec noblesse cette pauvreté. J'ai vu hier les grands du pays aller saluer la reine dans d'abominables fiacres dont nous ne voudrions pas dans notre Montparnasse. On rencontre très-peu de moines, et la France est aujourd'hui en cela cent fois plus espagnole que l'Espagne. Les monuments ici ne sont rien, n'ont point de caractère ; tout est moderne ou imité. La seule chose originale qui vous transporte hors de l'Europe, ce sont les Espagnols.

Je suis effrayé de la supériorité de ce peuple

sur les Italiens ; il y a là une loyauté singulière, même chez les gens de service. En un jour, j'apprends ici et j'imagine des choses que les livres ne m'eussent jamais données.

Madrid étant le cœur de l'Espagne, j'y resterai encore quelques jours. De là je continuerai par Tolède, Séville, Cadix.

Adieu, mes chères et bonnes amies, au revoir !

EDGAR QUINET.

CCLXVI

Madrid, 3 décembre 1843.

Merci mille fois de vos chères lettres du 20 novembre, je les ai enfin reçues hier. Michelet, le duc d'Elchingen m'ont aussi écrit.

Madrid est en ce moment si important, si vivant, que vous ne vous étonnerez pas de m'y voir encore. La discussion des Cortès, les fêtes de la majorité de la reine, le drame si extraordinaire de la chute de M. Olozaga, j'ai vu, j'ai suivi tout cela. Dans aucun temps, l'Espagne n'a été plus intéressante et plus embrouillée. Ce voyage surpasse de beaucoup ce que j'attendais, et je me trouve si bien des habitudes, mœurs et passions des Espagnols, qu'aucun pays ne m'a jamais convenu davantage.

J'ai déjà ici plus d'amis et de gens sur lesquels je pourrais compter que je n'en ai jamais rencontré après dix ans en Allemagne, et j'ai plus appris d'espagnol dans ces trois semaines que d'italien en Italie en une année. Je vois des politiques, des poëtes, des jeunes gens qui m'ont pris en

grande amitié ; en un mot, j'ai une foule de connaissances qui me plaisent et m'instruisent. Voici comment je passe ma journée : le matin, au musée, qui est le plus riche, le plus éblouissant du monde ; à midi ou une heure, aux discussions des Cortès.

Il y a un point qui est très-beau et très-catalan dans le règlement de ces Cortès, et qui m'a paru d'un effet sublime, la première fois que j'y ai assisté : c'est la manière de voter, qui est publique et ouverte. Chacun se lève, prononce son nom, en ajoutant *oui*, ou *non*. Il faut l'avouer, cela est un peu plus noble que nos bourgeois gentilshommes, allant cacher leur boule et leur conscience de leurs deux mains dans l'urne, en tournant pour cela le dos au public. On est de plus, ici, en face de passions furieuses qui font de cet acte si simple une démonstration de courage.

A sept heures du soir, je vais au théâtre ; ce n'est pas seulement une distraction, ce théâtre est aussi une révolution, un grand mouvement de poésie et d'imagination, qui est assurément ce qui se passe de plus original aujourd'hui en Espagne : une nouvelle école poétique, menée et entraînée par un fort grand poëte, Zorrilla, dont je dois faire aujourd'hui la connaissance. J'ai le plaisir imprévu de fort bien comprendre les orateurs des Cortès

et les acteurs de la *fonction*. Ma soirée se passe quelquefois fort différemment. Ici, quand les ministres ont cessé de l'être, ils font des cours publics. On n'a pas idée en Europe de ce qui se dépense là de brillantes et magnifiques paroles. J'ai eu l'enchantement d'entendre déjà deux fois le cours d'histoire politique de l'ex-ministre Galiano. On ne peut se figurer ce qu'est cette langue castillane dans la bouche de M. Galiano, qui me paraît le plus grand orateur de l'Espagne. La magnificence de cette langue m'a été révélée là comme la lumière. Aussi n'ai-je pu m'empêcher de dire à M. Galiano : « Monsieur, vous diriez les plus grandes absurdités du monde, que je ne laisserais pas d'être émerveillé au delà de toute expression. »

Ce qui me rend mes relations si commodes avec tous ces *caballeros*, c'est qu'ils me connaissent tous. Ainsi, M. Galiano s'est trouvé très au fait d'*Ahasvérus*, ce à quoi je ne m'attendais guère. Ils me présentent les uns aux autres, et je connaîtrai bientôt tout le plus important de cette société poétique, littéraire, etc. Je ne rencontre pas ici la moindre trace de cette rancune contre les Français. Les Allemands n'en sont pas là.

A propos, M. Bermudez veut me conduire chez l'archevêque de Grenade, qui ne ressemble guère, à ce qu'il paraît, à l'archevêque de

Paris [1]. Quand j'aurai achevé cette lettre, j'irai voir trois poëtes qui m'attendent : Zorrilla, le duc de Rivas, Bermudez.

A chaque instant j'apprends quelque chose; les livres espagnols sont pour moi transfigurés. Toute cette littérature et cette civilisation s'éclairent naturellement.

Le drame par excellence auquel j'ai assisté est celui de la chute de M. Olozaga. Tu auras vu dans les journaux cette courte histoire qui semble copiée d'un drame de Caldéron. M. Olozaga, le grand M. Olozaga, l'ambassadeur, le président du conseil, celui qui allait sauver l'Espagne, a été en un clin d'œil brisé, cassé comme une poupée par la main gracieuse de la jeune fille adorée, la *Niña adorada*, d'Isabelle II. J'étais ce jour-là au congrès. On avait répandu le bruit que M. Olozaga avait fait violence à la reine pour lui faire signer le décret de dissolution des Cortès.

Je pus arriver dans la salle, au milieu d'une foule, d'une cohue homicide. Dès que M. Olozaga parut, les cris de : *Viva !* et de *Mucro !* Mort au brigand ! éclatèrent autour de moi avec une férocité incroyable. Je crus un moment qu'il allait être mis en pièces. Après une longue interruption et un commencement de discussion, on vit quelque

[1] Voyez *Lettre à l'archevêque de Paris*, t. III, *Œuvres Complètes*.

chose dont je crois on ne trouverait hors d'ici aucun exemple. Un député, ministre depuis ce matin, se lève et lit au milieu d'un silence frémissant une déclaration de la reine, dans laquelle elle raconte que M. Olozaga, étant avec elle dans son cabinet, lui proposa de signer un décret de dissolution, qu'elle refusa et se leva, mais que ledit (*el dicho*) Olozaga courut à la porte et la ferma; qu'elle se dirigea vers une seconde porte, et qu'Olozaga la ferma de même; qu'alors il ne lui resta qu'à se couvrir la tête de ses mains, mais qu'Olozaga lui prit la main, et la força de signer.

Dire le frémissement d'imprécations qui suivit ces mots, c'est ce qui m'est impossible. Le soir était arrivé. Il n'y avait que quelques lampes allumées. Jamais ne se vit rien de plus sinistre.

Olozaga, néanmoins, se leva et demanda la parole contre cette Déclaration et pour dévoiler les trames qu'elle cachait. Le président et l'Assemblée la lui refusèrent pour ce jour-là. Beaucoup de gens pensent, et je suis de ce nombre, qu'il y a là-dessous une intrigue de camarilla, et que la reine Christine en tient le bout. Toute la ville était sur pied, les abords des Cortès étaient effrayants. Cependant Olozaga a pu se retirer sain et sauf.

Le fanatisme est ici, en attendant, pour la monarchie. Olozaga voulait une majorité libérale *progressiste* dans les Cortès, au lieu de la majorité des

moderados, qui, dans le fait, sont nos doctrinaires exagérés. Olozaga va être soutenu par tout le parti libéral, qui a pour lui l'énergie qui manque aux *moderados*.

Quoi qu'il en soit, l'Espagne encore une fois n'a plus de gouvernement, et je suis arrivé précisément pour voir cette crise.

Je craignais, à cause de la saison, de manquer les combats de taureaux ; j'en ai vu et des meilleurs. Hier même, à cause de la majorité de la reine, j'ai vu la fameuse *Corrida de novillos*. Premièrement, quatre taureaux du *vacher le plus accrédité d'Espagne* ont été mis à mort par la lance, par Manuel Carton el Elias Vieco « *fils*, de cette cité. » Un cinquième taureau a été également frappé de l'épée par le dieu Vulcain. Je ne sais combien de chevaux éventrés et morts, et deux hommes tués qui ont été emportés dans la salle de l'extrême-onction, sans que les belles dames de Madrid aient seulement sourcillé. Voilà le résultat d'hier. Pour qui n'a jamais vu ce spectacle, il est réellement trop fort. Il faut des nerfs d'acier. Il y avait là dix mille spectateurs. J'ai bien observé les femmes : elles n'ont pas donné une marque de sympathie aux morts, ni aux mourants. Il n'y a jamais qu'un cri, c'est celui de mort ! Quand ces pauvres chevaux sont blessés et agonisants, la foule n'a qu'une voix, c'est qu'on les ramène au taureau, *al toro*.

Ce qu'aucun voyageur ni écrivain ne m'avait dit, c'est que toute cette assemblée finit par prendre vraiment une âme de taureau. C'est un rugissement universel. Les femmes agitent leur éventail et leur parasol. C'est un mugissement humain, mêlé d'éclats de rire et de délicieux gazouillements.

Entre deux massacres, sur cette terre toute sanglante, s'est montré tout à coup un spectacle charmant, ravissant, pendant lequel j'ai beaucoup pensé à vous.

A la place du taureau on a vu paraître des chœurs de danseurs et de danseuses, avec les costumes des principales provinces d'Espagne, et qui ont dansé les danses castillanes, basques, aragonaises, andalouses. Les cris d'enthousiasme qui ont éclaté partaient vraiment de l'âme. Rien au monde de plus poétique, de plus indigène que ces danses. L'*andalouse* me paraît surtout l'invention du génie. Je n'ai pas encore vu l'Andalousie, mais je la connais. Le danseur commence par se prosterner à terre, comme s'il ramassait des fleurs, qu'il jette ensuite sur la tête de sa danseuse.

Après cela, les taureaux ont reparu avec le sang et le carnage. Les cadavres ont été traînés sur le sol, et chacun s'en est allé charmé et souriant voir l'illumination.

Ma journée est si utilement remplie, que je ne puis me décider à partir brusquement ; il me semble que dans aucun lieu de l'Espagne je ne ferais tant de choses et en si peu de temps. Un point immense pour moi est de savoir désormais l'espagnol. Je le lisais, mais c'était pour moi une langue morte. Où l'aurais-je entendue et apprise du public, si ce n'est à Madrid ?

Mercredi matin, je vais à l'Escurial ; je serai de retour vendredi, et probablement je partirai au commencement de la semaine prochaine pour Tolède, Cordoue, Grenade et Séville. Je m'arrêterai à Séville ; sois assez bonne pour y aventurer une lettre, poste restante, sinon à Cadix, mais je voudrais recevoir quelque chose à Séville. Adieu, ma chère mère, à revoir.

EDGAR QUINET.

CCLXVIII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Grenade, 1er janvier 1844.

Ma chère mère, ce jour ne se passera pas sans que je te souhaite, comme à l'ordinaire, la bonne année.

Songe combien je suis heureux. J'arrive ici précisément pour l'anniversaire patronal de la prise de Grenade par les chrétiens, c'est-à-dire pour la fête de la ville. Cette fête a lieu demain, 2 janvier.

L'effet que m'a produit l'Alhambra est au-dessus de toute expression. J'y ai passé seul plusieurs jours de suite; car je suis ici depuis jeudi.

L'Alhambra me produit le même effet que l'opium et le haschich font aux Arabes; c'est un songe délicieux. De l'extérieur, vous voyez une horrible forteresse; mais l'intérieur est brodé par les fées : c'est un endroit enchanté.

En un mot, l'Alhambra me transporte au septième et centième ciel de Mahomet.

Adieu, à demain.

EDGAR QUINET.

CCLXIX

Cordoue, dimanche.

La fête de l'Alhambra a été ravissante. Mais il y a déjà plusieurs jours de cela, et je suis pressé de parler d'autre chose.

Je suis à Cordoue depuis avant-hier, et plus fier que si j'avais défait le roi Almanzor.

Je viens de faire heureusement, triomphalement, l'expédition la plus chevaleresque, la plus *donquichotte* de l'Espagne. Voici le fait. Pour venir de Grenade à Cordoue, il y a trois manières : la première, qui est la seule suivie, est de revenir de trente lieues en arrière sur la grande route, pour prendre, à Baylen, la route de Madrid à Cordoue, à Séville. C'est ce que tout le monde fait sans exception. Il y a un autre chemin possible ; c'est un chemin de muletiers, qui fait un immense détour d'une vingtaine de lieues par Malaga. Il y a aussi quelques passants sur ce chemin. Dans l'un et l'autre, on ne court que les chances ordinaires. Enfin, il y a une troisième manière d'aller de Grenade à Cordoue, c'est de prendre directe-

ment et à vol d'oiseau à travers les montagnes. Cette direction est entièrement abandonnée aux hordes de brigands. Mais c'est le chemin que suivaient les Maures, c'est celui de Gonzalve de Cordoue, c'est incontestablement le plus intéressant, c'est celui que j'ai pris résolûment, après quelques incertitudes. Quand je suis monté à cheval, à Grenade, le 3 janvier, à huit heures et demie du matin, j'étais persuadé que je rencontrerais des *bandoleros*, les troupes de brigands. En conséquence, je n'avais avec moi que le moins d'argent possible ; de plus j'avais mis une pièce d'or dans mes bottes. J'avais un cheval andalou d'assez bonne mine et d'excellente volonté, un homme et un mulet pour mon bagage ; cette jolie malle de ma sœur est précisément ce qu'il y avait de pis dans l'aventure, car elle ne pouvait manquer de frapper l'œil d'épervier des *caballeros* postés sur les sommets.

Par une belle matinée, me voilà en route. J'avai trente lieues de gorges, défilés et sierras à traverser. Les paysages de Salvator Rosa sont des jardins potagers en comparaison de ces sierras d'Andalousie. Point de chemin. Nous allions de sentie en sentier. De trois en trois lieues on rencontre u berger. Mon guide qui se perdait appelait de loin Chevalier ! *caballero !* est-ce le chemin de Castro Le chevalier en guenilles, sans répondre, montra

de son bâton un côté de l'horizon désert. Nous nous remettions dans cette direction et nous continuions à chevaucher. Je fus frappé d'abord de l'exquise politesse du peu de gens que nous rencontrâmes. Je vis bien que cette politesse venait de l'effroyable peur que les passants se font de loin l'un à l'autre. Dis à Henri que ses pistolets bien luisants et apparents à mon arçon m'ont attiré une énorme considération dans ces sierras, et que c'est à cela que j'attribue de n'avoir pas été attaqué. Le fait est que je compris que, bien embossé dans mon manteau, je pouvais très-bien passer de loin pour un brigand en chasse ; que je faisais au moins autant de peur aux autres qu'ils pouvaient m'en faire, et d'après cette observation, voici quelle fut ma tactique. Quand une créature humaine se dessinait à l'horizon (et dans ces solitudes, tout être humain est un danger), je me lançais au grand trot et au galop au-devant du paladin. Souvent le paladin se trouvait être un ânier ou un muletier, qui alors de très-loin me tirait un grand coup de chapeau, en l'accompagnant d'un : Chevalier, allez avec Dieu ! *caballero, van usted con Dios.*

Souvent aussi c'était un homme à cheval, armé d'escopette et de tromblons rayés. Etonné de mon mouvement, il croyait que j'étais suivi, et passait à côté de moi comme la flèche sans desserrer les dents. Parmi ces hommes, de mine effroyable, il

y avait certainement ce que l'on appelle des rateros (brigands solitaires).

Cette tactique dont je ne me suis pas départi a été tout à fait victorieuse. Quant à mon guide, sa stratégie consistait, dès qu'il croyait apercevoir un danger, à entonner un chant de muletier qui pouvait s'interprêter ainsi : Vous l'entendez, je suis un pauvre diable. Si vous cherchez aventure, ce n'est pas à moi qu'il faut se prendre.

Pendant cette campagne, voici quel a été mon régime, d'après lequel vous pouvez calculer les ressources du pays. Le matin, une demi-tasse de chocolat fait de réglisse ; pour la digestion, douze heures à cheval. Le soir pour mon régal, une bonne petite assiettée de pommes de terre frites dans de l'huile rance.

Pour conclusion, point de lit et point de vitres à la fenêtre, buvant à la source avec nos chevaux. Non-seulement ce régime ne m'a pas fatigué, mais il m'a parfaitement convenu. Mon *Grenadin*, en voyant de quelle manière je prenais ce genre de vie, m'a dit : *Star soldad :* vous êtes soldat. Et sa réflexion m'a fait plaisir.

Chemin faisant, deux ou trois âniers m'ont prié de les prendre sous ma protection, ce que je leur ai accordé avec une généreuse courtoisie d'un village à un autre. Le moment critique est celui où l'on s'arrête pour coucher.

Des gens, de mine atroce (*malagente*), viennent s'informer de l'endroit où vous allez. Ils finissent par le savoir, et le danger est qu'ils aillent vous attendre en nombre au défilé.

Je les déconcertais en prenant au commencement de la journée une fausse direction. Enfin, grâces soient rendues à la chevalerie, je suis arrivé à deux heures sonnant sur le plateau, au bord du Guadalquivir, d'où j'ai salué au bas Cordoue, par un brillant soleil qui échauffait sans brûler. Ordinairement, je mettais pied à terre dans le village ; mais ce jour-là je voulais traverser la ville et arriver à mon gîte à cheval, en véritable triomphateur. Je ne descendis qu'à la porte de ma *posada*, qui par un bonheur insigne se trouve toucher à la mosquée. La première chose que je fis, encore tout éperonné, fut d'entrer dans cette église. Figurez-vous la plus belle mosquée de l'Islamisme, qui est maintenant une église chrétienne. Au dehors, la forteresse du dieu des armées ; au dedans, une oasis de colonnes de jaspe et de marbre.

Je pensais profondément à vous, à Minna. La vérité est que je suis plus fier que d'aucune chose de cette expédition. M. de Custine, dans son voyage, raconte que pour faire dans ce même pays que j'ai parcouru une pointe de deux lieues, autour de la ville, il se croyait obligé d'avoir une escorte de sept hommes armés jusqu'aux

dents, et moi j'ai fait trente lieues de pays seul, non pas seulement dans la plaine, mais dans les gorges et les coupe-gorges.

Et cela n'est pas uniquement une fantaisie; je ne donnerais pas ces jours-là pour tous les autres. Ils sont pour moi les plus précieux, les plus riches, ceux qui me laisseront le plus religieux souvenir.

La *posada* était à moitié encombrée par d'heureux bohèmes qui voyagent dans deux galères (guimbardes) à cinq lieues par jour.

Le soir, j'ai entendu à ma porte une guitare. C'étaient ces voyageurs, assis dans le corridor. Une femme jouait des castagnettes (elle était très-belle), d'autres chantaient. A ce concert improvisé, deux femmes dansaient le *fandango*. La grâce, la nonchalance et la noblesse qu'elles ont mises à cette danse est incomparable.

J'ai prié la société de me permettre de me joindre à eux et d'assister au ballet, ce qui m'a été courtoisement accordé.

Les aventures sont finies ; je pars d'ici tout bonnement en voiture publique pour Séville. De Séville, le bateau à vapeur. Je suis déjà dans ma chambre à Paris.

Adieu, mes très-chères ! Dieu fasse que je trouve de vos lettres à Séville, ou du moins à Cadix. N'en attendez pas de moi trop vite.

Une fois embarqué, comment écrire ? Je vous aime, adieu. Excusez le papier de Cordoue.

EDGAR QUINET.

CCLXX

Cadix, janvier 1844.

Mes chères et très-chères, vos lettres que j'ai reçues à Séville et à Cadix ont été une bénédiction pour moi.

J'en ai trouvé aussi deux parfaites et angéliques de Minna. Aujourd'hui je suis désolé de l'avoir appelée à Paris pour le 20 janvier, elle aurait pu rester encore chez les siens.

La communication des bateaux à vapeur est bien moins organisée qu'on ne me l'avait dit; ils ne se suivent pas les uns les autres si promptement que je pensais, et je vois que mon retour sera moins rapide que je n'avais calculé.

Depuis Cordoue les grandes aventures sont finies, et aujourd'hui je suis rentré dans la civilisation. De Cordoue, j'ai fait le trajet de Séville par une de ces nuits d'Espagne que l'on ne connaît pas sous notre ciel. Les étoiles sont si étincelantes, qu'elles semblent se détacher en relief.

Cordoue est un labyrinthe de rues arabes, dans lesquelles on n'entend que le bruit des

jets d'eau dans chaque cour, mêlé à la guitare.

Du reste, personne dehors; je n'ai rien vu de plus mystérieux. On m'a prévenu de l'inconvénient de sortir de chez soi, après cinq heures du soir.

C'est la presque certitude d'être dépouillé de ses habits jusqu'à la chemise inclusivement.

J'avais pour Cordoue une lettre à un banquier, je n'en ai pas fait usage. J'ai trouvé là pour me distraire, m'instruire, m'enseigner toute chose, un homme d'excellentes manières et qui me représente l'Espagnol dans ses plus belles qualités. Cet homme ayant entendu parler de ma campagne dans les sierras, a voulu faire ma connaissance; de ce moment, il n'est sorte de service que je n'aie reçu de lui.

Au milieu de cet habitacle de bandits, il m'a pris sous sa protection, m'a fait ouvrir toutes les portes, montrer tous les beaux chevaux, les musées, les chapelles, et cet homme est tout simplement un vieux maréchal ferrant [1]. Mais mon ami Cecilio, car nous étions devenus inséparables, bien drapé dans son manteau, avait des manières plus gentilhomme que nos deux présidents de la Chambre des députés et des pairs. Grâce à lui, j'ai connu le peuple espagnol dans sa plus belle nature.

[1] Voyez *Un Prolétaire espagnol, mes Vacances en Espagne*, page 213.

Il était parfaitement au fait des moindres incidents de la politique, connaissait aussi bien que moi l'affaire d'Olozaga, pensait de même là-dessus, en un mot, ce maréchal était un vrai gentilhomme, et je suis sûr d'avoir laissé au moins un ami en Espagne. Ne vous figurez pas d'ailleurs des mains noires; Cecilio est retiré.

A Séville, j'ai eu un autre genre de bonheur. J'habitais une maison particulière. Une petite cour délicieuse, avec le jet d'eau au milieu, des colonnes tout autour, une galerie au premier étage, les murs incrustés à l'arabe, de faïence et de stuc; deux balcons à mes fenêtres et d'excellentes gens, un jeune homme et sa femme pour hôtes.

Il y avait là de plus deux étudiants (bacheliers de Salamanque), avec le costume de la vieille comédie, bons personnages aussi, toujours à mes ordres, qui se préparent à suivre trois ans la philosophie, puis huit ans le droit (c'est le minimum), ce qui leur fait une douzaine d'années de cette vie de Gil Blas. Enfin est survenu un hidalgo de Cordoue avec sa fille, dona Carmen, fort jolie et très-naïve. Tout cela vivait à peu près pêle-mêle. Pour entrer dans ma chambre, j'étais obligé de passer par celle de la demoiselle de Cordoue et réciproquement. Au moindre bruit qui se faisait dans la rue, elle venait tout bonnement dans ma chambre se planter sur mon balcon. Dona Carmen avait abandonné la coif-

fure nationale pour l'affreux chapeau. Je lui en ai fait honte; et elle n'a plus osé le porter. Par un bonheur insigne, incroyable, il y avait une cheminée; le soir on s'y réunissait.

La Cordouane Carmen chantait et s'accompagnait de la guitare ; un des *estudiantes* jouait un peu de la flûte. Tout ce monde-là s'est dissipé maintenant, et il ne reste que les *estudiantes*, avec leur avenir de douze ou quinze ans d'une vie pareille.

Je me suis donné le plaisir à Séville de monter ces beaux chevaux andalous et de faire de longues courses dans les environs. J'ai revu là avec transport ma chère architecture arabe, si hardie, si élancée, si svelte, que le gothique tout brodé semble nu par la comparaison. Cette architecture mauresque s'élance comme un rêve qui ne tient pas à la terre.

Malheureusement, elle s'arrête trop tôt. Le palais du roi des Maures m'a rappelé l'Alhambra. En plusieurs points il est plus grand, plus sévère, plus royal; mais je n'y ai pas trouvé le même enchantement. Je ne sais à quoi cela tient; peut-être tout simplement qu'il y manque ce parfum de rose et de lavande qui m'a véritablement causé une divine hallucination dans l'Alhambra. Les maisons de Séville, blanches comme des vestales, avec leurs cours arabes, sont la grâce même ; mais cette grâce est toute verrouillée ; les fenêtres, les balcons déli-

cieux, sont garnis de cages de fer. Ces lieux de délices sont en même temps des prisons. Le sourire et le tragique se mêlent partout, et c'est le fond de la vie espagnole.

En quittant Séville, j'ai descendu le Guadalquivir sur un bateau à vapeur. Hélas! hélas! où sont les aventures et les bandits des sierras? Chaque pas m'éloigne sans retour de ces bons compagnons, la population la plus philosophe d'Espagne.

Les deux côtés du fleuve doivent ressembler beaucoup aux pampas d'Amérique ; des plaines à perte de vue, couvertes de troupeaux à demi sauvages de chevaux, de vautours qui planent sur le tout, et en face, la mer, l'Océan.

Je n'ai pas eu le mal de mer ; il paraît que je me suis fortifié en beaucoup de points.

A Séville, un banquier m'a fait connaître le grandissime écuyer, le dernier des Franconi, qui, avec toute sa bande, femmes, hommes, bohémiens, chevaux, singes, vient donner avec Auriol des représentations à Cadix.

Il m'a installé dans un hôtel, où je suis honteusement bien pour un homme accoutumé aux *ventas* d'Andalousie; lui qui connaît le pays, ne revient pas que j'aie pu réussir dans mon expédition des sierras de Grenade à Cordoue.

Me voici au bout du voyage; la terre me manque sous les pieds. J'ai bien fait de finir par Cadix,

c'est la plus charmante création de l'Espagne ; il n'y manque qu'une chose, les bassins et les jets d'eau de l'Andalousie. Mais quelle blancheur ! quel éclat ! quelle pureté de nonne ou de vestale ! Ces cages de fer qui enveloppent les fenêtres ne peuvent pas réussir à être tristes sur ce fond bleu du ciel et de la mer, et sur ce blanc d'ivoire qui éblouit. Je ne me lasse pas de monter à la tour des Signaux et de regarder ces terrasses, cette ville d'Afrique et d'Asie qui ne rappelle rien du reste de l'Europe.

Pour votre contentement, je vous dirai que le consul de France, auquel je n'étais pas recommandé, me comble de services, de complaisances de tout genre.

Il est à Cadix ce que mon cher Cecilio a été à Cordoue. Adieu, mes très-chères. J'ai déjà un pied en France. Je ne sais où vous dire de m'écrire. Un mot à Lyon, ou encore mieux à Port-Vendres.

EDGAR QUINET.

CCLXXVI

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris, 15 mars 1844.

Tu m'auras pardonné, ma très-chère mère, de n t'avoir encore rien dit depuis mon retour. Tu sai que je n'ai eu que le temps de penser à toi et d te regretter. En vous quittant, je croyais rentre dans l'ancienne paix ; mais j'ai trouvé l'opinio l'auditoire, si électrique, si vivant, qu'il a bie fallu se donner tout entier à la position mora qui se présentait. On n'avait rien épargné po faire, au Collége de France, ce qu'on a fait à Chambre des pairs, c'est-à-dire la mort, ce qui reste ne devait pas leur coûter beaucoup. Po nous, nous voilà embarqués à pleines voiles et s une grande mer. J'y suis dans le fond très-tra quille, parce que je me sens dans le vrai.

Les ennemis jettent de temps en temps dans leu journaux un cri de rage, mais ils sont impuissan Mes leçons s'impriment [1]. On me presse de publi

[1] L'*Ultramontanisme*.

ce que j'ai déjà. Le tout fera un volume qui sera complet à la fin de juin. Michelet me prête, me donne un titre auquel il avait d'abord pensé pour lui-même: *Rome et France;* sans cela, j'aurais mis: l'*Ultramontanisme* [1].

Enfin nous vivons, nous agissons! Ce qui nous manque, c'est un journal tout à nous et à notre heure.

Quand vous reverrai-je? Ce moment à Charolles a été si court! J'ai à me louer de tous ceux que je vois. Les inconnus ont été comme des amis.

Adieu, je vous aime et vous embrasse.

EDGAR QUINET.

[1] Le titre adopté fut l'*Ultramontanisme*.

CCLXXII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris,..... 1844.

Ma bien chère mère, je persiste à croire que beaucoup de tes frayeurs se dissiperaient ou diminueraient ici en face des choses. Ton imagination va bien plus loin que la réalité.

Je me rengage courageusement dans mon cours[1],

[1] Le 19 juin 1844, Edgar Quinet terminait ainsi son cours sur l'Ultramontanisme :

« Ce qui s'est passé ici entre nous est un lien sévère. De votre part, comme de la mienne, c'est un engagement..... La parole qui fait explosion dans les âmes est un principe d'avenir, il faut la réaliser, c'est-à-dire y conformer sa vie ; il faut se préparer à la mettre en pratique quand, à votre tour, il vous sera donné d'influer sur les affaires publiques. »

Le lendemain 20 juin 1844, une députation des Écoles se rendit chez Edgar Quinet pour scellre, par une démonstration éclatante, l'alliance entre la jeunesse française et le professeur qui lui montrait le chemin de l'avenir. A cette foule enthousiaste, généreuse, il répondit par le discours suivant :

« Le témoignage que je reçois de vous m'est d'autant plus précieux qu'il s'adresse, non pas à moi, mais à nos croyances communes ; il suffit de vous entendre pour sentir qu'une vie

et ce ne sont pas les adversaires que je crains. Isambert m'a assuré qu'Odilon Barrot s'est entendu avec l'archevêque, et que vingt-cinq voix de l'opposition seront pour le parti prêtre !

Michelet, de son côté, écrit sans s'arrêter sur les directeurs de conscience.

Adieu, aime-moi et ne t'effraye pas trop.

EDGAR QUINET.

nouvelle commence à circuler. La génération qui vous a devancés est lasse ; il faut que vous apportiez à votre tour un nouveau souffle dans le monde; et puisse cette âme généreuse que vous me montrez ne pas rester seulement dans les livres, mais entrer avec vous en possession des affaires et des choses ! C'est ce que nous nous engageons mutuellement ici à faire quand le temps viendra pour nous.

« Ce siècle a reçu d'immenses dons matériels ; ces instruments nouvellement découverts, d'une force incalculable, attendent encore la pensée qui doit les mettre en œuvre. Supposez que l'époque qui s'est emparée de toutes les forces de la nature finisse par développer un esprit proportionné à de semblables moyens ; et dites-moi si aucun temps aurait pu consommer de plus grandes choses. Ramener l'équilibre entre l'âme et la matière, cet avenir est grand, messieurs, et c'est à vous qu'il appartient ; chacun de vous en contient déjà une partie en lui-même. Toutes les nations, toutes les races doivent apporter un fragment à cette œuvre. Travaillons seulement pour que notre pays conserve et accroisse ses droits à se dire la conscience du genre humain.

« Ce moment vivra toujours pour moi, messieurs, comme un souvenir et un gage de mon alliance avec la jeunesse française, dans ce qu'il faut bien appeler la guerre sacrée pour la liberté religieuse et sociale. Ce n'est pas un professeur qui dit cela, c'est un ami qui parle à des amis. »

CCLXXIII

A madame Quinet mère

A Charolles.

Paris,..... 1845.

Ma très-chère mère, voici d'abord une lettre de madame Didier ; elle assistait hier à mon cours et vous verrez que je n'y avais pas l'air malade, et que je ne l'étais pas du tout ; cette grippe a été fort bénigne.

En sortant de la salle de mon cours, j'ai vu ma tante, ma cousine, leurs maris, ils y avaient tous assisté. J'ai commencé par quelques mots très-fermes sur les attaques de l'école ultra-catholique, et ces mots ont produit un grand effet. Ils ont été fort applaudis.

Je t'enverrai un mot sur la polémique religieuse. X... s'est enfin résigné à le publier, mais il a fallu presque le contraindre à oser. Enfin, je suis au milieu d'un bon petit combat qui ne me déplaît pas.

Adieu, ma chère mère, aime-moi, espérons de nous revoir bientôt [1]. Minna vous embrasse.

EDGAR QUINET.

[1] Nous avons peu de lettres sur les leçons du Collége de France, parce que madame Quinet venait à Paris dans les dernières années de sa vie, et assistait au cours de son fils.

CCLXXIV

Paris, août 1845.

Tu as bien compris, ma très-chère mère, que sans t'écrire, je vivais de cœur et d'âme avec toi et ma sœur. La campagne finie [1], ma première pensée a été pour vous. Ou plutôt je ne me suis pas séparé un moment de votre cher souvenir. Grâces à vos bonnes lettres, j'ai toujours su ce que je désirais le plus savoir. Ton mal m'a fort tourmenté. Je sens que toute espèce d'agitation t'est funeste, et j'espère que tu ne te seras pas inquiétée outre mesure de nos propres soucis. Tu as vu bien vite que nous n'avions aucune crainte.

Il est certain que jamais je n'ai eu plus de calme intérieur que depuis le temps où ces batailles ont commencé. J'appellerais même cela *bonheur*, si souvent la fatigue n'était excessive et surtout si le temps ne me manquait pas. Ma seule et véritable peine était de devoir faire en deux jours le travail d'un mois. On croit tout perdu, et le moment venu,

[1] Cours de 1845 : *Le Christianisme et la Révolution française.*

la nécessité et le péril vous font trouver des ressources que l'on n'imaginait pas.

J'ai ainsi vécu pendant cinq mois dans des crises continuelles, obligé à ma manière de livrer une bataille rangée chaque semaine sans avoir le temps de la préparer. Je ne puis pas te dire assez à quel point j'ai été assisté par une force inconnue, dans les moments les plus désespérés. Je me couchais désolé, et le lendemain, avant midi, tout était prêt : les choses, les mots, les citations, les plans, tout avait surgi je ne sais d'où. Quelqu'un qui n'a pas passé par ce péril continuel de l'improvisatior pure, sans passion, ne peut se faire une idée de ce genre de vie. Combien j'ai envié souvent le général qui livre sa bataille en une année! Il a ur jour d'éclat et c'est assez.

Mais dans ce combat de l'esprit, la journée d'hie compte à peine. Si une force supérieure ne m'eû assisté, il m'eût été impossible de traverser tan d'obstacles.

Au reste, j'ai éprouvé ce genre de contentemen qui consiste à faire exactement ce que l'on a mis sion de faire. Peut-être est-ce là le bonheur.

Un mélange d'angoisses, de calme et de lueur inespérées.

En de certains instants, c'eût été un éclair d felicité, si vous aviez été là. Car j'ai toujours pens à vous dans les bons et les mauvais moments.

Tu doutes quelquefois de ce que tu es pour moi, ma chère mère, et c'est là véritablement un malheur. Ah! si dans ces heures du Collége de France, les plus sérieuses de ma vie, tu avais pu voir combien ma pensée avait besoin de toi, tu ne douterais plus jamais.

Adieu, ma bonne chère mère, j'ai besoin que tu m'aimes, et que tu ne souffres pas.

EDGAR QUINET.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES

DE

Mme EDGAR QUINET

Écrire une *Vie d'Edgar Quinet* est le travail réservé aux années qui me restent. Aujourd'hui, dans ces notes rapides, je ne puis que fournir quelques éclaircissements pour orienter le lecteur à travers une correspondance nécessairement inégale et dont les lacunes demandent à être comblées au moins par les faits principaux.

Le second volume des *Lettres* d'Edgar Quinet *à sa mère* s'ouvre à une époque douloureuse de sa jeunesse: ses vingt-deux ans, la sérénité de son âme, ses amitiés enthousiastes, tout fut un moment profondément troublé. Dans les deux poëmes [1] où il a mis tant d'événements et d'impressions de sa propre existence, il a fait plus d'une allusion à cette première heure de sa jeunesse. Ce n'était plus une de ces visions poétiques si souvent apparues au matin de la vie, « procession d'enchanteresses qui se tenaient par la main et qui l'obligeaient à croire avec Platon que l'âme s'éveille dans l'éternel amour [2]. »

Cette fois le coup est très-fort; mais avec une vigueur de volonté peu commune, il s'arrache à un sentiment que tout lui faisait un devoir de combattre; il dit adieu à sa mère, à sa sœur, à son cher Certines ; dans l'automne de 1826, il part pour Strasbourg où s'imprimait sa traduction de Herder.

Jamais, au milieu de ses plus grands déchirements de

1 *Ahasvérus* et *Merlin l'Enchanteur.*

2 Voyez *Histoire de mes Idées.*

cœur, il n'abandonne son travail. L'impression achevée sa *Philosophie de l'histoire de l'humanité* publiée, i quitte l'Alsace, pour se débarrasser par un changemen d'air de sa fièvre bressanne ; ses amis de Strasbourg lu conseillent l'université de Heidelberg.

« C'est l'antiquité orientale, c'est la grande et nobl philosophie de Platon et de Kant, » dit-il à sa mère. La petite société patriarcale de savants, en ce temps-là, s sympathique à la France, l'amitié de l'illustre Creutzer la simplicité de vie dans cette vallée du Neckar apaisen ce cœur meurtri. Il entreprend avec ferveur des travau nouveaux, l'étude approfondie du grec, des langues orien tales, de la philosophie et de la poésie germaniques ; i publie l'*Essai sur les œuvres de Herder*, puis des *Consi dérations sur la philosophie de Schelling* [1].

Mais ce qui transforme bientôt cette terre étrangère e une terre d'enchantement, ce fut une puissance qui lu était déjà bien connue, mais qu'il entrevit enfin sous un forme vraiment bienfaisante.

Dans ce même mois de décembre 1826 où il arrivait Heidelberg malade et profondément triste, M. Creutze l'introduisait dans une famille amie où avaient lieu très souvent de ces réunion musicales, véritables fêtes po tiques et religieuses de l'Allemagne de ce temps-là.

On exécutait un oratorio de Haendel, *Samson ;* parm les nièces de madame Kayser, l'aînée, Minna Moré, éclip sait les plus belles par sa figure raphaëlique et par c air de douce solennité qui respirait dans sa parole, da ses manières.

Dès lors, Edgar Quinet arrêta le plan de sa vie, quand ses amis de Paris le croyaient enraciné à Heide

[1] Voyez *Allemagne et Italie.*

berg par pur amour de la science, la clairvoyance maternelle démêla bientôt le vrai motif.

Cependant ce séjour prolongé touchait à sa fin; l'Institut de France venait de le nommer membre de la commission en Morée. C'est lui qui avait eu le premier l'idée de l'expédition scientifique; pendant une année il avait poussé à la réalisation de ce projet car un trait distinctif de cette nature à la fois héroïque et méditative, ce fut le besoin d'action qui se mêla toujours chez lui à la pensée pure. Il brûlait de toucher le sol sacré de la Grèce; les périls qui l'attendaient sur la terre hellénique dévastée par la guerre étaient un attrait de plus.

Choisi entre cent concurrents, il part en décembre 1828. Son ouvrage *la Grèce moderne et ses Rapports avec l'antiquité* donne une faible idée des dangers qu'il affronta au milieu des barbaries turques, pestes, incendies et ruines du moment. Pendant que ses collègues de l'expédition demeuraient inactifs au quartier général de l'armée, à Modon, il parcourut seul à cheval toute la Morée. On comprend que les notes de voyage, les travaux archéologiques dont il était chargé par l'Institut, et qui furent publiés séparément, aient fort abrégé les lettres qu'il écrivait de Grèce à sa mère et à sa fiancée.

Cette vie de voyages et de périls, de science et de poésie, d'indépendance, où il étanchait sa soif de connaître, était celle qui lui plaisait le mieux. Heureux s'il avait pu la suivre toujours; elle lui convenait merveilleusement. Mais l'inexorable nécessité qui l'avait déjà tant poursuivi, qui veut une profession définie, un état stable, se dressait toujours devant lui.

Tout le désignait à l'enseignement : ses amis de Paris et lui-même demandaient l'École Normale. Mais l'écrivain

politique nuisait déjà au professeur; de bonne heure il paya cher ses opinions soutenues avec tant de hardiesse; il leur a toujours sacrifié l'intérêt et le repos de sa vie.

Le gouvernement de 1830, qui trahit si vite les espérances des amis de la liberté, ne se hâtait pas de confier une chaire d'histoire ou de philosophie au jeune écrivain qui venait de dresser un véritable acte d'accusation contre les hommes au pouvoir, leur reprochant d'abaisser la France devant l'étranger, et leur demandant compte du meurtre de la Pologne dans sa brochure l'*Allemagne et la Révolution* (1831).

Ce fut son début dans la voie des écrits politiques. Ses amis avaient beau lui représenter qu'il compromettait son avenir en stigmatisant si durement ce régime, qu'il s'interdisait toute possibilité d'une nomination. Les conséquences étaient désastreuses pour lui; mais il n'hésita jamais. La fougue, l'insistance passionnée qu'il mettait à réclamer par lettres l'insertion de telle phrase dangereuse que le prudent éditeur avait supprimée n'obtenaient pas toujours satisfaction. Alors il prenait la poste, accourait à Paris, rétablissait le passage incriminé, imprimait sa brochure ailleurs, et, sa campagne politique terminée, sa parole patriotique prononcée, il retournait à sa petite habitation du Neckar, et passait à une autre œuvre.

Sa nomination à la chaire de Lyon fut ainsi retardée de sept ans, malgré les amis qu'il avait dans le ministère et dont M. Villemain fut le meilleur.

Aussi, combien les inquiétudes d'une mère étaient naturelles, quand elle vit son fils persister dans ses projets d'union avant que d'avoir un foyer. Ce qui était plus grave encore, les préjugés de race et d'esprit qui séparaient déjà la France et l'Allemagne augmentèrent singu

lièrement après la Révolution de 1830[1] ; ils faillirent un moment briser l'avenir des deux fiancés.

Au milieu de cette crise de sa vie, Edgar Quinet perdit son père, en janvier 1832. Il part pour l'Italie, passe toute une année à Rome, où il se lie intimement avec deux grands artistes, Chenavard et Gleyre. Les voyages étaient son salut et lui rendaient l'équilibre.

Après la science, il eut à Venise la révélation de l'art : *Ahasvérus* est l'expression de cette phase de son existence.

Mais l'*ange Rachel* ramena la paix et l'harmonie dans l'âme du *voyageur éternel.* En décembre 1834, nous voyons enfin cette destinée fixée, rassérénée à jamais.

C'est avec un grand serrement de cœur qu'Edgar Quinet renonça au plan qu'il avait fait d'habiter Certines ; ce patrimoine qui appartenait à sa famille depuis trois cents ans fut vendu en 1836. Il s'établit à Bade, puis à Heidelberg, par un motif très-simple : l'extrême bon marché de la vie et le voisinage de la famille Moré.

Il a comparé cette admirable famille à celle du *vicaire de Wakefield :* il y avait en effet plus d'une ressemblance entre cet intérieur et celui du docteur Primerose ; mais le père Moré était une figure bien autrement intéressante. Homme de 92, l'âme de la Révolution française vivait encore en lui ; c'était un citoyen du département de Mont-Tonnerre, l'ami, l'hôte de Desaix. Il avait fraternisé avec tous les jeunes généraux de la République qui campèrent de 1792 jusqu'à la fin de l'Empire sur cette rive gauche du Rhin, alors aussi française que l'Alsace. Après la réunion des provinces rhénanes à la Bavière, le père Moré conser-

[1] *Voyez* lettre CXCIII, p. 184.

vait sa foi, son amour à la France. Simple notaire de village après avoir été ministre protestant dans sa jeunesse, avec bien moins de fortune que le *vicaire de Wakefield* il possédait une couronne de jeunes filles bien plus nombreuses : il y en avait neuf ou dix, et toutes charmantes.

Un petit dessin au crayon qu'Edgar Quinet aimait beaucoup représente toutes ces jeunes sœurs assises autour d'une table de travail, chacune son ouvrage à la main.

C'est à ce doux intérieur qu'il confiait sa chère Minna lorsque ses devoirs ou ses affaires le rappelaient à Paris. De 1835 à 1837, sa vie est partagée entre la rive gauche du Rhin et de fréquents séjours à Paris. Il travaillait dans sa poétique retraite à ses poëmes : *Napoléon ;* ensuite *Prométhée.* L'œuvre achevée, il allait surveiller l'impression à Paris, il revoyait le monde, les amis, se mêlait au mouvement littéraire et politique de son temps et, après plusieurs mois de vie mondaine et active, il retournait à un autre travail dans sa poétique maisonnette de Lichtenthal ou du *Waldhorn.*

Dans un de ces retours à Paris, il visite le champ de bataille de Waterloo, publie cette relation, récit précurseur de la *Campagne de* 1815 parue, vingt-cinq ans plus tard.

Ce pèlerinage au champ funèbre de Waterloo n'était guère inspiré par l'idolâtrie du nom de Napoléon : Waterloo représentait pour lui non la défaite de l'Empereur, mais le deuil de la patrie, la chute de l'indépendance nationale. Chaque patriote, Edgar Quinet plus qu'un autre, attachait à ce nom toutes les douleurs, toutes les hontes de l'invasion. Il avait en horreur ce cosmopolitisme, cette doctrine de capitulations, qui est la destruction même de l'idée de patrie.

Dans le poëme *Napoléon*, qu'il appelle son Goliath en vers, les strophes l'*Aiguillon*, écrites à Bade, résument le fond même de sa pensée :

Ah ! France ! as-tu du cœur ? as-tu des yeux pour voir ?
As-tu des dents pour mordre ? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang, en ta veine épuisée ?
As-tu dans ton carquois une flèche aguisée ?
Ou, serpent sans venin, qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon ?
Dis, France, m'entends-tu ? France, si tu sommeilles,
Faut-il parler plus haut pour toucher tes oreilles ?
Quel mot faut-il donc dire ou ne te dire pas,
Beau pays du clairon ? ô vierge des combats,
Habille-toi de fer qui jamais ne se rouille !
Relève ton armure, et non pas ta quenouille.
Si ton clairon se tait, enfle plus haut ta voix.
Si ton épée est courte, agrandis tes exploits.
Si ta barque se rompt, que ton espoir surnage !
Si ta muraille est basse, exhausse ton courage !
Si ton glaive s'émousse, aiguise ta fureur !
Si son tranchant se perd, combats avec le cœur !

« Tant que j'ai du sang dans les veines, tant que je suis jeune, je m'attache à la poésie », disait-il.

Et cependant il menait de front des travaux divers : les *Épopées françaises au douzième siècle*, précieuse découverte faite à la Bibliothèque nationale, travaux d'érudition : études sur l'art et la philosophie, réunies sous le titre : *Allemagne et Italie* ; l'*Examen de la vie de Jésus*. Toute cette science germanique, cette philosophie allemande qui occupe aujourd'hui une si grande place dans nos Revues, il l'a explorée de 1827 à 1875[1]. Dans cet abîme

[1] Voyez *Esprit nouveau*, philosophie de l'*Inconscient*. Dentu, éditeur.

il a porté la lumière de l'esprit français autant que le comportent de si insondables profondeurs, de si impénétrables ténèbres.

Mais le travail le plus important, l'œuvre vraiment patriotique d'Edgar Quinet pendant son séjour en Allemagne, fut d'entrevoir et de signaler à son pays les vues secrètes, les intentions politiques de la Prusse. Personne ne les apercevait : il fut le premier à les dévoiler hautement, à les prédire quarante ans avant les événements désastreux qui ont donné une consécration si éclatante et des commentaires si terribles aux avertissements du patriote français.

Lorsqu'il publia après Sadowa, en 1866, son écrit : *France et Allemagne*, la presse fut unanime à reconnaître, à rappeler ces prophéties de 1831, où M. de Bismarck lui-même se trouvait déjà désigné[1]. Détail isolé de cette grande vie, où toute pensée, toute action converge vers un sentiment unique : l'amour de la France.

Il se trouvait ainsi vivre, la même année, de deux vies toutes différentes : l'une studieuse et militante dans sa retraite solitaire de Bade ou d'Heidelberg ; l'autre toujours active, mais très-mondaine, dans les salons de Paris.

L'hiver de 1837 à 1838 fut le plus mondain de tous, ainsi que nous le voyons par ses lettres à madame Quinet mère, alors à Nice avec sa fille et sa belle-fille.

Il voyait fréquemment la société de madame Récamier et M. de Chateaubriand, se lia intimement avec Ballanche, Fauriel, MM. de Corcelles. Dans le salon de madame Belgiojoso il rencontrait le monde artiste ; Listz

1 Voyez l'*Allemagne* et la *Révolution* (1831), tome VI *Œuvres Complètes*

s'éprit pour l'auteur d'*Ahasvérus* d'une admiration passionnée.

Des dîners hebdomadaires réunirent de 1830 à 1840 ces hommes que les divergences politiques ont depuis complètement séparés : Quinet, Montalembert, M. de Tocqueville, M. de Cormenin, Sainte-Beuve, Lacordaire, Magnin, Ampère, et le plus aimé de tous, Francisque Corcelles.

L'amitié de M. de Lamennais date aussi de cette époque; quant à M. de Lamartine, il le voyait tous les automnes à Saint-Point quand il allait à Charolles.

C'est en 1830 qu'il connut Victor Hugo, dont la noble amitié fut resserrée par l'exil et qui devint une des consolations de ses dernières années. Qu'il soit béni celui qui l'a aimé dans la vie et glorifié dans la mort !

L'intimité fraternelle de Michelet et Quinet est rappelée ailleurs; ils se voyaient presque tous les jours. Cette union de cœur fut telle, que tous deux ont pu dire pendant quarante-cinq ans : *Nous sommes une seule et même personne.*

L'heure de l'enseignement public vint enfin. Nommé par M. de Salvandy à la faculté de Lyon, Edgar Quinet ouvrit son cours en avril 1839, par ce mémorable discours sur l'*Unité des peuples modernes*. Ce que fut ce cours de Lyon, les contemporains survivants le savent; la *Revue des Lyonnais* publia plus d'un article enthousiaste de Victor de Laprade. Le futur ministre du coup d'Etat, M. Fortoul, alors un fervent disciple de Quinet, exprimait son enthousiasme par ces mots : « Si l'on savait à Paris ce qu'est votre cours, on viendrait en poste pour vous entendre. »

Il n'y eut bientôt qu'un avis : une parole aussi éclatante devait retentir à Paris. M. Villemain désirait vivement

l'y fixer; le grand obstacle c'étaient les opinions politiques et religieuses du professeur. Déjà lors de sa nomination à Lyon, Louis-Philippe avait dit à M. de Salvandy : « Vous faites là une belle nomination! Vous venez de nommer un républicain. »

Lorsque enfin M. Villemain réussit à créer deux chaires : l'une pour les *littératures du Midi*, l'autre pour les *littératures du Nord*, on ne voulut pas confier celle-ci à Edgar Quinet, *parce qu'il avait pris couleur dans la question du Rhin*. Cela faisait peur aux doctrinaires.

Edgar Quinet professa deux années à Lyon. Son cours parut sous le titre : *Génie des Religions*. En octobre 1840, il vient s'établir à Paris dans cette maison de la rue Montparnasse, 32, qu'il habita jusqu'au 2 décembre 1851.

Sa nomination à la chaire du Collége de France n'eut lieu qu'en juillet 1841. Il est juste d'ajouter que dans l'intervalle elle lui fut offerte à plusieurs reprises; mais la déplorable politique du gouvernement de Juillet, dans cette néfaste année de 1840, lui fit un devoir de repousser toute proposition, et lui dicta ces vigoureux écrits politiques qui eurent tant de retentissement : 1815 et 1840, et *Avertissement au Pays*.

Dix-huit mois après, la chute du ministère Guizot, la démission de M. Cousin et le retour de M. Villemain au ministère de l'instruction publique amenèrent enfin Edgar Quinet dans cette chaire où sa parole de vie électrisa les Écoles et créa un monde nouveau. Sa première leçon eut lieu en février 1842.

Les cours du Collége de France, de 1842 à 1846, ont été publiés sous les titres suivants : Les *Révolutions d'Italie*, les *Jésuites*, l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme et la Révolution française*.

Cette Correspondance s'arrête en 1845; madame Quinet mère vint à Paris dans les deux dernières années de sa vie, et assista plus d'une fois aux triomphes du Collége de France et aux ovations que son fils reçut dans sa maison rue Montparnasse. Si les hommes ont oublié, les murs de cette demeure, les arbres du jardin, les pierres de la cour se souviennent !

Deux manifestations, imposantes entre toutes, montrèrent les sentiments de la jeunesse française : l'une en juin 1844 [1], l'autre en 1845, lorsqu'une députation des Écoles porta à Edgar Quinet la médaille offerte par l'auditoire aux trois professeurs.

« Seuls, ils n'ont pas déserté le grand enseignement des plus grands jours de notre histoire et, grâce à ces professeurs, la plus grande tradition s'est renouée parmi nous [2]. »

Sur cette médaille on voit de profil Edgar Quinet, Michelet et Mickiewicz.

UT OMNES UNUM SINT

La France et les auditeurs du Collége de France [3].

Ce que furent ces leçons immortelles, nous l'avons dit ailleurs dans un livre [4] assez oublié pour rappeler ici ce *Souvenir du Collége de France :*

« Qui écrira l'histoire de cette chaire du Collége de France, où de 1841 à 1851 la jeunesse française eut la révélation de la vraie patrie ? Parmi tant d'esprits géné-

[1] *Voyez* lettre CCLXXIX.
[2] Voyez *les Écoles* (1843).
[3] Inscription sur le revers de la médaille.
[4] *Mémoires d'exil* (1868).

ceux qui formaient l'auditoire, plus d'un sans doute a recueilli le souvenir de ces fêtes de l'intelligence; les raconter aujourd'hui serait acquitter une dette envers ceux qui, venus trop tard dans la vie, n'ont assisté ni aux luttes ni aux joies de la liberté.

Pendant dix ans, il a été donné à trois hommes de renouveler la puissance de la vie antique, alors que la parole exerçait la magistrature suprême et que l'enseignement s'élevait à la hauteur du sacerdoce.

Quinet, Michelet et Mickiewicz nous apparaissaient comme les pontifes et les consuls de cette république des intelligences qui s'édifiait en dépit d'un matérialisme sordide, sous le règne de l'argent. Ces trois hommes étaient pour nous l'idéal vivant de la société de l'avenir.

Ils reconstituaient la patrie par le désintéressement et le sacrifice; ils formaient des citoyens en réveillant la fierté et l'indépendance des caractères; ils cimentaient l'alliance des âmes droites et fondaient la grande fraternité.

Le cœur de ces trois hommes austères et purs fut le grand foyer de vie et de lumière où convergeaient tous ses rayons, où se formaient des amitiés impérissables.

Qui de nous ne tressaille encore au souvenir de cette heure où l'auditoire frémissant tenait les yeux fixés sur la porte basse qui s'ouvrait au-dessus de la chaire? Le maître apparaît. Sa figure aimée rayonne de toutes les ardentes sympathies qui le saluent. Une immense acclamation sort de cette foule idolâtre, avide de justice et de droiture.

Ces nobles cris retentissent sur les bancs de l'amphithéâtre, dans les couloirs, les galeries, les cours, la rue, car la salle est trop étroite pour contenir la multitude. Un grand silence succède. Le maître va parler. Chaque

poitrine retient son souffle ; silence éloquent d'une nombreuse assemblée, auparavant tumultueuse, grondante comme la mer et maintenant suspendue aux lèvres qui vont s'entr'ouvrir et prononcer des paroles de vie

Dans l'hémicycle se pressent les représentants des nationalités qui veulent revivre : Italiens, Roumains, habitants des Cordillères, Polonais, Hongrois, Espagnols, tous confondus dans les rangs de la jeunesse française, comme au cœur même de la grande patrie adoptive. Dans l'enceinte réservée aux dames, on voit de jeunes filles, de jeunes femmes, assises, debout, parfois agenouillées, car les âmes s'exaltaient sous l'empire de cette parole inspirée qui répandait le don de la vraie vie.

Sur les degrés inférieurs de la tribune se tiennent les plus intimes, ceux que nous appelions la *phalange sacrée*. Un courant électrique unit les disciples et les maîtres ; de quel côté y a-t-il plus de jeunesse de cœur ? Je ne sais quel souffle matinal circulait dans l'auditoire ; et ce souffle de l'esprit nouveau, ranimant les plus faibles étincelles, faisait jaillir une flamme divine. D'une part on sentait une foi sans bornes ; d'autre part, l'autorité que donne un caractère incorruptible.

Le pouvoir surhumain exercé sur les masses ne tient pas uniquement à une intelligence souveraine, à l'éclat de l'éloquence, à la beauté de la parole. Sa source est plus haute ; elle est dans le caractère. Quand l'existence privée et publique est de celles qu'on peut scruter, pénétrer comme un cristal de roche, quand on peut dire d'une vie *pure comme le feu*, la parole en est l'incorruptible et ardent reflet.

Cette parole révélait à chacun son centre moral, sa valeur inconnue, ou sa défaillance cachée. Et voilà pourquoi, en l'écoutant, les âmes se donnaient au maître, et

faisaient le serment d'être tout à la patrie, au devoir, à la liberté. Oui, c'était l'heure du culte divin. Le Verbe nouveau annonçait une création morale nouvelle. L'ancien monde semblait expirant, loin de nous, il exhalait sa dernière plainte ; et le génie radieux de l'avenir, déployant ses ailes, entraînait les générations nouvelles vers la cité de la justice.

La parole du maître éclatait au milieu d'une légion de jeunes combattants ; ils n'attendaient qu'un signal, et l'esprit de liberté, franchissant l'enceinte du Collége de France, allait planter son drapeau sur la place publique.

En 1845, Quinet terminait ainsi son discours : « Personne ne peut dire quelle forme prendra la vie morale que vous avez montrée ici. Il est certain qu'elle ne s'éteindra pas. »

Deux ans après, la République de février rouvrit la chaire du Collége de France, et en mars 1848 reparurent les deux frères qu'une foule enivrée salua du nom de prophètes.

Ce jour fut le couronnement de leur enseignement et leur récompense. Ils pouvaient croire leur mission terminée; ils apprirent du moins, et ne l'oublièrent pas, que les semences de vérité, de justice, confiées au sillon de la France y germent tôt ou tard ; qu'il ne faut pas désespérer d'un long hiver ; un seul rayon suffit pour ranimer la séve printanière.

A Lyon, en 1839 ; à Paris, de 1841 à 1851, nous vîmes ce prodige : la parole réveilla les morts et fit marcher les cadavres. L'esprit de vie transforma des êtres sans volonté, sans espérance, sans désir. La veille encore c'étaient de jeunes vieillards, décrépits avant d'avoir vécu ; couchés somnolents sur les bancs de l'amphithéâtre, ils

n'aspiraient qu'au non-être, ils affirmaient le néant. La voix de nos maîtres les réveilla en sursaut et les convia à l'action.

Ils nous montraient le vaste champ de la Révolution à défricher, à féconder ; ils nous rappelaient l'héritage de nos pères, non pour en tirer une vanité stérile, mais pour continuer et agrandir leur œuvre de liberté...

Nos maîtres ont tracé à la jeunesse sa voie, mais elle est de celles qui exigent des vertus souveraines. Ils ont enseigné la religion de justice, d'humanité et d'amour, la religion de devoir. Leur doctrine contient une morale plus pure, une fraternité plus vaste, une charité plus universelle que la doctrine de leurs adversaires. Elle embrasse non la secte, la tribu, mais la patrie. Ils ne prêchaient pas la résignation, mais l'action ; ils voulaient sur la terre de France le règne de Dieu, rêvé par les saints de la patrie.

Elles ont passé ces heures immortelles. Ne reviendront-elles jamais? Un souvenir sacré, est-ce tout ce qui en reste ?»

*
* *

Ces notes biographiques s'arrêtent aussi à l'année 1845. Les volumes suivants (*Correspondance* de 1845 à 1875) montreront le professeur du Collége de France (son cours supprimé) continuant son enseignement par le livre et par les actes.

Dans les Assemblées de 1848 à 1851, il proclame le grand principe de l'enseignement laïque, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il défend les nationalités opprimées ; deux peuples entre tous, l'Italie et la Roumanie, lui disaient alors : « Nous vous devrons une patrie. »

Enfin cette vie de pensée et d'action est couronnée par vingt ans d'exil soufferts pour le droit.

A l'heure du péril, le proscrit accourt, il retrouve son cher pays ; mais les souffrances du siége de Paris et quatre ans de luttes à Versailles ont abrégé cette vie si utile à la France et à la liberté.

FIN DES NOTES DU TOME DEUXIÈME.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. (Cl.) 538.7.95

EDGAR QUINET

La démocratie républicaine, tenant à honneur d'élever un monument aux lettres françaises et de populariser l'œuvre du penseur, du citoyen qui a si fidèlement servi la patrie et la liberté, forme un Comité pour la publication des *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet. Cette édition comprendra tous ses ouvrages (1825 à 1875), épuisés ou disséminés par vingt ans d'exil, et ses manuscrits inédits. Elle réunira à la fois les cours du professeur de Lyon et du Collége de France, l'œuvre entière de l'historien, du poëte, de l'exilé et de l'intrépide adversaire de l'esprit clérical.

Philosophie. — Cours de Lyon. — Collége de France Génie des Religions. Origine des dieux. Les Jésuites. L'Ultramontanisme. Introduction à la Philosophie de l'histoire. Essai sur Herder. Examen de la vie de Jésus. Le Christianisme et la Révolution française. Philosophie de l'histoire de France. La Création. l'Esprit Nouveau. Vie et mort du Génie grec.

Histoire : Les Révolutions d'Italie. Marnix. Fondation de la République des Provinces-Unies. Les Roumains.
La Révolution. Histoire de la campagne de 1815.

Voyages. — Critique littéraire : La Grèce moderne. Allemagne et Italie. Mes vacances en Espagne. Histoire de la Poésie. Epopées françaises. Mélanges.

Politique et Religion : Enseignement du Peuple. La Révolution religieuse au XIXe siècle. Situation morale et politique. La Croisade romaine. La Sainte-Alliance en Portugal. Pologne et Rome. Etat de siége. Le Panthéon. Le siége de Paris et la Défense Nationale. La République. Le Livre de l'Exilé. Œuvres diverses.

Poëmes : Prométhée. Napoléon. Les Esclaves. Ahasvérus. Merlin l'Enchanteur.

Autobiographie : Histoire de mes Idées. Correspondance.

Ont signé :

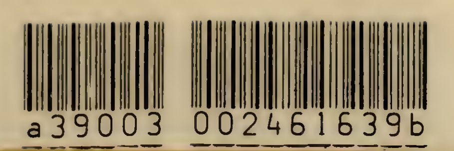
PARIS : Ed. ADAM, ALLAIN-TARGÉ, BAMBERGER, BARODET, Louis BLANC, BRELAY, Henri BRISSON, CARNOT, CAZOT, CORBON, CRÉMIEUX, CANTAGREL, G. CASSE, CLÉMENCEAU, DENFERT-ROCHEREAU, DESCHANEL, FLOQUET, GAMBETTA, GREPPO, HÉROLD, Laurent PICHAT, LE ROYER, MARMOTTAN. Pascal DUPRAT, PEYRAT, B. RASPAIL, SCHEURER-KESTNER, SCHŒLCHER. C. SÉE, SPULLER, TALANDIER, TIRARD, Victor HUGO (députés et sénateurs); ASSELINE, BIXIO, BONNARD, BONNET-DUVERDIER, Dr BOURNEVILLE, BRALERET, BRISSON, CADET, CASTAGNARY, CLAMAGERAN, Dr CLAVEL, COLLIN, Fr. COMBES, L. COMBES, DEBERLE, DELATTRE, DELIGNY, DENIZOT, Dr DUBOIS, DUJARRIER, DUMAS, ENGELHARD, FERRÉ, FOREST, GERMER-BAILLIÈRE, Yves GUYOT, HARANT, DE HÉRÉDIA, HÉRISSON, JACQUES, JOBBÉ-DUVAL, Sigismond LACROIX, LAFONT, LAUTH, Ernest LEFÈVRE, LENEVEUX, LÉVEILLÉ, Dr LEVEL, Dr LEVRAUD, Dr Ch. LOISEAU, MALLET, MANET, MARAIS, MARSOULAN, Dr G. MARTIN, MATHÉ, MAUBLANC. Dr METIVIER, MORIN, MURAT, OUTIN, PÉRINELLE, RÉTY, E. RIGAUT, SONGEON. THOREL, Dr THULIÉ, VAUTIER, VIOLLET-LE-DUC (membres du Conseil municipal de Paris);

Dr Béclard, Hunebelle, Jacquet, Moreaux, Villeneuve (membres du Conseil général de la Seine). — **AIN** : Chaley, Gros-Gurin, Mercier, Robin, Tiersot, Tondu. — **AISNE** : Malézieux, Henri Martin, Ed. Turquet, Villain. — **ALLIER** : Cornil, Chantemille, Defoulenay, Laussedat. — **BASSES-ALPES** : Allemand. — **ARDÈCHE** : Challamet, Gleizal. — **AUBE** : Masson de Morfontaine. — **AUDE** : Bonnel, Marcou, Rougé. — **BOUCHES-DU-RHONE** : Bouchet, Bouquet, Labadié, Lockroy, Pelletan, F. Raspail, Tardieu. — **CHARENTE** : Duclaud. — **CHER** : Devoucoux, Giraud, Rollet. — **CORRÈZE** : Général de Chanal, Latrade, Le Cherbonnier. — **CORSE** : Bartoli. — **COTE-D'OR** : Sadi Carnot, Dubois, Hugot, Joigneaux, Lévêque, Magnin, Mazeau (députés et sénateurs); Amiel, Barberot, Beleime, Bouchard, Dr Brulet, Coquengniot, Court, Cousturier, Dr Cunisset, Enfert (maire de Dijon); Garnier (président de la commission départementale); Gleize, Leroy (secrétaire du Conseil général); Louet, Meugniot, Muteau (secrétaire du Conseil général); Perdrix (vice-président du Conseil général); Piot, Robelin (conseillers généraux). — **CREUSE** : Moreau, Nadaud. — **DORDOGNE** : Garrigat, Montagut. — **DOUBS** : Albert Grévy, Oudet, Viette. — **DROME** : Chevandier, Loubel, Madier-Montjau. — **EURE-ET-LOIR** : Dreux, Gatineau, Labiche, Maunoury, Noël Parfait, Truelle. — **FINISTÈRE** : Hémon, de Pompéry Swiney. — **GARD** : Bousquet, Ducamp, Laget, Marcellin, Pellet. — **HAUTE-GARONNE** : Constans, Duportal. — **GIRONDE** : Dupouy, Fourcand, Lalanne, Roudier, Simiot. — **HÉRAULT** : Devès, Lisbonne, Vernhes. — **ILLE-ET-VILAINE** : Le Pomellec. — **INDRE** : Leconte. — **ISÈRE** : Bravet, Brillier, Buyat, F. Raymond, Riondel. — **JURA** : Gagneur, Lelièvre, Tamisier, Thurel. — **LANDES** : Loustalot. — **LOIR-ET-CHER** : Dufay, Lesguillon, Tassin. — **LOIRE** : Bertholon, Chavassieu, Crozet-Fourneyron. — **HAUTE-LOIRE** : Maigne. — **LOIRE-INFÉRIEURE** : Laisant (député); Lauriol, Leroux, Normand, Roch, Vezin (conseillers généraux). — **LOT-ET-GARONNE** : Fallières, de Lafitte. — **MAINE-ET LOIRE** : Benoist, Maillé. — **MARNE** : Leblond. — **HAUTE-MARNE** : Maitret. — **MEURTHE-ET-MOSELLE** : Berlet, Cosson, Duvaux. — **MEUSE** : Liouville. — **MORBIHAN** : Ratier. — **NIÈVRE** : Girerd, Turigny. — **NORD** : Louis Legrand, Masure, Scrépel, Testelin, Trystram. — **PUY-DE-DOME** : Bardoux, Salneuve, Tallon. — **PYRÉNÉES-ORIENTALES** : Em. Arago, Escanyé, Escarguel, Massot. — **RHONE** : Andrieux, Durand, Jules Favre, Guyot, Millaud, Ordinaire, Valentin, Varambon (députés et sénateurs); Dr Alexis Chavannes (président du Conseil municipal de Lyon), Falconnet (président du Conseil général du Rhône), Carle, Gomat, Million, Vallier (conseillers généraux). — **HAUTE-SAONE** : Noirot, Versigny. — **SAONE-ET-LOIRE** : Boysset, général Guillemaut, de Lacretelle, Logerotte, Margue, Ch. Rolland, Sarrien (députés et sénateurs); Baudu, Bessard, Boullay, Bouilloud, Carion, Dulac, H. Druard, Ph. Druard, Gilliot, L. Goujon, L. Mathey, J. Martin, Rambaud, E. Reyneau, Roberjot, Flochon, Sorlin, A. Thomas, Truchot (conseillers généraux). — **SEINE-INFÉRIEURE** : Desseaux, Le Cesne. — **SEINE-ET-MARNE** : Ménier, Plessier, Sallard. — **SEINE-ET-OISE** : Albert Joly, Journault, Langlois. — **DEUX-SÈVRES** : Antonin Proust. — **SOMME** : Barni, Douville-Maillefeu, Mollien. — **TARN** : Bernard Lavergne — **VAR** : Allègre, Cotte, Daumas, Dréo, Ferrouillat. — **VAUCLUSE** : Gent, Naquet, Poujade. — **VENDÉE** : Beaussire. — **HAUTE-VIENNE** : Codet, Georges Périn. — **VOSGES** : Jules Ferry, Georges, Jeanmaire, Méline, Ponlevoy. — **YONNE** : Paul Bert, Dethou, Guichard, Lepere, Ribiere. — **ALGÉRIE** : Gastu, Jacques, Alexis Lambert, Lelièvre. — **COLONIES** : Godissart, Lacascade, Laserve, de Mahy (sénateurs et députés).

LA VILLE DE BOURG.

P. Bataillard, Alfred Dumesnil, Auguste Marie, Paul Meurice, Eugène Noel, Auguste Préault (membres du Comité de 1856, pour la publication des Œuvres complètes, édition Pagnerre)

Paris, 4 *août* 1876.


a39003 002461639b

